

Chapelle Saint Gildas en Carnoët

*association pour
la recherche et
la sauvegarde
des sites archéologiques
du trégor*

MEMENTO 1988

A.R.S.S.A.T. : association Loi 1901 - N° enregistrement : 227/1969

SIEGE SOCIAL : Mairie de Lannion ou CONTACT : Madame LE BROZEC

47 avenue de Lorraine

22300 LANNION

Tel : 96 48 ; 5 98

Président d'Honneur :

Membres d'Honneur

Monsieur J.C. MENCU

Mr et Mrs PRATT - Professeurs -

EXETER - N.H. - USA

CONSEIL D'ADMINISTRATIONBUREAU

Mr. C. BERGER	Perros-Guirec	
Mr. Ph. BALLARD	Lannion	
Mr. J.L. CALLEC	La Roche Derrien	
Mme N. CHOUTEAU	Penvénan	
Melle E. CROLARD	Port-Blanc	
Mr. F. ESNAULT	Lannion	Bibliothécaire
Pr. Y. GARLAN	Ile Grande	
Melle O. GUERIN	Trébeurden	Secrétaire
Melle A. HENRY	Lannion	Secrétaire adjointe
Mme M. LE BROZEC	Lannion	Présidente
Mme Le NOHAIC		
Mr. R. LECUVIER t	Trébeurden	Vice-Président
Mine LE »HAIG	Lannion	
Melle V. MAILLOT	Port-Blanc	
	Bagnoles de l'Orne	Vice-Présidente
Mr. E. MAZE	Trégastel	
Mr. J.Y. MOISAN	Lannion	Trésorier
Mme PINEL	Lannion	
Pr. J.P. PINOT	Lannion	
Melle H. UGLAND	Lannion	
Mr. P. WARTLL	Trébeurden	Responsable Tonquédec
Mme WARTEL	Trébeurden	

ASSOCIATIONS "CORRESPONDANTES"

- Association pour la Protection, l'Etude et la Gestion des Iles Trégorroises :
A.P.E.G.I.T.
- Société d'Etudes Historique et Archeologique du GOLLO
- Société d'Ibulation des Côtes-du-Nord
- Centre Culturel de Plestin
- Institut Culturel de Bretagne : Préhistoire et Archéologie, Histoire, Art et Architecture.
- Bibliothèque Municipale de Lannion

Tous nos remerciements aux personnes qui nous ont aidé à préparer ce bulletin : texte, frappe (les élèves de 2^{ème} et 3^{ème} années de l'école Jeanne d'Arc Technique), photos, illustrations, mises en forme et finitions.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

LOCAL

il se situe dans les bâtiments de l'ancien collège de KER MARIA

Lannion (derrière la gare routière), au fond de la cour, 2ème étage –
Entrée par le grand portail : rue de la Bienfaisance ou par le parking de
la gare routière. Le grand portail est fermé le samedi, il faut donc
garer sa voiture sur le parking de la gare routière. La petite porte, rue
de la Bienfaisance, est ouverte le samedi et on peut donc entrer par là.

BIBLIOTHEQUE

elle fonctionne lorsque le local est ouvert et principalement lors des
réunions (voir ci-dessous) – Mr Fabrice ESNAULT se tient à votre
disposition pour tout emprunt de livres ou documentation.

RÉUNIONS :

en principe le 1er samedi de chaque mois (sauf Août et parfois Juillet,
selon la présence ou non de la Présidente). Les réunions sont reportées
au samedi suivant lorsque le 1er samedi tombe pendant des vacances
scolaires ou un jour férié, ou lors d'une conférence ou d'une sortie de
l'association. Elles sont indiquées dans les circulaires et on peut
toujours se renseigner soit auprès de Mme LE BROZEC ou de Melle O.
GUERIN.

PERSONNES A CONTACTER pour intervention urgente, par exemple :

Mme LE BROZEC – 47 avenue de Lorraine – 22300 – LANNION Tel
: 96 48 35 98

Mme N. CHOUTEAU : route du Port-Blanc – 22710 – PENVENAN Tel : 96
92 65 72

Melle O. GUERIN : 53 bis, route des Plages – 22560 – TREBDURDIN Tel : 96
23 58 76

1988 1989

Comme chaque année A pareille époque, le moment est venu de faire le bilan de l'année qui vient de n'écouler.

LES CONFERENCES

- en janvier, nous suivons M. Even sur le chemin de "l'implantation des Bretons en Armorique". Nous étions environ 70 personnes.

- le 23 avril : M. Andrieux nous initiait A l'histoire et au fonctionnement des "Forges et Hauts-Fourneaux de Bretagne". Le public comptait environ 40 personnes.

- le 26 novembre, M. Le Moing nous parlera "toponymie".

- le 17 décembre, Melle O. Guérin nous en dira plus sur la géologie et l'astronomie mégalithiques.

LES EXPOSITIONS. :

Nous n'en avons pas programmé cette année, nous réservant pour 1989.

LESSORTIES :

- le 20 mars : nous avons enfin pu faire cette sortie... en grande partie sous la pluie. Montée au Camp d'Artus, en forêt de Huelgoat où nous avons pu voir l'effet de la tempête d'octobre dernier : une désolation. Visites du moulin de Kerouat, et de la Maison Saint-Rivoal ainsi que de quelques monuments mégalithiques.

- le 1er mai : nous découvrons la région de Paimpol : Lancerf, Beauort, Kermaria-en-Isquit, Lanleff, les fontaines de Clérin et de Mélus.

- le 26 juin, nous visitons la superbe exposition de Plougastel-Daoulas sur "l'Age du Bronze", puis les fouilles de l'Abbaye de Landevennec. Nous n'avons pas eu le temps de faire la presqu'île de Crozon, ce sera donc partie remise.

- le 9 octobre : Melrand et Port-Louis (Lorient).

SUR LE TERRAIN :

- SAINT-MARC : M. de Parscau poursuit son travail de consolidation et accueille toujours avec plaisir la main-d'œuvre temporaire qui se présente à ses rendez-vous. Nous les donnons dans les circulaires. On ne demande pas de "spécialisation", simplement de la bonne volonté. Le chantier se poursuit les 2 derniers samedi de chaque mois jusqu'à la fin de l'année.

- inventaire mégalithique : pas encore terminé. Le travail de remise au propre des dessins et les descriptions qui les accompagnent demandent beaucoup de temps. Il reste à mettre au propre les cantons de Plestin et une partie de Perros-Guirec. Les autres sont à peu près terminés ou à la correction à la Direction des Antiquités Préhistoriques. Lors de la dernière réunion de la section Préhistoire et Archéologie à laquelle nous étions présents, il nous a été dit que les publications prévues par l'Institut Culturel de Bretagne ne seraient pas assurées pour 1989, tous les fonds seront utilisés pour les manifestations concernant la Révolution.

- le temps passé sur l'inventaire ne nous a pas permis, comme prévu, de travailler sur la céramique de Tonquédec. Nous tenterons de trouver le temps nécessaire à ce travail en 1989, si nous arrivons à "boucler" l'inventaire pour fin 1988, comme nous en avons l'intention.

- visites guidées : l'association a signé une convention avec le Conseil Général et le Département des périmètres sensibles, plus exactement, pour prendre en charge les visites guidées du site du Yaudet en juillet, août et sur demande le reste de l'année. Mmes Marchat et Hennequin ont assuré, l'une en juillet et l'autre en août les visites du lundi après-midi. Ces visites, payantes (10 F/adultes et 5 F/groupes) ont été suivies par 68 visiteurs (dont 7 enfants) et deux classes de Ploulec'h. On peut déplorer une mauvaise information (affiches trop discrètes et mal faites et dépliants mal adaptés avec trop d'erreurs et trop peu de points de distribution) qu'il faudra impérativement revoir pour l'année prochaine. Ce genre de manifestation plait de plus en plus aux visiteurs de notre région.

Une autre expérience du même type a été réalisée avec le C.C.A.S. de Trégastel (Centre de vacances E.D.F., camping de Tourony). En juillet, nous avons fait une conférence et projection de diapositives, suivies d'un circuit commenté des mégalithes et monuments de Trégastel-Pleumeur-Bodou. En août, il a fallu ajouter à ce programme deux autres circuits, sur la demande expresse des touristes. Cette expérience sera renouvelée l'année prochaine à la demande de la Direction.

Nos contacts avec les diverses instances régionales se poursuivent et nous nous appliquons à les tenir au courant pour toutes affaires de sites, de monuments, ou d'interventions sur le terrain. Notre présence aux diverses manifestations ou réunions aide à mieux faire connaître l'Association.

1989 : un maître-mot. : ANNIVERSAIRE !

Anniversaire du bicentenaire de la Révolution Française, en premier lieu
:

- notre association y prend part, bien entendu, de diverses façons.

Depuis déjà deux ans, un groupe du Trégor, dont un certain nombre de membres de l'A.R.S.S.A.T travaille sur des réalisations publications, expositions, etc... Nous demanderons à ces membres d'avoir la gentillesse de venir nous présenter la partie de cette histoire qui les a intéressé, voire passionné, au cours de conférences ou causeries. Ce sera aussi, pour nous, auditeurs, de dire à ces "révolutionnaires" toute notre estime et notre admiration.

Nous prévoyons aussi l'acquisition d'une exposition, sous forme de panneaux (20) sur la Révolution en Bretagne.

Nous la mettrons en place début, octobre (1), dans le hall du Centre Jean-Savidan. Cette exposition pourra être "louée" (2) aux établissements scolaires ou associations qui le souhaiteraient et en feront la demande. Cette exposition a été préparée par la section "Histoire" de l'Institut Culturel de Bretagne.

Nous fêterons aussi "VINGT ANS" ... les 20 ans de l'A.R.S.S.A.T., créé en 1969.

Nous prévoyons diverses manifestations :

- un "pot" d'amitié, à la Mairie de Lannion (la demande sera faite prochainement) avec les "fondateurs" de l'Association que nous tenterons de regrouper à cette occasion en regrettant ceux qui nous ont quitté ;

- une réunion de la section "préhistoire et archéologie" de l'Institut Culturel de Bretagne ;

- une "réunion" ou "colloque" des Présidents ou responsables des Sociétés Savantes ou Historiques du département, afin de faire connaissance et d'échanger idées et informations ;

(1) changement de date : dernière semaine de février

(2) prix de location très modique

- Une exposition sur "20 ans d'activités" ;
- un "bulletin" spécial "20 ans" ;
- une sortie à Paris et en région parisienne en Mai.

A ceci, nous ajouterons, des conférences, dont une sur le "mésolithique" sans doute, d'autres sorties et la continuité des autres actions de l'Association.

Une année à venir, pleine de promesses, que nous nous efforcerons de tenir, grâce à vous, municipalités, et à Vous, adhérente que nous savons fidèles et que nous ne voudrions pas décevoir.

J'aimerais ajouter des remerciements, d'une part, à ceux et celles de l'Association qui ne dévouent pour que tout aille bien ; le pense à Mme Wartel et M. Berger qui nous préparent les sorties, en assurent le bon déroulement et les comptes rendus (Mme Wartel en particulier).

Et puis, tous les autres, qui dans leurs domaines respectifs ou leur localité travaillent à mieux faire connaître notre patrimoine, le surveillent l'entretiennent. Et là, je veux remercier un jeune homme de Loguivy-les-Lannion qui entretient la fontaine au bord de la rivière, dans la mesure de ses moyens bien-sûr, mais qui s'en occupe tout seul, sans que personne lui demande. Bravo Erwan, et continue surtout !!!

Merci aussi aux Maires et à leurs services techniques qui nous aident à entretenir et à conserver un patrimoine, qui, malgré notre vigilance à tous aurait plutôt tendance à disparaître.

Nous aimerions faire quelques suggestions, si vous le permettez :

- avant d'entreprendre des travaux sur ou autour d'un monument, consultez les autorités compétentes. Nous nous tenons à votre disposition pour vous donner les renseignements pour frapper à la bonne porte ;

- dans la mesure du possible, entourer croix et calvaires d'espaces verts ou plantés afin ^{de} faciliter le travail des faucheuses de bas-côtés d'une part, mais aussi, de les dégager pour les mettre en valeur, pour pouvoir mieux les surveiller et ainsi décourager les actes de vandalisme ou de vol

- veuillez à ce que tout mobilier, et plus particulièrement le petit mobilier, exposé dans les chapelles, églises ou autres lieux ouverts au public soit scellé ou sous vitrines fermées solidement afin d'éviter les appropriations faciles ;

- signalez toute découverte ;

- A travers, les divers bulletins municipaux, ne manquez jamais de dire A vos administrés que ce sont eux les gardiens de leur patrimoine, de leur histoire, de leur passé et combien il est important de le conserver et de le connaître.

Merci de nous accueillir avec gentillesse et de tenir compte de nos remarques.

La Bretagne sous la Révolution Française 1788 - 1801



EXPOSITION EN 20 AFFICHES

PRÉMICES DE L'AGRICULTURE EN FRANCE.]

QUAND, OU, POURQUOI ET COMMENT L'HOMME A-T-IL COMMENCE A TRAVAILLER ET FAIRE PRODUIRE LE SOL DE LA FRANCE ACTUELLE?

La réponse précise à ces questions nécessite une recherche dans les documents publiés à ce jour sur le sujet.
C'est ce que nous allons entreprendre maintenant.

Et tout d'abord qu'est ce que l'agriculture?

Réponse du dictionnaire encyclopédique:

L'agriculture possède deux branches

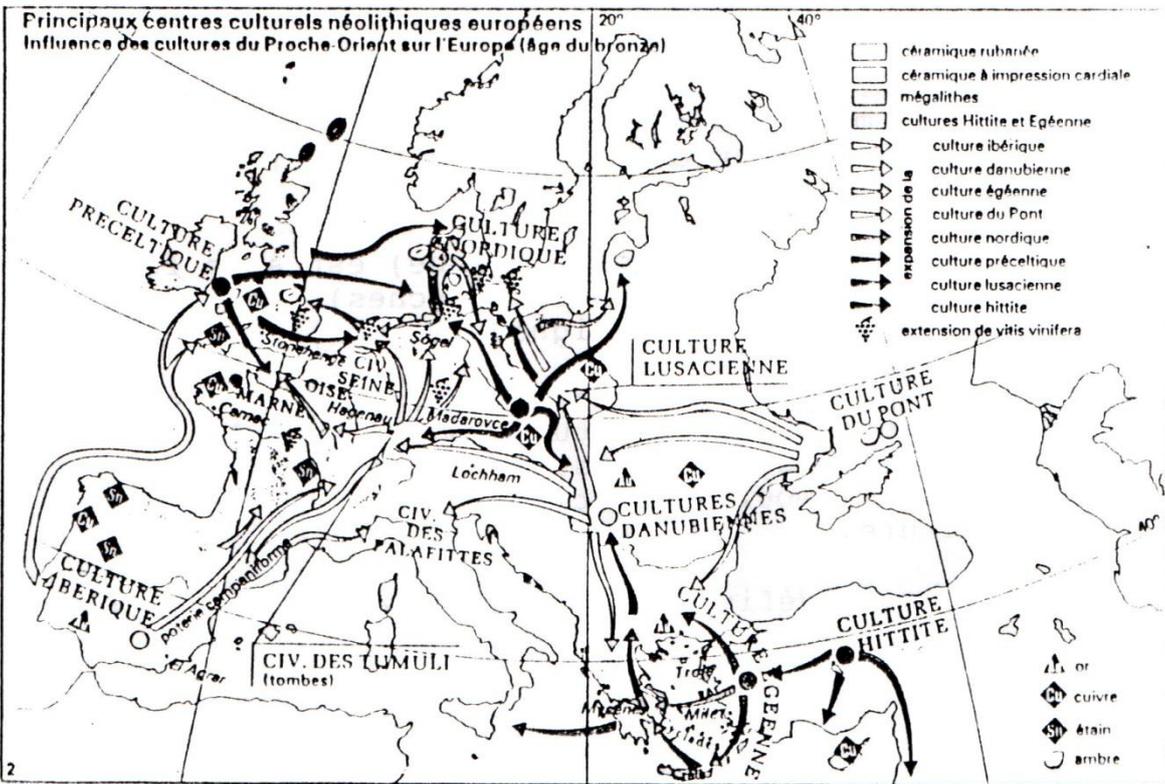
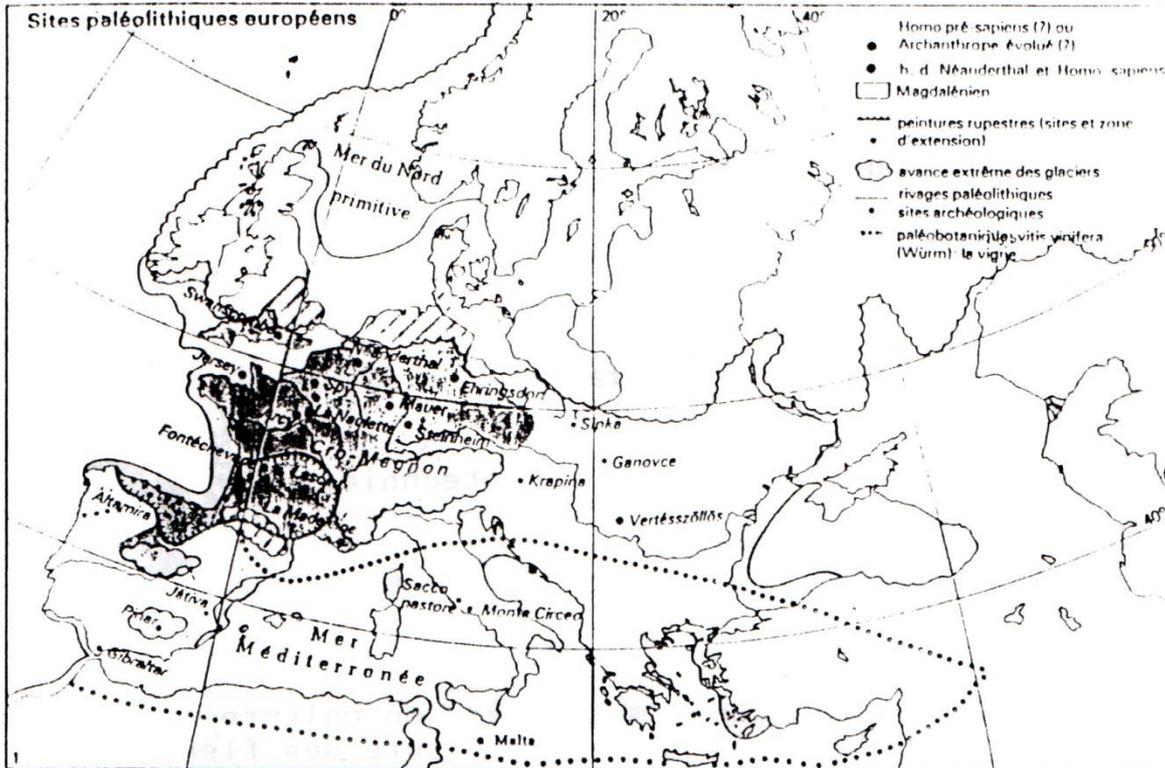
- * la culture pastorale
(élevage du bétail) objet de la zootechnie,
- * la culture proprement dite
(culture des plantes) objet de l'agronomie.



- le jardinage est une culture restreinte, faite d'ordinaire à la bêche.
Il comprend la culture maraichère ou culture des légumes
l'horticulture ou culture des fleurs.
Au jardinage se rattache l'arboriculture fruitière ou d'ornement.
- la culture arable est une culture sur de grands espaces, au moyen de machines agricoles.
La sylviculture (exploitation des arbres forestiers) s'y rattache.
- la viticulture (culture de la vigne) est à la fois jardinage (greffe, taille des branches) et culture arable (labour entre les lignes de ceps).
- l'apiculture (élevage des abeilles), la sériciculture (vers à soie), la pisciculture (poissons), la conchyliculture (coquillages), l'ostréiculture (huitres), la mytiliculture (moules) sont des branches annexes de l'agriculture.

Cette avalanche de définitions, à vous couper le souffle, est tout de même utile.

Elle nous fait prendre conscience que les activités humaines qui vont être évoquées maintenant sont diverses, mais qu'elles sont toutes relatives à la faune et à la flore et plus précisément à la prise en compte par l'homme des éléments de son terroir.



Quelles sont les conditions à remplir pour qu'une
"agriculture" puisse prendre naissance?

Pour un élevage, il faut un éleveur
des "élevables"
un environnement favorable.

Pour une culture, il faut un cultivateur
des graines ou des plants
un climat et des terres adéquates.

Nous allons donc nous intéresser par la suite, à ces trois facteurs:

l'homme

les animaux élevables et les plantes cultivables

l'environnement nécessaire.

L'environnement "agricole".

Pour que quelque chose puisse pousser ou vivre naturellement à la surface de la terre, il est obligatoire que coexistent un climat et un sol qui s'y prêtent.

Par exemple pour le climat, il est de notoriété publique qu'il est très difficile de faire lever des graines dans un sol gelé.

Pour le sol, il doit être fertile et suffisamment humide.

L'agriculture n'a donc pu prendre naissance, avec de bonnes chances de réussite, que là où ces conditions étaient les mieux remplies: ni trop froid, ni trop chaud, ni trop aride.

Les animaux "élevables" et les plantes "cultivables".

Chacun sait, pour avoir circulé dans le monde physiquement, ou par l'intermédiaire des "médias", que

les animaux les mieux "élevés" sont les ovins (moutons ...) les bovins
(boeufs ...) les suidés (porcs)
les volailles

et les plantes les plus "cultivées" les céréales (riz, blé, orge, maïs,
seigle, sorgho
les légumineuses (pois, lentilles,
haricots, soja)
la vigne.

L'homme.

Depuis ses origines, l'homme est en chemin vers la connaissance.

Comment l'homme intelligent (homo sapiens sapiens), a-t-il atteint le niveau d'un homme "agricole"?
(homo sapiens sapiens agricolis ?)

Comment est-il passé du stade d'homme "parasitaire", au stade d'homme "domesticateur" de la nature?

Au cours de longs millénaires, il avait chassé, pêché, cueilli, ramassé.

Comme les animaux, il s'était comporté en prédateur du milieu, mais puisqu'il avait été programmé pour soumettre la terre, il avait aussi observé et réfléchi.

Observé comment vivaient ses proies animales, comment se développaient les végétaux qui l'entouraient et le nourrissaient, combien les cycles de vie prenaient du temps, comment une plante naissait, croissait et se multipliait, dans quel endroit parmi d'autres, comment les animaux se reproduisaient, le temps des gestations, leurs habitudes de vie.

Tout cela s'emmagasinait dans la conscience collective des groupes humains, par échange entre les individus et puis un jour vint l'étincelle, l'intention d'essayer d'utiliser à leur profit, au profit du groupe ou d'un individu, ce savoir acquis.

Mais alors que de difficultés pour la mise en pratique.

Pour l'élevage soustraire quelques animaux à leur espace libre les protéger des prédateurs: autres animaux ou autres hommes.

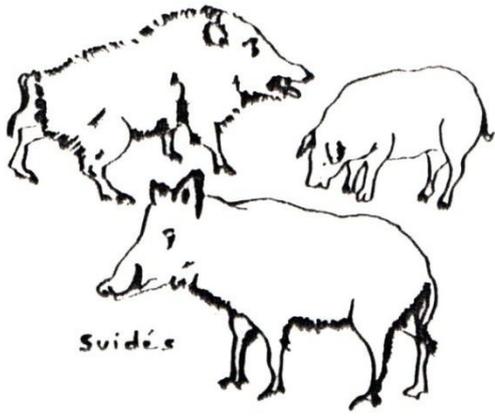
Pour la culture récolter des graines ou des plants, les conserver, préparer les terres d'accueil, semer, planter, pendant la croissance protéger les "jardins" des intrus.

Que d'échecs y a-t-il du y avoir, quelles ténacités pour recommencer et finalement y parvenir, car l'homme y est parvenu.

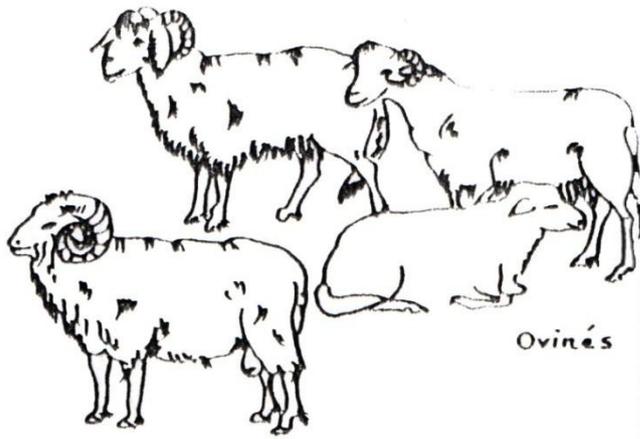
Homo sapiens sapiens est attesté par des indices concordants à partir de 50.000 ans avant Jésus Christ. (50.000 BC)

En grisé sur la carte ci contre, on indique les régions de la Terre, peuplées d'homo sapiens sapiens entre 58.000 BC et 13.000 BC.

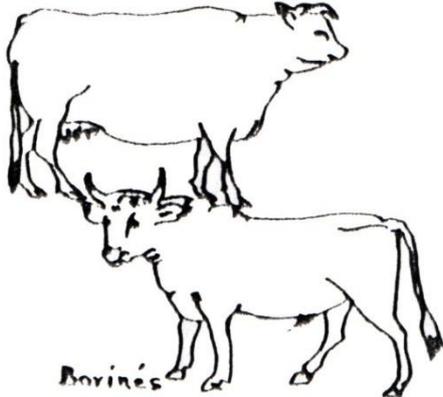
Autant dire que toute l'Europe, l'Asie Mineure, la plus grande partie de l'Afrique, l'Inde, l'Extrême Orient, composent son habitat.



Suidés



Ovinés



Bovins



Chèvre



MALLAHA

Sépulture H 104

A noter aussi, sur la carte, l'avance maximum des glaciers, lors de la dernière glaciation de Würm, et la limite des terres émergées vers 16.000 BC.

L'Irlande, l'Angleterre, la Hollande, la Pologne, les Alpes, les Pyrénées sont sous les glaces.

Le niveau zéro des cartes géographiques "de l'époque", est la ligne des fonds marins de - 100 m de nos cartes actuelles.

L'homme peuplait donc la majeure partie des terres cultivables avant de pratiquer l'agriculture.

Cette dernière aurait donc pu prendre naissance n'importe où, à condition que l'on y trouve des espèces d'animaux élevables, des plantes cultivables, un climat et une terre favorable.

Quelques points de chronologie absolue pour les premiers animaux domestiques.

D'après les recherches des archéologues en zoologie, les gisements d'os où de fortes proportions de jeunes apparaissent sont sans doute une des preuves que l'espèce est en voie de domestication. David Geddes (Université de Pennsylvanie)

Ainsi, pour le mouton, on repère ce phénomène dès 8600 BC, en Anatolie (Turquie méridionale), pour la chèvre dès 7000 BC pour des porcs et des bœufs de petite taille vers 6750 BC dans la même région, pour le canard éventuellement à partir de 8300 BC en Galilée (Mallaha).

Dès le natoufien, ainsi nommé d'après l'oued Natouf en Palestine: 9500 BC, un homme est enterré avec un jeune canidé (chiot louveteau ?), la main gauche reposant sur le corps de l'animal roulé en boule.

Cette juxtaposition suppose un rapport affectif entre l'homme et une bête, à une époque où la chasse et la cueillette demeuraient les seuls moyens de subsister.

(sépulture H 104 de Mallaha)

Cette attitude met en évidence une relation d'amitié qui suggère que l'animal pourrait avoir été apprivoisé sinon domestiqué.



Pisum commune



Vicia lens



Lathyrus cicera



Lathyrus sativus



Vicia faba



Cicer arietinum

Les premières plantes cultivées.

* Céréales.

- Blés *Triticum L.*

Ils sont originaires du Proche Orient.

La forme sauvage de l'engrain (*T. monococum L.*) vit encore là-bas ainsi que la forme sauvage de l'amidonnier (*T. dicocum S.*), tous deux à grains vêtus.

Habitat: climats tempérés, terres silico-argileuses et loessiques.

- Orges *Hordeum vulgare L.*

L'origine des orges spontanées serait l'Irak, le Kurdistan, 7000 BC. Les types printemps, hiver, alternatifs savent résister au froid, à la chaleur, à la sécheresse. On les trouve dans les steppes chaudes, à proximité des déserts.

* Légumineuses.

- Lentilles *Lens et Ervum.*

Apparaissent au Nord de la Syrie entre 8000 BC et 7000 BC, et en Turquie: 7500 BC.

Terres Franches, peu calcaires, résistent à la chaleur et à la sécheresse, gèlent à -6°C (*Lens*).

Terrains calcaires secs, climat chaud (*Ervum*).

- Pois.

Pisum sativum L.

Apparaît dès 7000 BC au Proche Orient (Irak, Turquie, Palestine).

Climat tempéré froid, pluviométrie modérée, sol silico-argileux. Supporte des températures assez basses.

Cicer arietinum L. (Pois chiche).

Origine génétique récemment trouvée parmi des *Cicer* spontanés de Turquie.

- Vesces *Vicia sp.*

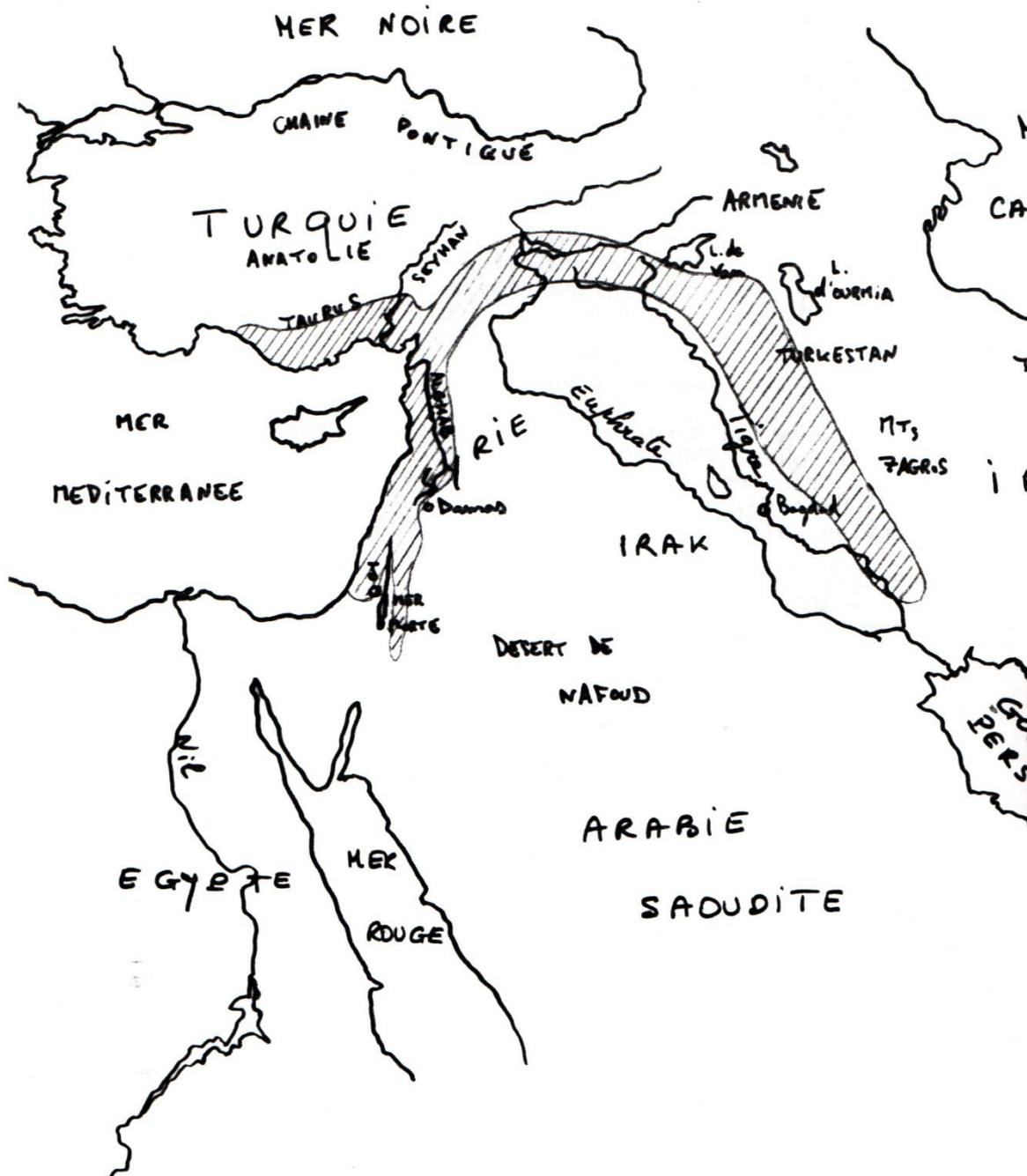
Genre très important, nombreuses espèces, sub-cosmopolite. Nombreuses variétés endémiques. Origine: Asie Mineure.

* Vignes *Vitis vinifera L.*

Les formes primitives : lambrusques, abondent encore en Transcaucasie.

Bien adaptée à la sécheresse et à l'humidité.

d'après J. Erroux, professeur à l'Ecole d'Agronomie de Montpellier. Hérault.



A lire ce qui précède, concernant les origines des animaux et plantes "domesticables", il est une région qui semble toute désignée à notre attention.

Que peut-on donc dire de cette zone du Moyen Orient, à partir de 10.000 BC ?

Elle s'étend de la mer Méditerranée jusqu'au Golfe Persique, en arc de cercle, prise entre les hauteurs de Turquie (chaire Pontique) et du plateau d'Arménie au nord, du désert de Syrie et du Nefoud (Arabie) au sud.

Elle englobe les vallées du Haut Jourdain, de la 134saa, de l' Alghab, du Seyhan, de l'Euphrate et du Tigre.

Les altitudes sont en général inférieures à 1000 m.

Les vallées sont **emplies** de limons: terres meubles, alluviales dont la taille des grains est comprise entre 50 et 2 microns (millièmes de millimètres).

et de loess: limons éoliens (apportés par les vents à l'époque tertiaire)

Les reliefs sont généralement des calcaires karstiques de l'ère secondaire.

Du point de vue climatique, elle est intermédiaire entre la zone tempérée méditerranéenne et la zone aride semi-: désertique.

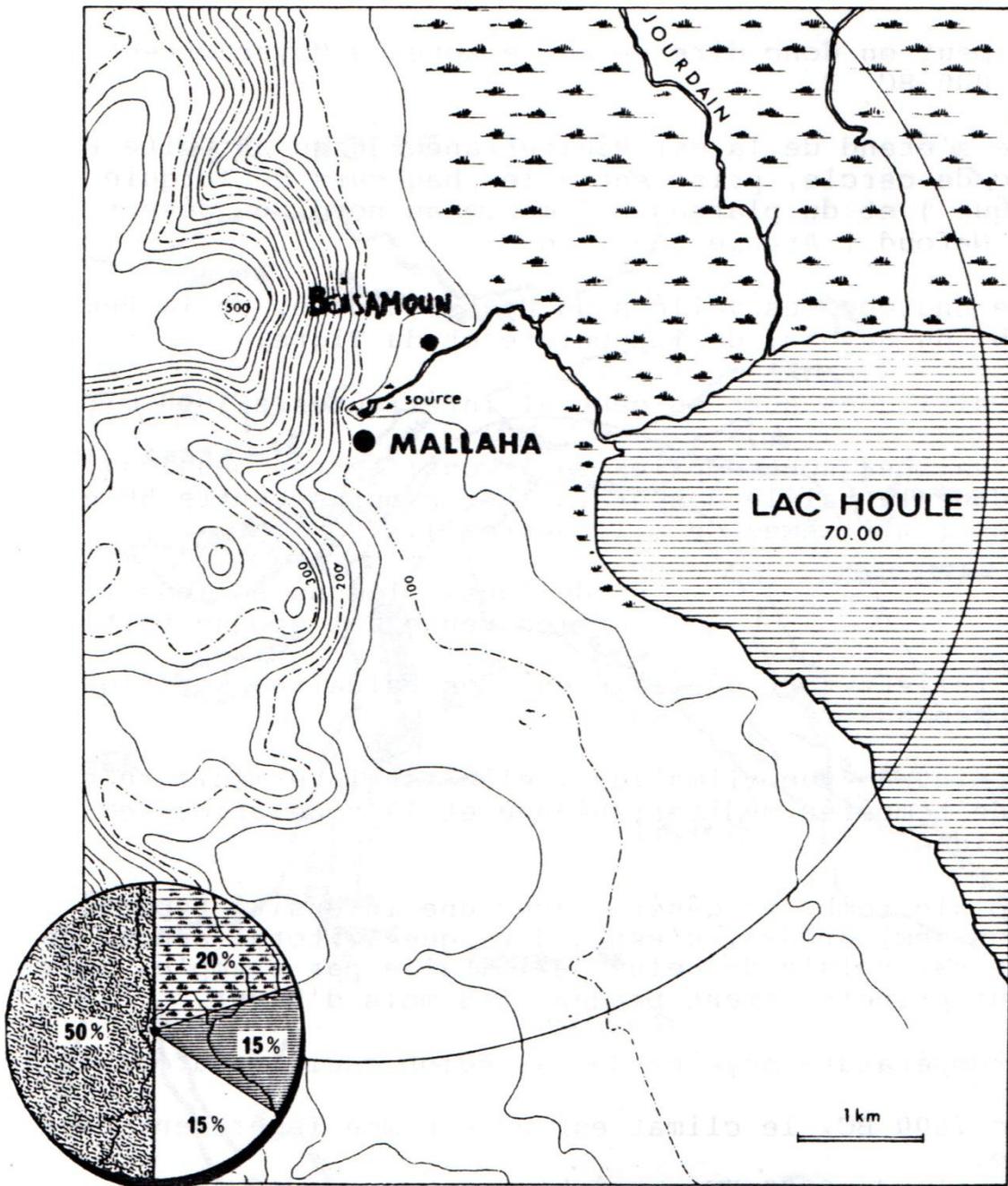
La pluie tombe en général avec une intensité typique des régions semi arides, c'est à dire que le total annuel des pluies est voisin de celui de l'Italie par exemple, mais qu'il y pleut principalement pendant les mois d'hiver.

La température moyenne de la région oscille autour de 17°C.

Vers 7600 BC, le climat est noté comme légèrement plus humide.

A partir de 6500 BC, assèchement progressif jusqu'à nos jours, réchauffement du climat.

Cette zone est traditionnellement connue sous le nom de: croissant fertile, en réalité au vu de la carte ci-contre, il y a plutôt deux croissants superposés.



Mallaha. Dans un rayon de 5 km autour de la source et du site de Mallaha, dans la haute vallée du Jourdain, se rencontrent les biotypes différents que constituent : le lac Houleh (15 %) ; des marécages (20 %) ; des terres rouges (15 %) ; et les premiers contreforts des monts de Galilée (50 %). Poissons, mollusques, oiseaux sangliers, gazelles, forment la base de l'alimentation des Natoutiens de Mallaha. Le site PPNB de Beisamoun, occupé au 7^e millénaire av. J.C. se trouve dans les mêmes conditions naturelles, à 1 km au N-E. de Mallaha.

Naissance de l'agriculture au Proche Orient.

Voici donc la terre promise à l'homme pour qu'il puisse entreprendre de franchir un nouveau pas dans la maîtrise de son environnement.

Dans les dépressions où l'eau s'accumule, les poissons sont présents, les mammifères vont boire, les canards nagent et nichent, les céréales, les légumineuses poussent à l'état sauvage.

L'homme et la femme ont tout ce qu'il faut pour vivre à portée de main.

S'ils établissent leur campement près d'une source, au-dessus des marais, dans un endroit ensoleillé, protégé des vents dominants, ils seront les seigneurs du lieu.

Ils pourront y bâtir **leur maison**.

C'est ce qui arriva, en **plusieurs** endroits de cette région, autour des années 8000 BC.

Par exemple, à Mallaha et Beisamoun, deux sites voisins, distants d'1 km, occupés **l'un avant 7600 BC, l'autre** après, on constate les faits suivants:

Les fosses à détritrus regorgent de vertèbres de poissons, d'os de canard, mais alors que la gazelle domine les restes des ovins consommés à Mallaha, la chèvre l'emporte largement à Beisamoun.

Quant aux céréales, leur consommation est attestée par les lames de silex lustrées par la **coupe des tiges, les mortiers et les pilons retrouvés, et surtout par une proportion de dents** cariées dans les squelettes, supérieure à celle constatée chez les chasseurs du mésolithique et du paléolithique.

Conclusion: les hommes sédentarisés de Beisamoun avaient fait des chèvres leur cheptel privilégié, mais ils se nourrissaient aussi de légumineuses et céréales.

La culture de ces espèces à ses prémices, ne fut sans doute **qu'un simple "jardinage", quelques pieds pour** commencer, si bien que les **témoins de cette** microculture sont très ténus.

Ce ne pourraient être que les premiers outils servant à préparer le sol, bâtons à fouir, houes, herminettes.

Il ne semble pas que les sites de Mallaha et Beisamoun en aient livré.

Par contre, à partir de 7500 BC, il en est retrouvé en d'autres points du Croissant fertile.

Les principaux stades évolutifs du Néolithique en Méditerranée occidentale (en chronologie radiocarbone)

Jean Guilaine



En cours de révision - apparition de « cultures néolithiques » en Italie et Sud-Est de France - premières séquences d'implantation de type « autochtone » - propagation d'influences néolithiques vers l'ouest (Sardaigne, Corse, Ligurie, Provence) - Dans le sud de la France (Castelnaudry), début de l'élevage du mouton. Dans la péninsule Ibérique (Cachem, Mugent), stade ultime des cultures mésolithiques. Navigation certaine.

Et la "France" pendant tout ce temps ?

Elle se réchauffait et les conditions climatiques allaient devenir propices à l'agriculture.

Depuis le Xème millénaire avant J.C., l'amélioration du climat: augmentation des températures et des pluies, s'effectue en plusieurs phases, mais de manière à peu près ininterrompue, jusqu'au milieu du VIème millénaire BC.

Ces changements induisent de profondes modifications dans le milieu, et de ce fait dans les conditions de vie des préhistoriques occidentaux.

Deux aspects essentiels peuvent être retenus:

- la forêt s'étend rapidement, d'abord à partir de zones refuges, puis à partir des berges des cours d'eau, et détermine des cadres de vie de plus en plus fermés.

- la grande faune glaciaire dont les mœurs grégaires de quelques espèces (rennes, bisons) peuvent laisser pressentir l'existence de vastes troupeaux, migre vers des contrées plus septentrionales ou s'éteint sur place.

Elle est remplacée par des compagnies (une ou deux dizaines d'individus) de sangliers et par des hardes de cerfs.

Le gibier devient surement plus difficile à capturer.

Preuve du réchauffement des terres, la zone d'extension du domaine où la vigne peut pousser passe de

la Catalogne et la Toscane en 10.000 BC au Danemark
et au Norfolkshire en 1500 BC.

Arrivée de l'agriculture en France.

C'est en 5500 BC, dans la basse vallée du Rhône, dans la région de Chateauneuf les Martigues (Castelnovien), et des Corbières (Abri Jean-Cros), que l'élevage pris pied.

Tout d'abord celui du mouton.

Des céréales: Blé (*Triticum aestivo compactum*) et Orge, natives du Croissant fertile, sont datées de 4310+-90 BC à la grotte de l'Abeurador dans la région de St Pons (Montagne Noire)

Et le pois chiche alors ?

A la grotte de l'Abeurador, une datation de graines carbonisées indique que dès 6790+-90 BC, on retrouve la présence de lentilles *Lens esculenta* Moench

Ervum ervilia

et de pois *Pisum* sp.

Cicer arietinum L.

qui sont des espèces reconnues comme cultivées, et dont la domestication a eu lieu au Proche Orient ou en Asie occidentale.

les outils du paysan néolithique

Comment travaillaient les premiers paysans ? La préparation du sol, l'ensemencement, la récolte, la mouture, autant d'activités dont les découvertes archéologiques permettent de retracer les gestes techniques.

Françoise TREINEN-CLAUSTRE, *Chargée de Recherche au C.N.R.S.*

L'agriculture rudimentaire que pratiquaient probablement les paysans de l'époque néolithique est attestée non seulement par des vestiges botaniques mais aussi par des vestiges archéologiques constitués par quelques types

d'outils. Ceux-ci sont les témoins de techniques agricoles et de techniques de meunerie qui en sont indissociables. Les pratiques agricoles se résument en trois opérations principales : l'aménagement du sol, l'ensemencement et la

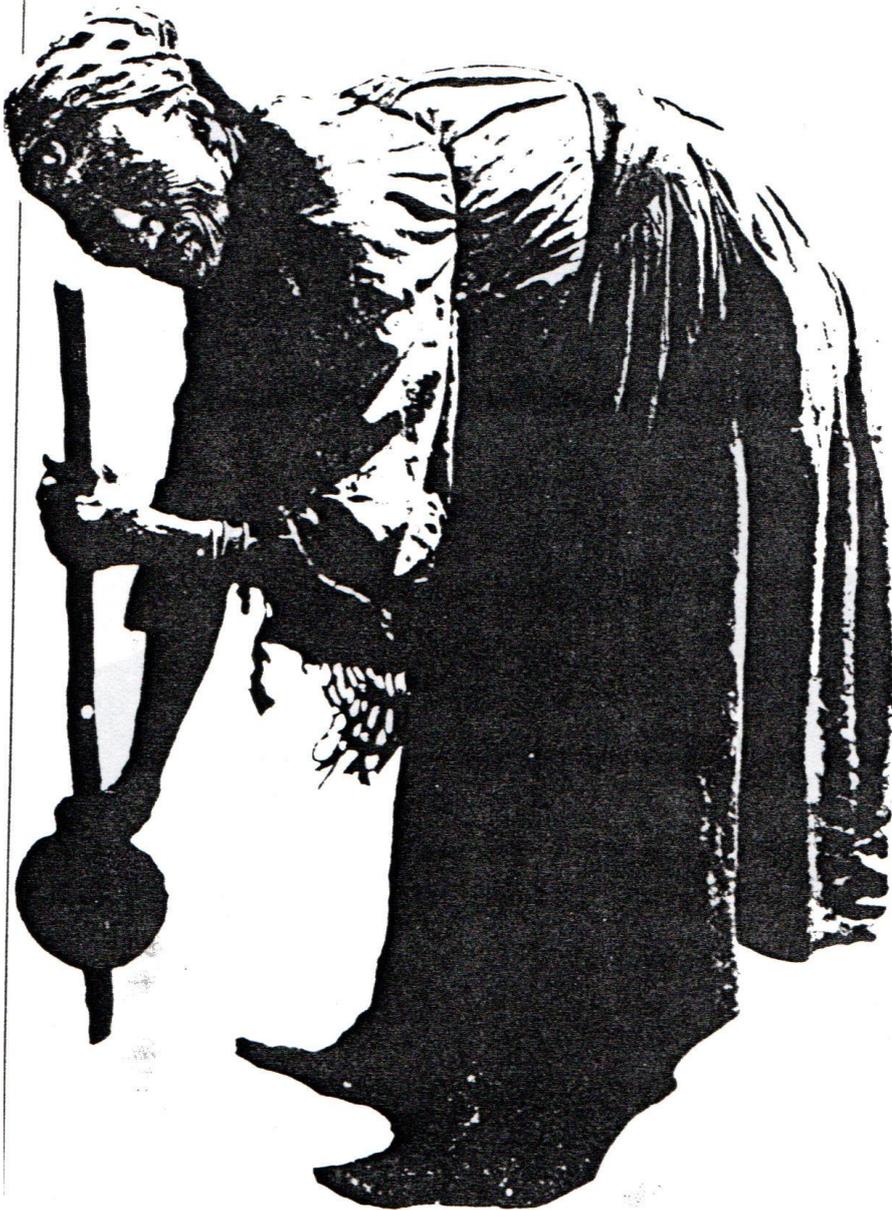
récolte. A chacune d'elles correspondent un ou des instruments dont la fonction est plus ou moins spécifique. Pour défricher et débroussailler la hache, l'herminette ou la houe sont indispensables. La végétation une fois nettoyée, le sol sera ameubli à l'aide du bâton à fouiller ou de la houe. Pour ensemercer on pratiquera aisément un trou avec le bâton à fouir pour y déposer les graines. Ensuite pour récolter, si le bâton à fouiller peut encore être utilisé pour déterrer des tubercules ou des racines, un type d'outil différent est nécessaire pour moissonner au sol : la faucille ou le « couteau à moissonner ». Enfin le broyage et la mouture des grains s'effectueront au moyen de meules et de leurs compléments : broyeurs, pilons et molettes.

Haches polies, herminettes, houes

Les haches polies fabriquées dans diverses roches dures ont des formes simples (triangulaires ou trapézoïdales, plus rarement rectangulaires) sans échancrure, gorge ni tenon et présentent un tranchant curviligne ou subrectiligne. Elles ont été recueillies tant dans les habitats de plein air que dans les grottes et ont également fait l'objet de trouvailles isolées dans les champs ou autres lieux. Elles sont nombreuses à partir du Néolithique moyen. Leur utilisation pour le défrichage, notamment lorsqu'elles sont de grande taille, est incontestable, mais il est non moins évident qu'elles ont servi de lames de houes. Certaines pièces offrent un tranchant émoussé ou ébréché et, particularité plus pertinente, un profil dissymétrique avec un tranchant à biseau unique ou deux biseaux inégaux, une face étant plus bombée que l'autre. L'emmanchement devait donc être perpendiculaire par rapport au tranchant et il s'agit d'herminette ou de houe. Les haches et les houes étaient emmanchées : manches et gaines en bois de cerf fréquents (les palafittes suisses et d'Italie du Nord en ont fourni de bons exemples).

L'importance de la houe n'est pas négligeable pour l'agriculture primitive. C'est l'outil aratoire essentiel, le premier instru-

Vieille femme bochimane travaillant au bâton à fouir (Bechuanaland). On remarquera le poids en pierre qui sert à lester l'instrument. Photo Musée de l'Homme.





Abattage d'un arbre.

ment de labour avant l'araire et la charrue qui n'apparaissent qu'à l'Age du Bronze. Des attelages de bovidés tirant un araire sont figurés sur les gravures rupestres du Monte Bego (Alpes-Maritimes) et de Val Camonica (Brescia, Italie du Nord). On a émis l'hypothèse que les haches polies ont pu remplir la fonction de socs, mais cela n'a pas été prouvé.

Bâtons à fouir

Le bâton à fouiller ou à fouir dont l'extrémité est pointue est l'outil agricole

le plus élémentaire, déjà employé par ailleurs lorsque l'économie est seulement prédatrice. C'est un outil simple mais à fonctions multiples, servant à émietter, modeler le sol, écraser les mottes, à enfouir les semences (alors que le semis à la volée ne se pratiquait sans doute pas) et à dégager diverses tubercules. Son existence durant la période néolithique est prouvée par la récolte de boules de pierre percées qui devaient alourdir l'outil pour le rendre plus efficace.

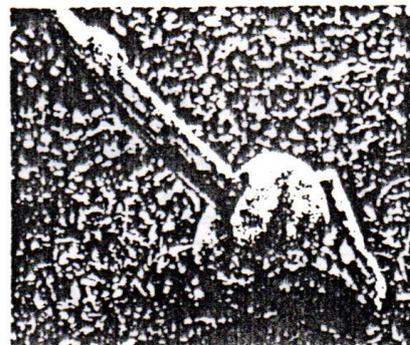
Dans le sud de la France, le bâton à fouir lesté par un poids a dû apparaître dès le V^e millénaire B.C. En effet une découverte intéressante a eu lieu dans un niveau du Néolithique ancien de la grotte Gazel à Sallèles-Cabardès (Aude). Ont été mis au jour deux sphéroïdes perforés en calcite, l'un percé, l'autre en cours de perforation, dont le diamètre est de 15 cm et le poids respectivement de 2,390 kg et de 3,270 kg. La première pièce est perforée dans le sens de son axe. La perforation est lisse et polie par usure, ce qui laisse penser que la pièce devait coulisser le long d'un manche de bois.

Ces instruments perforés ne sont pas inconnus dans les niveaux anciens du Néolithique du Levant espagnol. Ils sont bien repérés sur certains sites du Proche-Orient. Sur le continent africain, ces sphéroïdes percés appelés « kwés », ont été recueillis en grand nombre au Congo, en Angola et en Afrique australe. Leur emploi comme lests de bâtons à fouir est

attesté sur les peintures rupestres d'Afrique du Sud, où les boules sont visiblement traversées par un manche. Les femmes Bochimanes se servaient il y a encore peu de temps de cet instrument. On le rencontre aussi chez certains Indiens du Brésil. Il était également utilisé sous une forme perfectionnée (appuis pour les mains et le pied) par les Incas.

Faucilles et éléments de faucilles

Les faucilles et les éléments de faucilles sont généralement en silex, matière apte à sectionner les tiges de céréales, et portent souvent au voisinage du tranchant ce que l'on nomme « le lustré des céréales », qui consiste en un poli très



Préparation du sol au bâton à fouir.

brillant dû au frottement prolongé des faucilles sur des tiges de graminées et constitué par un dépôt de silice organique provenant des matières végétales. Les manches et les montures en bois ou en os ont disparu, mais grâce aux traces de résines observables sur les pièces lithiques et au matériel de comparaison en bois, bien conservé, que l'on trouve dans les stations lacustres néolithiques de Suisse ou dans les palafittes du Bronze ancien en Italie du Nord, on peut se faire une idée des faucilles et des couteaux utilisés par les premiers cultivateurs du midi de la France. On distingue les faucilles composites et les faucilles simples.

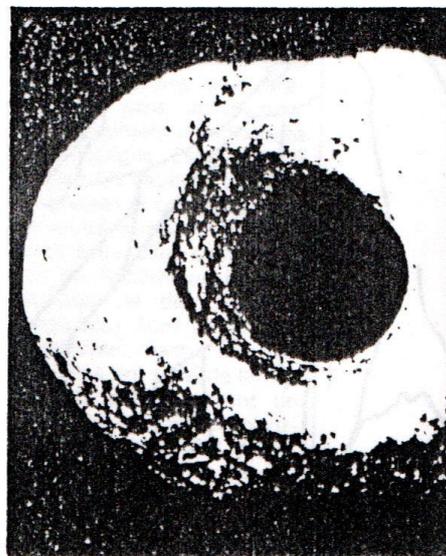
Les faucilles composites sont formées par une série de lamelles ou de fragments de courtes lames de silex alignés côte à côte ou se chevauchant légèrement de façon oblique, sertis dans un manche de bois auquel ils sont fixés avec une matière collante : résine, goudron végétal, bitume naturel. La monture est rectiligne ou courbe. Ce type de faucille a un antécédent mésolithique, destiné à récolter les herbes sauvages. On le trouve aussi dans les civilisations pré-néolithiques du Proche-Orient (civilisation natoufienne de Mallaha en Palestine par exemple). En France, dans le bassin méditerranéen, les armatures de faucilles apparaissent en milieu cardial (Néolithique ancien) dès le V^e millénaire B.C. Durant le IV^e millénaire, elles sont fréquentes au Néolithique moyen, comme le montre



Scène d'ensemencement au bâton à fouir (dessin C. Rivencq)



Les outils du paysan néolithique : pour le défrichage, hache polie emmanchée (en bas), pour la préparation du s fixée à un manche), (en haut), pour la moisson, faucilles (au centre) : l'une avec une lame de silex disposée en oblique, lame adhérent au manche sur tout son développement. Ph. Musée National Suisse, Zurich.



Sphéroïde de calcite perforé, ayant coulissé le long d'un manche. Il s'agit très vraisemblablement d'un poids à four. Grotte Gazel (Aude). Néolithique ancien : vers 4600 B.C. (Ph. M. Barbaza)

Faucille du III^e millénaire à tranchant courbe. La pièce est taillée sur un silex en plaquette. Grotte de Bringairet, Armissan (Aude). Ph. M. Barbaza

l'abondance des lamelles chasséennes, qui peuvent être des éléments d'instruments à moissonner.

Les faucilles simples ne comportent qu'une seule lame de silex à retouches marginales sur un ou deux bords. La lame est fixée le long d'un manche rectiligne dont l'extrémité est parfois incurvée vers l'arrière pour réunir les tiges avant de les couper (faucille d'Elgolzwill, palafitte dans le canton de Lucerne, Suisse). Elle peut aussi être insérée obliquement dans son support en bois.

Les lames de faucilles de moyennes dimensions sont courantes au Néolithique moyen. Au Néolithique final et au Chalcolithique (III^e millénaire-début du II^e millénaire B.C.), en Provence comme sur les Grands Causses, dans le Languedoc et le Roussillon, on rencontre en grand nombre de très belles et longues lames (quelquefois arquées) atteignant 20 cm et même davantage, aux tranchants bruts ou aux retouches marginales, parfois denticulées, qui portent souvent le lustré des céréales et dans certains cas des traces de goudron (grottes du Narbonnais, mégalithes du bassin de l'Aude...). Ces couteaux-faucilles ont été appelés à tort « poignards » par divers auteurs.

Plusieurs groupes languedociens et pyrénéens (Ferrières, Véraza, Fontbousse) semblent avoir eu une prédilection pour le silex en plaquette comme matière première pour tailler leurs faucilles (grotte II de Véraza, grotte de Bringairat dans l'Aude, grotte de Buich à Caudiès-de-Fenouillèdes dans les Pyrénées-Orientales...).

Faucilles néolithiques d'un palafitte suisse : Egolzwill. (Ph. Musée National Suisse, Zurich)



Scène de mouture
(dessin C. Rivenq)

Meules, molettes et broyeurs

Le matériel de meunerie néolithique reste très « rustique » et est plutôt atypique. En de nombreux cas il est recueilli sous forme de fragments. Pour écraser et mouler les grains des céréales, les plus anciens paysans ne disposaient pas de meules tournantes mues à la main ou par un animal domestique mais de simples meules dormantes, larges ou longues pierres sur lesquelles on meut d'avant en arrière et d'arrière en avant une pierre mobile plus petite : la molette ou le broyeur. C'est là une méthode de broyage encore courante chez de nombreuses populations africaines ou méso-américaines.

Les meules, en grès, gneiss, granite ou autres roches primaires ne sont pas décorées, comme peuvent l'être certaines pièces sahariennes et ne comportent pas de pieds tels qu'en ont les « metates » d'Amérique Centrale. Elles présentent une table de travail plate ou concave qui a été piquetée à plusieurs reprises, ce bouchardage donnant du mordant qui favorise la mouture des grains.

Les broyeurs, pilons et molettes offrent une ou plusieurs faces d'abrasion et ont des formes régulières (cylindriques, plano-convexes, oblongues...) ou irrégulières. Ils sont souvent pris sur des galets. Les meules et les broyeurs apparaissent dès le Néolithique ancien (grotte Gazel et habitat de Leucate dans l'Aude). Leur nombre croît régulièrement à partir du Néolithique moyen (niveau chasséen de Font-Juvénal dans l'Aude, horizon du Néolithique moyen de Montou dans les Pyrénées-Orientales) mais c'est au Néolithique récent et au Chalcolithique que ce

matériel de broyage est le plus abondant, de même que les haches polies et les faucilles.

L'outillage du paysan néolithique du sud de la France ne semble peut-être pas très diversifié, cependant il est suffisant pour



Broyage du grain

une agriculture embryonnaire en voie de développement et il ne faut pas oublier que de nombreux témoins en bois ou en os n'ont pu se conserver. Ils auraient probablement élargi la liste des instruments agricoles comme le laisse supposer le matériel de la civilisation de Cortaillod dans le Jura et la région du lac Léman.

Bibliographie

Courtin J. et Erroux J. 1974. - Aperçu sur l'agriculture préhistorique du sud-est de la France, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 1, Etudes et Travaux, fasc. 1, pp. 321-334, 8 fig.
Guilaine J., Courtin J., Mohen J.-P. 1976. - Les débuts de l'agriculture en France : les documents archéologiques, *La Préhistoire Française*, Editions du C.N.R.S., t. II, pp. 173-179, 5 fig.

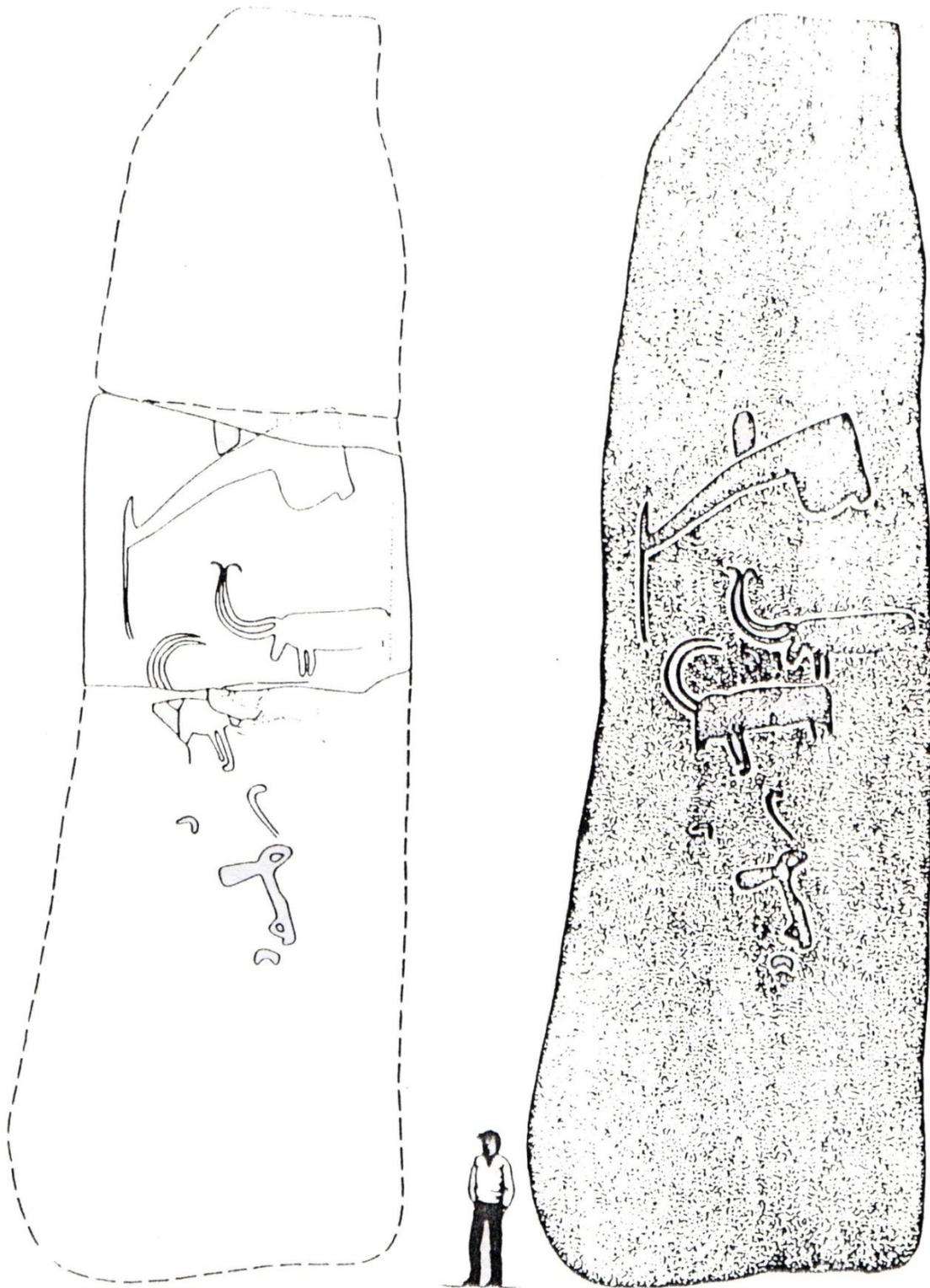


Figure 6. Certaines pierres dressées étaient antérieures ou contemporaines aux chambres sépulcrales mégalithiques. Nous devons à C.T. Le Roux une belle confirmation de cette hypothèse. En découvrant des motifs gravés sur la dalle de couverture de la chambre mégalithique de Gavrinis (Morbihan), C. T. Le Roux a fait un rapprochement avec deux autres blocs de couverture situés à Locmariaquer. La reconstitution montre que ces trois blocs sont les fragments d'un grand menhir décoré, haut de 14 m, qui a été cassé et dont les morceaux ont été utilisés comme dalles de couverture. Les motifs qui le décoraient sont une grande « hache-charrue », deux bovidés à longues cornes, une crosse et une hache, des motifs naturalistes qui marquent la première période de l'art mégalithique.

Alors l'agriculture en Bretagne ?

Nous venons de voir précédemment que dès que les conditions climatiques devenaient favorables, l'agriculture pouvait s'installer parmi les groupes humains indigènes.

Pour la péninsule bretonne, le temps fut sans doute d'abord propice à l'élevage et à la culture des légumineuses.

La culture des céréales vint plus tardivement.

Logiquement, c'est par le Sud de la Bretagne que tout cela commença entre les années 5500 BC et 3700 BC.

D'après Aubrey Burl, certains préhistoriens auraient émis l'hypothèse que cette économie "paysanne", s'est propagée à la vitesse moyenne de 18 km par génération, soit environ 70 km par siècle, ce qui place son arrivée en Bretagne sud vers 4500 BC.

Or, nous avons un site néolithique daté de 4900 BC à 4550 BC, à Dissignac, près de St Nazaire.

Dans ce qui fut une clairière, il a été possible d'identifier des pollens de céréales et de mauvaises herbes qui accompagnent les cultures.

Plusieurs siècles plus tard, deux dolmens furent édifiés sur cet emplacement. La preuve d'une pratique agricole antérieure se trouva ainsi scellée sous leur tumulus.

Le long de la côte Sud de Bretagne, particulièrement autour du Golfe du Morbihan et dans celui ci, des communautés agricoles s'installèrent, peut être plusieurs familles rassemblées pour des raisons de sureté ou d'entraide ?

A partir du milieu du cinquième millénaire, elles construisirent des tombes, dont la tradition se perpétua sur plus d'une centaine de générations, à compter du tumulus-dolmen de Kercado en Carnac: 4675 BC.

Sur les parois de cet ouvrage, des crosses (faucilles ou bien houlettes), des grandes haches quelquefois munies de lanières ou de timon (haches charrues).

Barnenez sur la côte Nord: 4600 BC pour le dolmen G, possède aussi des gravures de crosses, jougs, haches et un signe cornu.

Ces symboles ont bien sur pu être inscrits postérieurement à l'érection du monument, mais ils attestent de la place que le fait agricole prit, à partir de cette époque en Bretagne.

Voir aussi, ci contre, la dalle gravée réemployée de Locmariaquer à Gavrinis. Elle est bien antérieure à 3500 BC.

Résumons-nous :

Avons-nous répondu aux questions posées au début ?

Où et quand l'agriculture a-t-elle commencé ?

Vers 8000 BC au Moyen Orient

5500 BC dans le sud de la France

4500 BC en Bretagne sud

3700 BC pour le nord de la France.

Pourquoi ?

La réponse la plus évidente est sans doute:

parce que les conditions climatiques permettaient alors l'élevage et la culture d'espèces venues du Moyen Orient.

Comment ?

Cela nous ne le savons pas vraiment.

Par échanges de savoir faire entre groupes humains, mais échanges violents ou pacifiques, voulus ou arrachés de force?

Techniques exportées et jalousement gardées par des groupes ou vendues, mais alors contre quoi ? données: transférées gratuitement ?

Ou bien par un mélange fortuit de plusieurs de ces causes ?

Du travail reste encore à accomplir pour démêler les fils de l'écheveau.

Il ne peut être mené que par une étude très approfondie des **groupes** humains qui se sont influencés, étude à entreprendre **au moyen** d'un inventaire détaillé des lieux choisis par les **clans** pour s'implanter, du nombre d'individus dans les groupes, **des objets** (mobiliers) laissés derrière eux, et de leurs **provenance**.

C. BERGER

L'auteur remercie à l'avance toutes les personnes qui **pourraient contribuer à enrichir** ce sujet, par des remarques ou **des** références à des articles existants.

Bibliographie.

Archéologia n° 137 Décembre 1979.

La vie des premiers hommes dans le Nord de la France.

Dossiers de l'Archéologie n° 44 de Juin 1980 Les premiers paysans.

Dossiers de l'Archéologie n° 100 de Décembre 1985 Les premiers hommes au pays de la Bible.

Pour la Science Juin 1983.

Les premiers agriculteurs de la plaine d'Europe du Nord.

La Recherche n° 161 Décembre 1984.

Les architectures mégalithiques.

La Recherche n° 176 Avril 1986.

L'origine de l'agriculture en Europe.

Science et Avenir.

Les moissons de la préhistoire.

Editions Errance 1987.

Guide des dolmens et menhirs bretons.

Pour la Science Janvier 1988.

Les débuts de l'agriculture en Europe du Nord Ouest.

La Recherche n° 199 Mai 1988.

Les premiers sédentaires de Palestine.

ÉTUDE DE LA PREMIERE INSTALLATION ORGANISES DES
BRETONS EN ARMORIQUE

Résumé extrait de : KAVEL AR VRO. Le berceau de la Bretagne armoricaine. Jean Claude **EVEN**. Lannion. 1987.

Sur le plan historique :

Depuis le 19 janvier 379, l'empire romain est bicéphale :

- GRATIEN est empereur d'Occident à Rome ;
- THEODOSE est empereur d'Orient, à Constantinople.

Au printemps **383, MAXIME (Magnus Clémens Maximus)**, un officier de l'armée romaine, d'origine espagnole, en garnison en Ile de Bretagne, se fait proclamer empereur par ses troupes.

En juillet **383, GRATIEN est battu par MAXIME près de Paris, puis rattrapé et exécuté à Lyon le 15 Août 383.**

MAXIME se déclare empereur d'Occident et s'installe à TREVES, quartier général de la garde du Rhin. THEODOSE le **reconnait empereur en** Juillet 384.

MAXIME gratifie alors ses soldats bretons qui l'ont aidé à prendre le pouvoir, de territoires dans le nord ouest de la Gaule. (Voir carte page **23**).

Ces soldats sont pour la plupart des Cornovil de la XX ème Légion Valéria Victrix, basée à Chester (Dêva).

En **387, MAXIME rompt l'accord avec THEODOSE, et s'empare de l'Italie. Il est battu, en deux batailles (Siscia, et Ppetovio), en Yougoslavie, en Juillet 388.**

Pris au piège dans Aquilée, il est exécuté sur ordre de THEODOSE le 28 Août 388.

THEODOSE, seul empereur, décrète l'amnistie, ce qui a entr'autre effet de confirmer l'installation des Bretons dans leur, nouveau territoire.

Les Bretons ont donc été installés dans le nord 'ouest de la' Gaule par gratification et volonté politique impériale, par **MAXIME, entérinée et confirmée par THEODOSE.**

Cette installation s'est faite entre 384 et 387, dates limites.

Sur le plan géographique :

Le territoire octroyé par MAXIME a pu être déterminé par l'identification des noms de lieux donnés par le moine NENNIUS, au VI^e siècle.

Ce territoire concerne la moitié nord de la cité des Osismes, à savoir actuellement le nord du département du Finistère (Léon), et l'ouest du département des Côtes du Nord (Trégor).

Il est limité à l'ouest et au nord par la mer ; au sud par la rivière Aulne sur tout son cours, et par la ligne de crête des Monts d'Arrée, de la source de l'Aulne jusqu'à la source du Gouet ; et à l'est par une partie de la rivière Leff (de sa source jusqu'au confluent avec le Doumeur), puis par une ligne conventionnelle de ce confluent jusqu'à la baie de Saint Brleuc, à Tréveneuc.

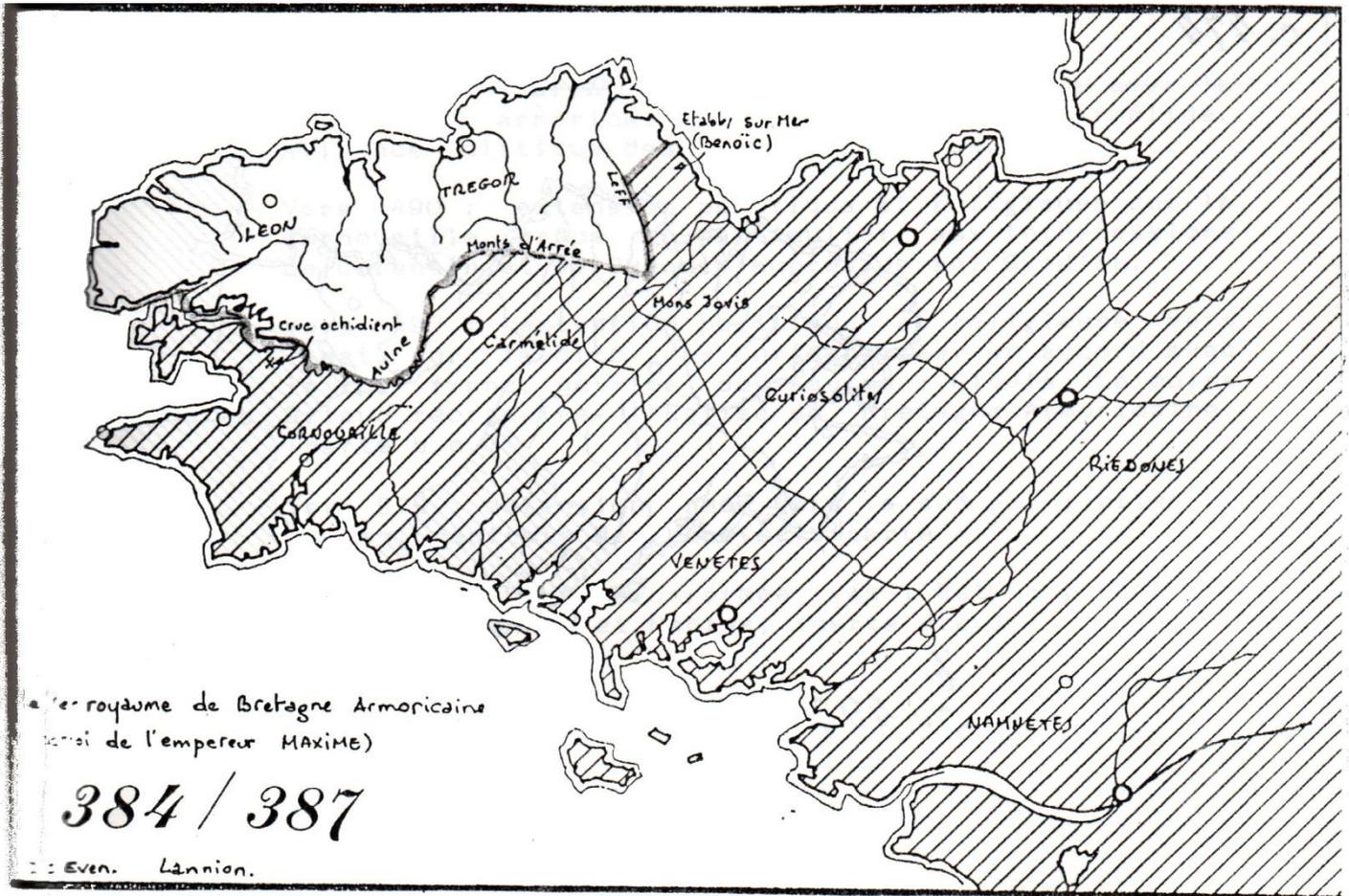
Les points de repères donnés par NENNIUS sont les suivants :

- MONS JOVIS : Cime de Kerchouan (Jovinus), source commune du Gouet et de l'Oust, près de Quintin.
- CRUC OCHIDIENT (ou DUMA OCHIDIENT) : Menez Hom, haute colline de 330 m située à l'embouchure de l'Aulne, à l'entrée de la presqu'île de Crozon.
- STAGNUM SUPER VERTICEM MONTIS JOVIS : la source du Leff, au lieu dit Pempoulo (en breton : le bout des Etangs), au nord de Kerchouan.
- CANT GUIC:l'ancien BENOIC des romans arthuriens, correspondant à l'ancien territoire d'Étable sur Mer (Stabulum), dans lequel se trouve aujourd'hui Binic.

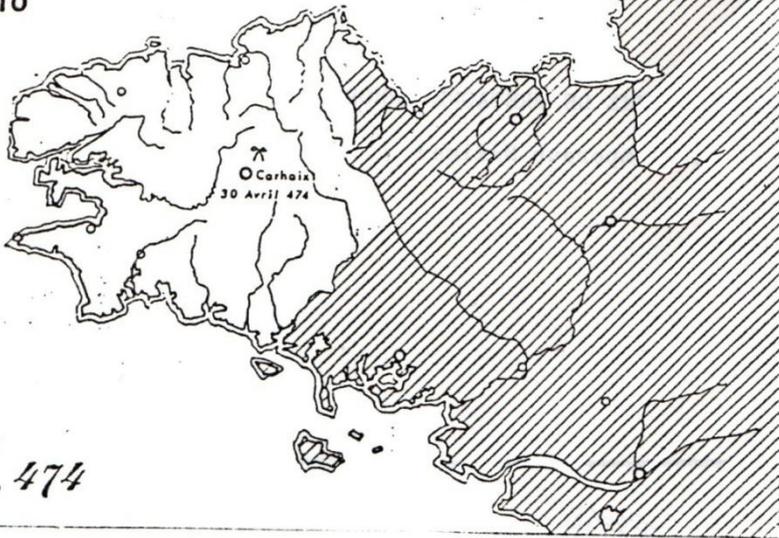
Le reste de l'ancienne cité osisme, non octroyé aux Bretons, a pris dès lors le nom de Cornogallia (Cornouaille) = secteur des Gaulois.

CARTE DU PREMIER ROYAUME DE BRETAGNE ARMORICAINE

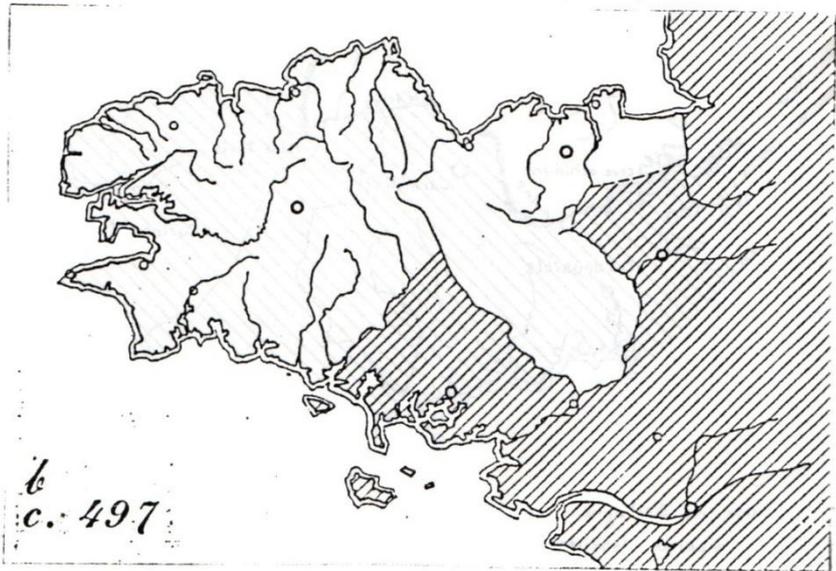
Octroi de l'empereur Maxime



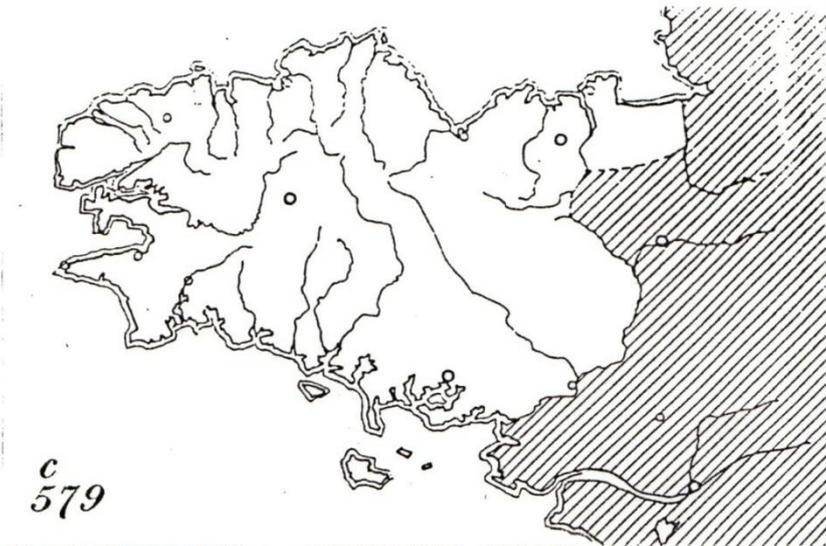
T10



a
c. 474



b
c. 497

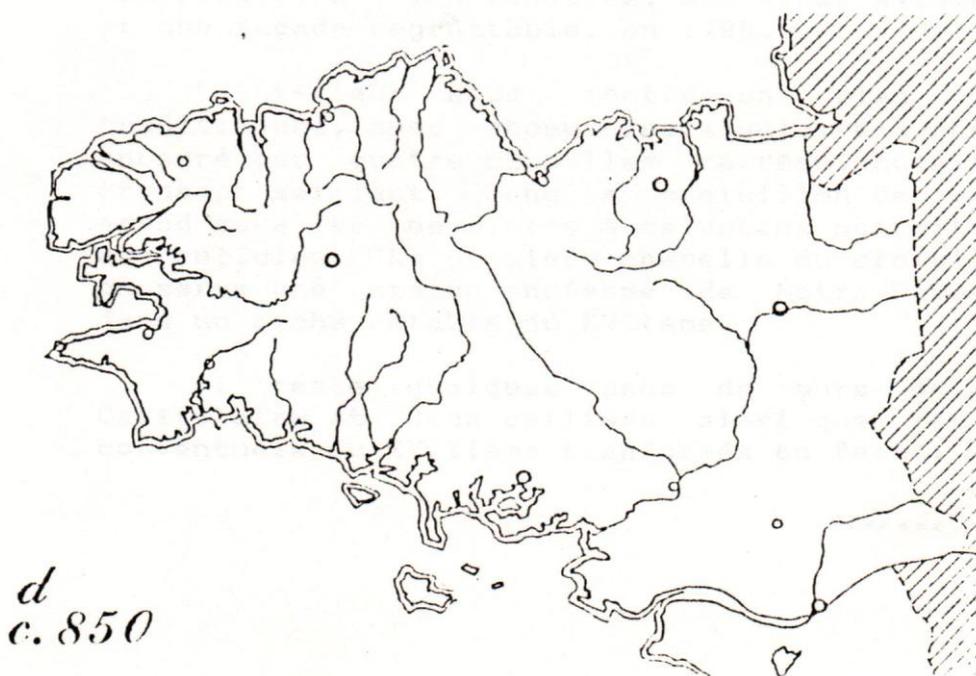


c
579

Evolution géopolitique :

Les Bretons sont restés cantonnés dans ce territoire jusqu'à la fin du 2^{ème} tiers du Vème siècle.

- Mardi 30 Avril 474, sous le règne de Julius Népos : Bataille de Carhaix. Les Bretons alliés aux Gaulois du pays de Carhaix, la Carmélide (aujourd'hui le Poher), écrasent une armée gallo-romaine renforcée d'Alamans. (carte a.c.)
- Vers 475 : mariage du prince breton Arthur avec la princesse armoricaine Guenièvre de Carmélide. Alliance politique des deux principautés.
- Vers 490 : extension politique et religieuse sur la Cornouaille, grâce en particulier aux intercessions de Corentin et de Gwénolé auprès de roi Gradlon.
- Vers 497 : extension politique et religieuse vers l'est, sur la cité des Curiosolites, en accord avec le roi franc, patrice des Gaules : Clovis. Le moine Briec réorganise l'Eglise de Bretagne Armoricaine. (carte b.c.)
- Vers 579 : extension armée vers le sud est ; prise de Vannes, capitale des Vénètes. (carte c.)
- Vers 850 : extension armée vers l'Est; prise des comtés de Rennes et Nantes; (carte d.c.)



Sortie de L'A.R.S.S.A.T.

PARC DE L'ARMORIQUE

La sortie du parc de L'ARMORIQUE du
18 octobre 87.

Par suite du mauvais temps, forte tempête, routes et chemins
impraticables.

La sortie fut remise au 20 mars 88.

Itinéraire : Lannion - Le Relecq - Forêt d'Huelgoat visite du camp
d'Artus - L'"Ecomusée" des Monts d'Arrée : La maison Cornec et les
moulins de Kerouat - Commana : allée couverte du Mougau - Lannion.

Visite de L'Abbaye du RELECQ.

Les restes de L'ABBAYE cistercienne du RELECQ sont malheureusement
laissés dans un déplorable état d'abandon.

"Cette abbaye, fondée en 560 par Saint Pol-Aurélien, évêque de
Léon, et détruite par les Normands, fut relevée en 1132, avec l'aide
du Duc Conan III et à l'instigation de sa mère Ermengarde, amie de
Saint-Bernard ; par l'abbaye de Bégard, fille de l'aumône de la lignée
de Cîteaux, qui fonda également Langonnet.

L'église abbatiale, précédée d'une fontaine monumentale avec
vasque et obélisque, est la plus belle église cistercienne de Bretagne
: architecture romane du XIIIème siècle, non voûté, qui a subi
quelques modifications: les fenêtres, aux XVème XVIème siècles, et une
façade regrettable, en 1785.

L'intérieur nous montre un plan cistercien traditionnel, avec
choeur rectangulaire à chevet plat, encadré par quatre chapelles
carrées, ouvertes sur un transept saillant. Dans le croisillon de
gauche, un grand escalier de pierre à balustres montait autrefois aux
cellules. La première chapelle du croisillon droit conserve une statue
ancienne de Notre-Dame-du-Relecq dans un riche retable du XVIIème.

Il reste quelques pans de murs de la salle Capitulaire et deux
celliers ainsi que les bâtiments conventuels du XVIIIème transformés
en ferme.



de Releca



La Forêt de Huelgoat

A droite de la porte du bas-côté nord, à l'extérieur, est disposée une curieuse pierre, taillée en triangle et grossièrement sculptée en bas-relief. Un personnage debout, les bras étendus, une femme semble-t-il, forme le motif central. De chaque côté, deux autres, représentés en buste, l'encadrent, l'un tête nue, l'autre coiffé.

Cette sculpture a été découverte sur la rive de l'un des deux étangs, au nord de l'ancienne abbaye. En raison de son aspect fruste, du lieu de la découverte et de la grande ancienneté du culte de la Vierge au Relecq, on a vu dans ce motif l'image d'une déesse-mère, d'origine gauloise."

Le camp d'Artus HUELGOAT

Une belle randonnée à pied, dans des chemins glissants et remplis d'ornières, arbres arrachés par la tempête, une vraie désolation, et c'est sous la pluie que nous avons parcouru un bon kilomètre pour voir le CAMP D'ARTUS.

"Un chantier de géant" : Huelgoat signifierait le bois du haut (huel : haut, élevé ; koat : bois).

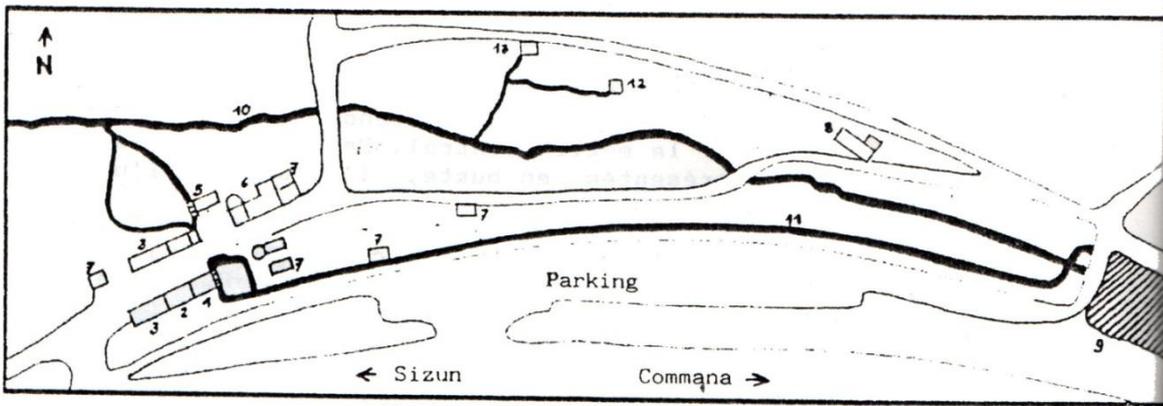
Des restes de retranchements, également attribués au ROI de la table ronde, le camp d'Artus, y sont conservés.

"Sur un éperon de terrain, au milieu de la forêt, une double enceinte de grandes dimensions, enclot un espace relativement étroit. La première ligne mesure environ 3 km de tour ; la seconde, beaucoup plus haute, atteignant parfois et dépassant même 10 m d'élévation, court à 350 m de long sur un peu plus de 100 m de large. Près de l'entrée de ces ouvrages une motte marque l'emplacement d'un bastion. Un puits est encore visible à l'intérieur de l'enclos.

Les archéologues s'accordent à dater ces fortifications de l'époque gauloise et à en rapporter l'origine aux Osismes, qui peuplaient alors la région. Le système de défense à double ou même triple ligne de retranchements date en effet de l'âge du fer et parfois de très basse époque. Ce serait le cas de l'oppidum de Huelgoat : 'il aurait été construit au Ier siècle avant notre ère, et surélevé -à une époque plus tardive encore. La muraille constituée de pierres et de poutres, est assez caractéristique de "muris gallicus" ou mur gaulois, tel que les connaissent les spécialistes.

Les paysans pensaient naguère que le camp d'Artus était hanté."

26 bis



- | | |
|------------------------------------|-----------------|
| 1. Le moulin du haut | 7. Les annexes |
| 2. La première maison d'habitation | 8. La tannerie |
| 3. Les bâtiments agricoles | 9. L'étang |
| 4. Le fournil | 10. Le ruisseau |
| 5. Le moulin du bas | 11. Le bief |
| 6. La longère d'habitation | 12. La fontaine |
| 13. Le lavoir | |

Le village des MOULINS DE KEROUAT et le domaine



Le village des MOULINS DE KEROUAT
Ecomusée des Monts d'Arrée

L'ECOMUSEE

"La mise en place de l'écomusée des Monts d'Arrée prendra encore de nombreuses années, mais déjà, nous vous convions à en découvrir avec nous quelques points. La maison Cornec au bourg de Saint-Rivoal, les moulins de Kérouat en Commana, sont les points d'accueil de l'écomusée.

A St-Rivoal, autour d'une maison remarquable datée de 1702 s'ordonnent différents bâtiments agricoles, insérés dans un bocage aménagé au cours des siècles.

A Kérouat, le hameau qui regroupe une quinzaine de bâtiments est marqué d'abord par la présence de deux moulins à eau, mais aussi par deux fours à pain, la maison d'habitation du meunier et son mobilier d'origine, les annexes agricoles... La tannerie transférée depuis Lampaul-Guimiliau rappelle l'activité florissante du tannage dans le secteur de Landivisiau."

UN PEU D'HISTOIRE

"Dans ce vallon creusé par le Stain, affluent de l'Elorn, la première occupation connue remonte à l'époque gallo-romaine. Au nord du village actuel on trouve trace d'une villa en bordure de la voie romaine provenant de Carhaix : le site de cette exploitation agricole est aujourd'hui préservé dans l'attente de fouilles ultérieures.

Vers le Xème siècle, un monastère fut édifié dans le village voisin de Gouézou, dont dépendait la chapelle de Kérouat détruite en 1812. Seule subsiste la fontaine sacrée au milieu des prairies.

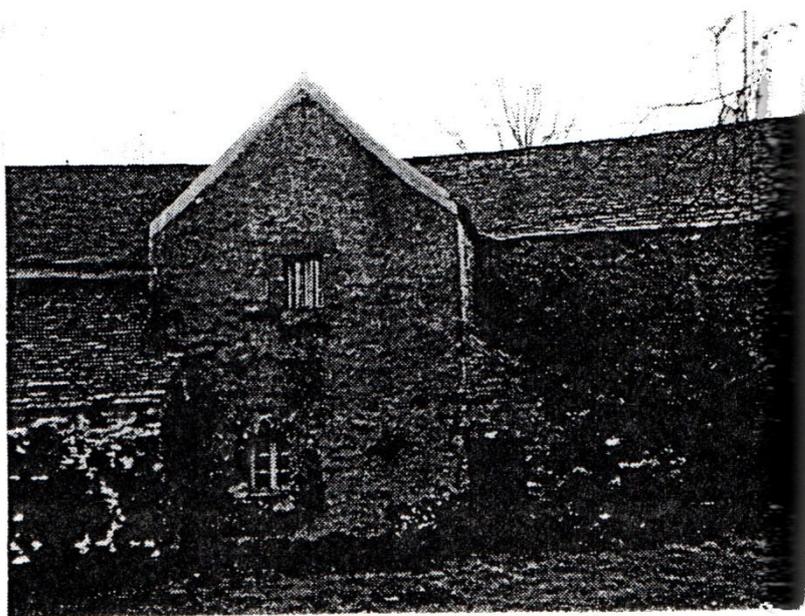
Les premières traces d'occupation du site de Kérouat au Moyen-Age sont celles d'un prieuré ou d'une grange dimière, dépendance d'un établissement religieux de la région : soit l'Abbaye Cistercienne du Relecq en Plounéour-Menez, soit la Commanderie des hospitaliers de Saint-Jean à la Feuillée, soit encore l'Abbaye Bénédictine de Landévenned.

27 bis



La longère
d'habitation
(19^e siècle)

L'apoteis et
la soue à cochon



En effet, au début du XVII^{ème} siècle, des "moines rouges", dit-on aménagèrent l'étang et le bief Pt construisirent le premier moulin. Au XVIII^{ème} siècle apparaissent une maison d'habitation accolée au moulin d'en haut, les dépendances agricoles (étable, écurie) et le premier fournil. En 1793, la famille FAGOT acquiert le domaine. Avec les matériaux de la chapelle, elle bâtit la longère d'habitation entre 1821 et 1859. Du XIX^{ème} siècle datent également les granges A charrette, les écuries A l'ouest du hameau et les autres bâtiments annexes. La famille FAGOT se maintint dans le village jusqu'en 1967, date des derniers occupants."

LA MAISON D'HABITATION DU XIX^{ème} SIECLE

"Construite en 1831 par Yves-René FAGOT, MPUII1P1 et maire de Commana, cette maison d'habitation est typique de la région des Monts d'Arrée et du Haut-Léon.

Elle comporte un apoteis (cuch-taol : cache table dans le Léon) terme qui désigne l'avancée perpendiculaire au corps principal du logis. Ce type, apparu au début du XVII^{ème} siècle, n'est plus en vogue vers 1850.

En règle générale, la porte d'entrée et l'apotels se retrouvent sur la même façade, vers le sud. A Kérouat, l'emprise foncière entraîne cependant l'implantation de l'avancée au nord.

Cet espace, près de la cheminée, reçoit une fonction précise : c'est le coin repas. La table, éclairée par la fenêtre décentrée, est bordée d'un lit clos avec son banc coffre et d'une banquette engravée dans le mur.

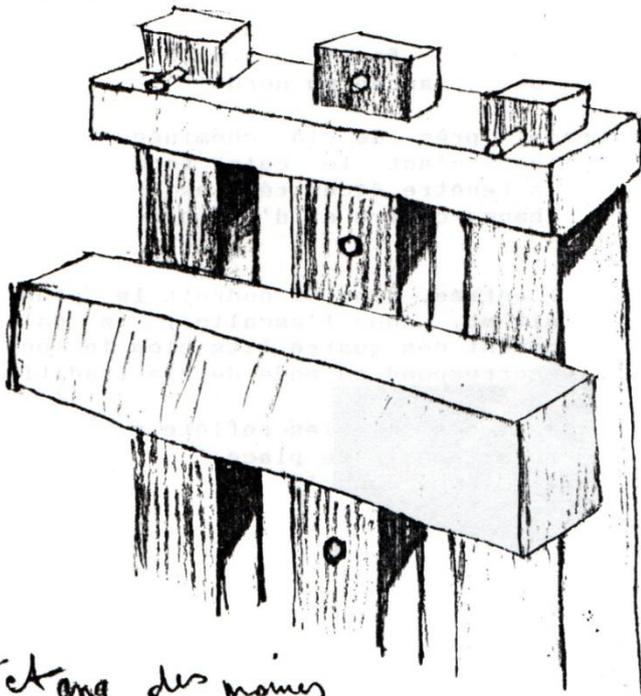
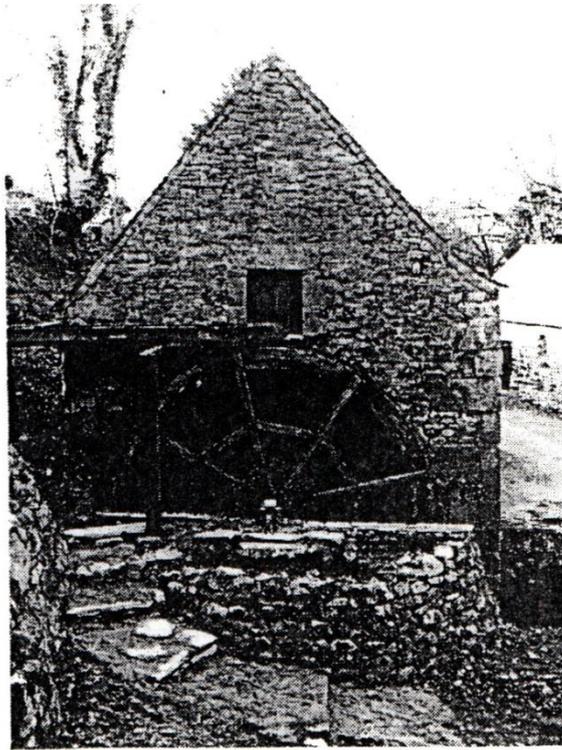
Près de l'entrée, dans l'endroit le plus aéré, l'armoire à lait et, sous l'escalier, le saloir en granit. L'alignement des quatre lits clos le long de la façade aveugle correspond au mode de vie traditionnel.

L'emplacement des meubles reflète aussi un rituel social : le dernier acquis se place face à l'entrée, le plus ancien est relégué dans l'apotéis.

Leur décoration restitue les caractéristiques de la mentalité léonarde, austérité, sobriété du style se devinent dans les formes essentiellement géométriques de l'ornementation.

En 1861, 12 personnes vivaient dans ce village. Toutes les activités journalières dans l'habitation sont regroupées autour de la cheminée : repas, cuisson, repos, veillées...

Pignon du
moulin du haut



étang des moines
rouges —
Vanne (ou bonde)
(dessin de P. Bedel)

L'étage : II cet consacré essentiellement au rangement du linge et marqué par le "front des armoires en superposition de l'alignement des lits du rez-de-chaussée.

Les deux "presses à lin" rappellent l'importance majeure du tissage dans cette région au XVII^e et XVIII^e siècle. Les julots, paysans-toilleurs, ont bâti leur fortune grâce à l'exportation du lin vers l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Espagne. La prospérité d'alors en traduit aujourd'hui dans l'abondance des enclos paroissiaux, des petits manoirs et des maisons à escalier extérieur.

La chambre des maîtres : ce bâtiment, érigé en 1869, abritait une étable au rez-de-chaussée. La chambre, réservée aux maîtres de maison fût aménagée dans les années 1920. Elle servait aussi de salle à manger roui les grandes occasions.

LES MOULINS DE REPOUAT

"Les moulins de Kerouat. Tapi au fond d'un vallon entre Sizun et Commana le village des mouline de Kerouat est bâti autour d'une chute aménagée sur le cours su Stain, un affluent de l'Elorn. Des moines rouges", dit-on, construisirent les mouline et constituèrent la réserve d'eau en amont du village!.

Deux moulins à eau, l'habitat du meunier avec non mobilier traditionnel.

Le moulin à eau.

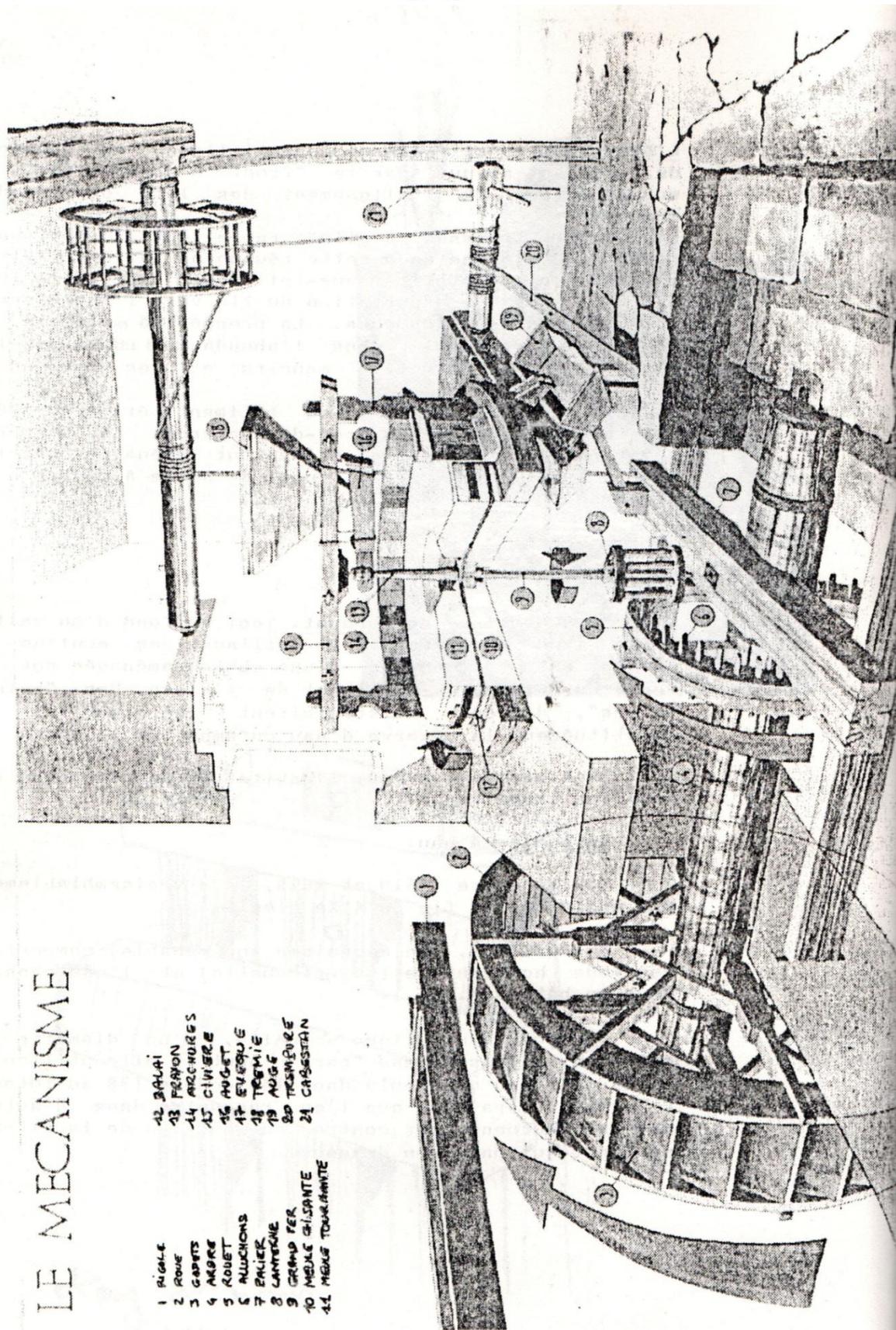
Edifié entre 1610 et 1618, il a vraisemblablement été modifié à la fin du XIX^e siècle.

A l'origine, le mécanisme (ou tenable) comportait ! une roue horizontale (ou pirouette) et l'eau passait: sous le bâtiment.

La roue hydraulique actuelle, d'un diamètre de 4m20, est à prise d'eau "par en haut" : elle utilise le poids de l'eau qui coule dans les godets (38 au total). Les roues à pales, que l'on rencontre dans d'autres moulins tournent par contre en fonction de la vitesse de l'eau qui passe en dessous.

LE MECANISME

- | | | | |
|----|------------------|----|-----------|
| 1 | RIGOLE | 12 | BALAI |
| 2 | ROUE | 13 | FERRON |
| 3 | GABETS | 14 | ARCHURES |
| 4 | ARBRE | 15 | CLIVIERE |
| 5 | ROUET | 16 | BOUQUET |
| 6 | ALLIAGES | 17 | EVASOUE |
| 7 | PALETTE | 18 | TRÉMIE |
| 8 | CANTIERNE | 19 | ARBE |
| 9 | GRAND FER | 20 | MESUREUR |
| 10 | MEULE CHISANTE | 21 | CASSETAIN |
| 11 | MEULE TOURNAANTE | | |



A l'intérieur, le mécanisme se répartit sur deux niveaux. Les engrenages au rez-de-chaussée, les meules à l'étage. Les volants métalliques servent à embrayer les meules et à régler leur écartement, et partant, la finesse de la moulure.

Le grain, versé dans la trémie, tombe dans un auget agité par le rayon, puis dans l'oeillet de la meule avant de s'introduire dans les rainures des meules qui le broyent progressivement. _

Chassée par la force centrifuge, la farine est plaquée contre l'entourage circulaire en bois (archures). Des balais, fixés sur la meule courante la dirigent alors vers les goulottes de bois du rez-de-chaussée. On récupère ainsi la "grosse" (farine non blutée) dans des sacs suspendus aux auges de bois.

La potence de l'étage sert de levage des meules, indispensable pour l'entretien des surfaces travaillantes (rhabillage).

Les moulins du bas.

La roue à godets est actionnée par la même eau : canalisée sous le chemin, elle desservait le moulin ou irriguait les prairies en aval selon les besoins.

Le renable en bois est remarquable, car bien que le plus récent, il est identique à ceux qui existaient au Moyen-Age. Le principe du mouvement est identique à celui du haut, cependant le dispositif de réglage et le système de levage (cage et cabestan) sont plus archaïques.

Le fournil.

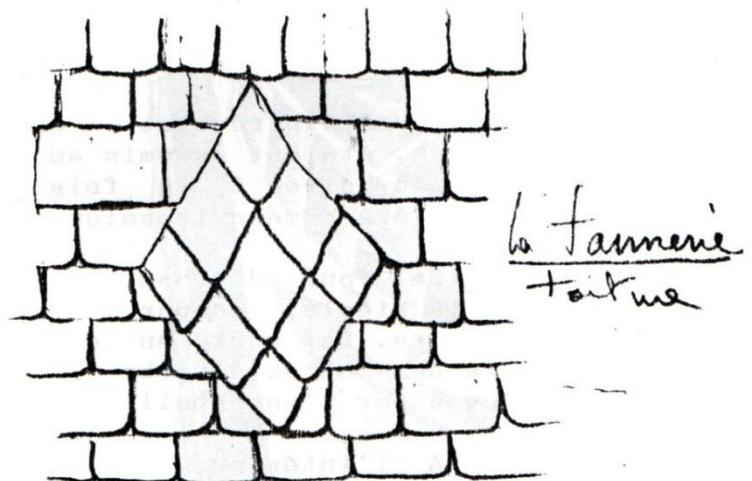
"Avant la révolution de 1789, les fours, comme les moulins, étaient soumis au régime de la "banalité", c'est - à -dire à la fois obligation matérielle et financière envers le seigneur local.

Le four du haut, datant vraisemblablement du XVIII^e siècle, comporte une sole de trois mètres de diamètre. La voûte en granit est recouverte de glaise puis de mottes d'herbe ; cette calotte végétale ne bloque sur l'encorbellement circulaire.

A l'intérieur, le matériel adéquat : pétrin, panneton, rouable, pelle pour la fabrication à l'ancienne du pain dont la bonne odeur embaume de temps à autre le village."



La tannerie - Vue de face



(dessin de F. Bedel).

La tannerie.

"Achetée en 1975 à Monsieur ABGRALL, ancien tanneur A Lampaul-Guimilliau, ce bâtiment fut transféré à Kérouat afin d'évoquer une activité du bassin de l'Elorn, florissante autour de Landivisiau depuis le XVIII^e siècle jusqu'en 1955, date de la fermeture de cet établissement.

Afin de comprendre le fonctionnement du local, il faut rappeler le cycle du tannage végétal.

Les peaux salées, provenant des abattoirs voisins, étaient stockées dans un appentis extérieur. Après trempage dans le bassin de reverdissage pour les déssaler', on les égouttait avant de les disposer dans les bacs à chaux ou pelains. La chaux vive permettait de décoller chairs et poils.

Venait ensuite le débouillage, c'est à dire le raclage des poils et des chairs sur le chevalet. Ln rinçage intermédiaire était fastidieux : pour y remédier, en 1926, un tonneau à foulon fût installé pour accélérer le nettoyage des peaux.

Les brasseries étaient de grandes cuves contenant ' des concentrations de plus en plus fortes de tanin. Après y avoir séjourné pendant environ deux mois, les peaux étaient mises en fosse, baquet de bois enterré devant le bâtiment.

On alternait successivement une peau et une couche de tan et on laissait reposer Six mois.

Après un ultime rinçage, on disposait les peaux dans le séchoir de l'étage. Elles 'étaient livrées sur le marché après un an de traitement.

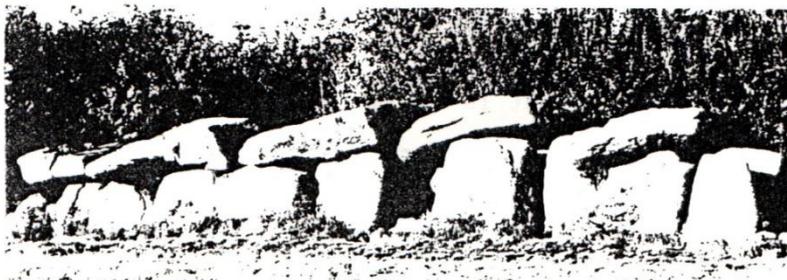
Tout ou presque était réutilisé : les chairs pour la colle ; les poils pour le feutre. Quant au tan usagé, il était mis à sécher, piétiné puis moulé afin de servir de combustible.

•
Seules les eaux chargées de sel, chaux ou autres matériaux, étaient rejetées dans le milieu naturel, re qui induisait la pollution de l'Elorn, dès le XVIII^e siècle, puisqu'on dénombrait déjà 160 tanneries dans le district de Landerneau."

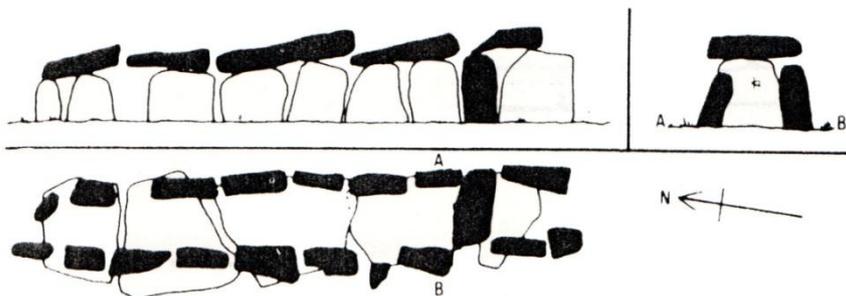


La grange couverte en genêt

Allée couverte de Comma
Bretagne.



58 Mougau-Bihan, COMMANA. Allée couverte
32 km sud-est de Lesnéven ; 22 km sud-ouest de Morlaix.
Quitter Morlaix par la D 785 au sud ; après Plounéour-
Menez, prendre à droite la D 764 sur 5 km. Au croisement de
la route menant à Commana, tourner à gauche. La tombe est
à 1 km, sur la droite de la route, juste après le hameau de
Mougau-Bihan, en partie cachée par une haie.



La Grange

"Le genêt, coupé en hiver, permettait la couverture peu onéreuse des bâtiments annexes de l'exploitation agricole. Les branches se guichent dans l'épaisse litière reposant sur une charpente grossière en rondins."

Dans les Monts d'Arrée.

La maison de Cornec (Saint-Rivoal).

Datée de 1702, cette maison fût, semble-t-il, à l'origine habitée par un notaire royal, percevant les droits et fermages pour le compte de l'Abbaye Cistercienne du Relecq en Plounéour-Ménez.

Elle est représentative du style de construction qui s'est développé en Léon et dans les Monts d'Arrée, dès le XVII^e et jusqu'au XIX^e siècle. Elle se caractérise par une aile en avancée ou APOTEIS destinée à placer la table et par un escalier sous un auvent. La pièce d'habitat à l'extérieur était partagée avec le cheptel.

ALLES COUVERTE

LE MOUGAU

Quand on quitte Commana par le sud, on trouve l'indication du hameau LE MOUGAU VIHAN qui conserve une belle allée couverte.

L'allée couverte qui s'appelle AL LIA VEN, (la maison de pierre), mesure 13 mètres de long. Dix-huit supports régulièrement disposés y soutiennent cinq dalles. Certains de ces supports sont sculptés : on y distingue notamment : des poignards et, sur la pierre du fond, une hache.

"Les représentations d'armes n'apparaissent que dans les allées de Prajou-Menhir et du Mougau-Hian : deux types d'objets sont à noter :

une hache emmanchée, au Mougau seulement ... ; il s'agit d'une grande hache triangulaire au tranchant peu marqué, à talon pointu, avec une emmanchure à crosse.

- au Mougau et à Prajou-Menhir sont figurées de nombreuses pointes de lances : ce sont des armes à longue lame et soie également allongée. Au Mougau, les lames sont en général à bords non parallèles, à extrémité légèrement arrondie et présentent toutes des lobes nettement marqués à la base, de chaque côté du départ de la soie ; celle-ci est fine et plus ou moins longue. L'une des lames est dissymétrique, l'un des côtés étant prolongé par la soie... Ces figurations

ORNEMENTATION PARIÉTALE des allées couvertes de

PRAJOU-MENHIR - (TRÉB.) (22)
et
MOUGAU-BIHAN (COMMANA) (29)

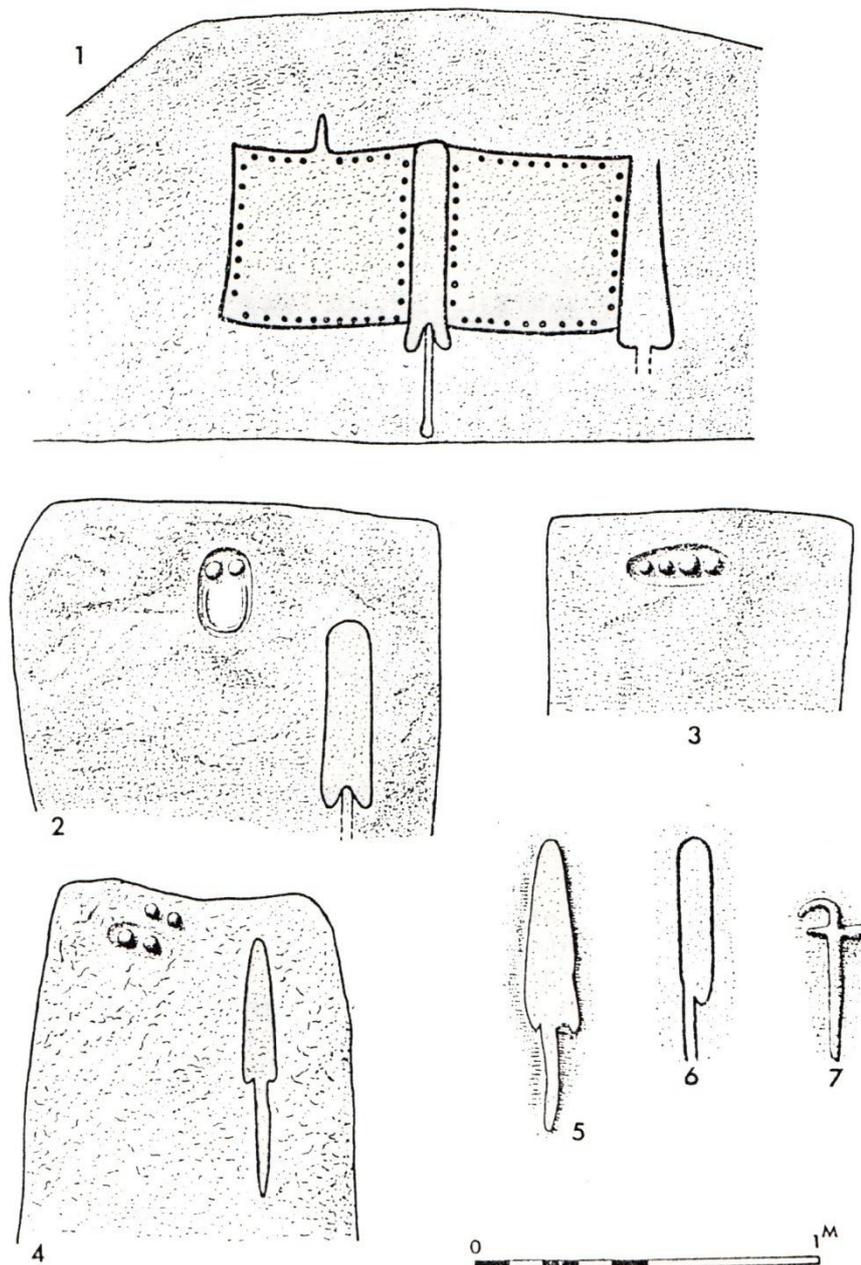


FIG. 109. — Éléments de l'ornementation pariétale des allées couvertes armoricaines. 1, 2, 3, Prajou-Menhir, Trébeurden, C.-d.-N.; 4-7, Mougau-Bihan, Commana, F.

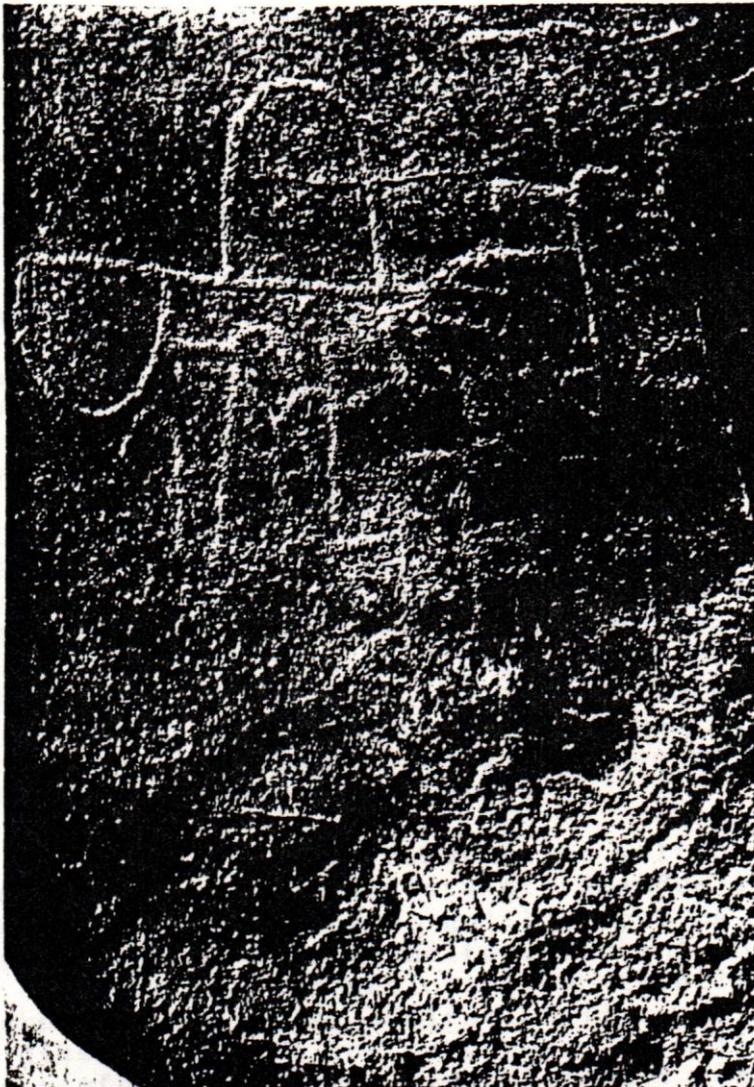
sont généralement considérées comme des représentations de pointes de lance de type chypriote...

le Mougau : toutes les gravures et sculptures se trouvent sur des dalles de la chambre principale ; elles sont généralement disposées avec un très net souci d'équilibre et de symétrie.

Quant à la position des deux motifs principaux : pointe de lance et attributs de la grande Déesse : au Mougau, il n'agit de la deuxième dalle de la paroi Ouest. Les seins sont en haut de la dalle, la pointe de lance est à droite et placée plus bas.

Il ne fait guère de doute qu'il y ait un rapport entre ces sculptures et celles de Prajou-Menhir et particulièrement entre les deux motifs principaux "ni nettement associés ni probablement complémentaires."

L'Helgouac'h - 1965 - "Sépultures mégalithiques en armorique".



La dalle de plafond de la chambre occidentale du tumulus de Dissignac à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique) regroupe des symboles classiques, haches emmanchées et crosses qui permettent d'établir une relation étroite avec les monuments morbihanais. (Cliché J. L'Helgouac'h).

**FORGES ET HAUTS FOURNEAUX EN BRETAGNE
DU XVIIe AU XIXe SIECLE**

Jean-Yves ANDRIEUX

(Préface de Denis WORONOFF) (Frontispice de
Bernard LOUEDIN)

(Publié avec le concours de l'Institut Culturel de
Bretagne)

Jean-Yves ANDRIEUX, 38 ans, est assistant à l'Université de Rennes I - I.U.T de Lannion - et chargé de cours à l'Université de Rennes II - U.F.R des Arts. Il s'intéresse aux questions économiques d'histoire moderne et contemporaine dans l'ouest de la France. Il préside la section XVI de l'Institut Culturel de Bretagne qui se consacre à la culture scientifique, technique et au patrimoine industriel.

Le 23 avril, il donnait une conférence sur le sujet, pour l'ARSSAT. Vous en trouverez ci-dessous un bref résumé et un exemple l'illustrant :

"L'industrie du fer a joué dans l'histoire économique de la Bretagne un rôle considérable, trop souvent compté pour mineur et qu'il s'agit de réhabiliter aujourd'hui. La toponymie de chaque village conserve d'elle une trace obsédante, aussi omniprésente qu'ancestrale.

Depuis la grande renaissance sidérurgique du début du XVIIe siècle jusqu'au crépuscule du XIXe, les grosses forges traditionnelles au bois s'incrustèrent dans le paysage du centre de la péninsule, dont elles furent les plus fortes pourvoyeuses en travail et en main d'oeuvre. Chacune d'elles employa, à leur apogée sous l'Ancien Régime, jusqu'à plusieurs centaines d'ouvriers : forgerons bien sûr, mais aussi toute une armada de travailleurs "externes", occupés à alimenter les hauts fourneaux, gigantesques dévoreurs de minerai, de calcaire et de charbon de bois : mineurs, bûcherons, cuiseurs, convoyeurs et voituriers, souvent appelés "sactiers", car ils transportaient d'énormes charges dans des sacs accrochés à dos de cheval ou de mulet.

C'est cette population bigarrée et multiple, à la fois concentrée autour des ateliers et répandue au creux **des** chemins, au fond des forêts, qu'il s'agit de retrouver pas à pas et de ressusciter. Ce sont aussi, suivant la démarche de l'archéologie industrielle, les lieux de labeur et de logis, admirables lieux de souvenirs, dissimulés dans les campagnes, au milieu d'un entrelac de biefs et de canaux hydrauliques : les Salles de Rohan, le Vaublanc, la Hardouinais...

.../...

Observer leur naissance dans le giron de la noblesse, leur puissance et leur déclin dans celui de la bourgeoisie, c'est comprendre un peu mieux l'éphémère prospérité de la Bretagne Industrielle".

"Un exemple : LES FORGES DU VAUBLANC

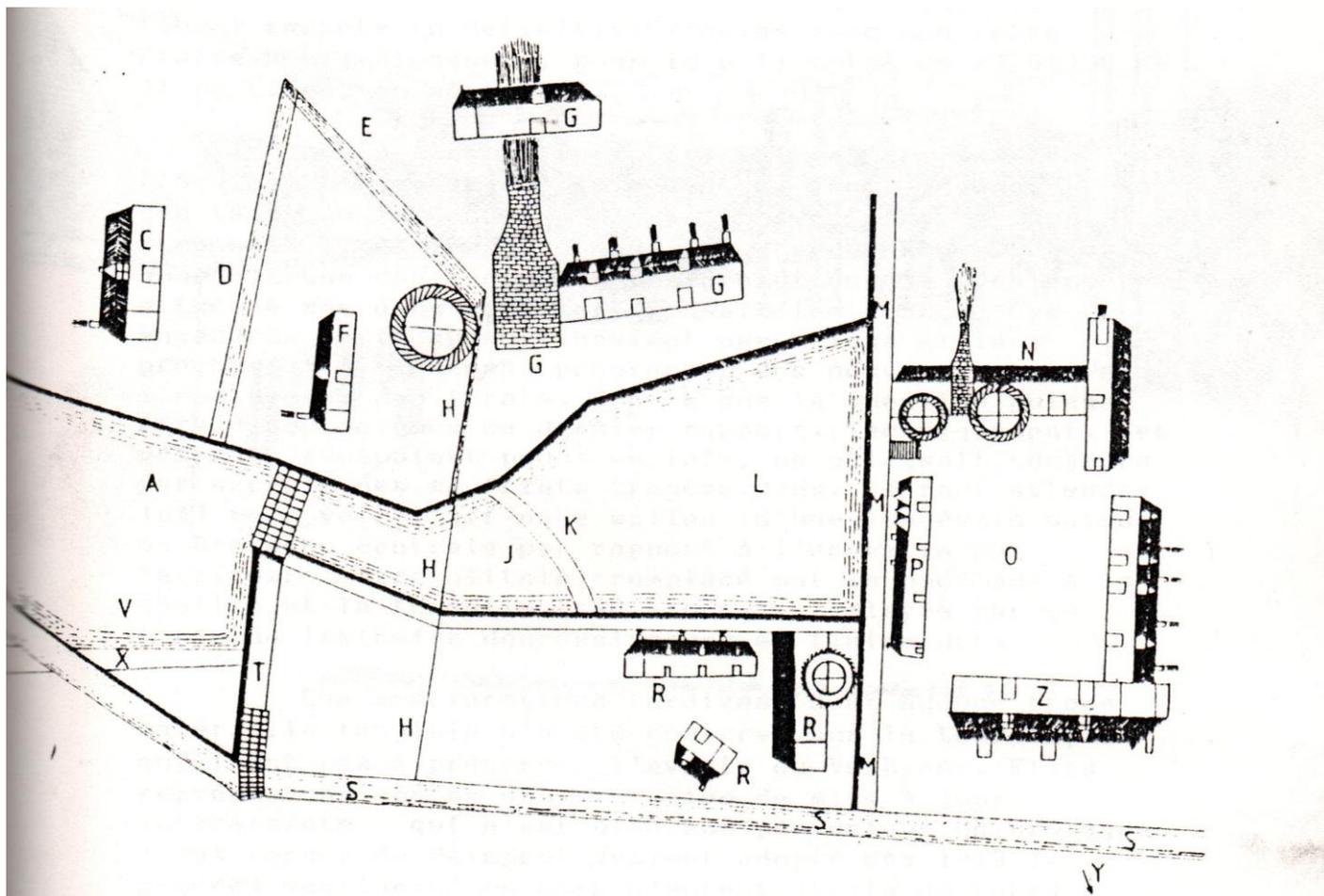
Principaux points de repère historiques.

En 1675, le fondateur, François de Farcy, passait la main pour la somme de 45 000 livres, à Siméon Hay, comte de Couellan qui mourut jeune (43 ans) ; et c'est par l'alliance de sa fille, Renée-Catherine, avec les Derval que la forge parvint en 1715 chez les Saint-Pern, autres titulaires d'un des vastes domaines fonciers de la Bretagne d'Ancien Régime. Grands seigneurs, les Saint-Pern vécurent sous le régime de la régie qu'ils confièrent de 1725 A 1777 à la famille Alba, dont le père, Jean, cumulait les fonctions de banquier à Pontivy et fermier général de Loudéac-La-Chèze-la Trinité, au duché de Rohan.

Le XVIIIe siècle est, pour notre forge, l'ère de la stabilité. Peu d'évolution le site perdure, ne gagnant qu'en puissance et régularité de production. La permanence des structures et, des hommes s'accommode bien aussi parfois du maintien des traditions. Pour la sidérurgie bretonne, les décennies qui précèdent. La Révolution sont celles de l'équilibre (plénitude ou immobilisme ?) du système technique. En même temps, le poids des établissements industriels dans les grandes fortunes foncières grossit s ainsi, lors de la succession de Bertrand de Saint-Pern et Emilie-Angélique de Derval, en 1748, la forge du Vaublanc représente, à elle seule, dix pour cent environ du total en revenus et, si on lui ajoute le rapport de la forêt de la Hardouinais, qui valait essentiellement grâce à elle, c'est-à-dire-aux coupes qu'elle faisait vendre, on arrive à plus de vingt cinq pour cent.

Au XVIIIe siècle en effet, le fourneau principal de la forge brûlait au milieu de la forêt de la Hardouinais, en Saint-Launeuc. En 1749, il en coûtait chaque année 300 livres au fermier pour en jouir, contre 4400 pour le Vaublanc (composé d'un haut fourneau, un gros marteau, une chaufferie, deux affineries et une fonderie) et 7500 pour la fourniture de 4000 cordes de bois en forêt de la Hardouinais. Ce qui prouve encore une fois l'énorme incidence du prix du bois sur les transactions industrielles dans le demi-siècle pré-révolutionnaire.

En 1789, le bail du Vaublanc était tenu par François Delaizire, personnage éminent, membre de l'Assemblée Législative en 1791, l'un des tout premiers maitres de forges à avoir épousé la République. Sa correspondance sincère et véhémement, qui finit par l'envoyer en prison pour une affaire d'assignats-monnaie, sans doute amplifiée par d'aigres rancoeurs, exprime



VAUBLANC, plan des forges au début du XVIIIè siècle : A S : le Lié - B : seigneurie de la Garenne - C : seigneurie du Val pont et chaussée du Val - V : étang du Val - D : ruisseau du Formené" sic c'est-à-dire de Penhoët faisant la séparation entre le duché de Rohan et celui de Penthièvre - E : bief du haut fourneau - F : maison seigneuriale du Vaublanc - G : haut-fourneau et dépendances -

L : étang de la forge - M : chaussée de retenue - N : halle du marteau, la chaufferie et des 2 affineries - O : cour des forges - P : magasin aux fers - Z : maison principale des forges - R : fenderie - H : ancien f du moulin à blé du Vaublanc - Y : bief du Plessis-Hossart



11. Le Vaultane, croquis de la cour des forges vers la fin de l'exploitation.

l'émouvant effort des forgerons (au moins ceux qui n'avaient pas déserté les lieux), tenaillés par la faim, menacés par les troupes de rebelles chouans (qui investirent le Vaublanc par deux fois), pour fournir en lest les vaisseaux de Port.-Malo et Lorient. En 1795, Delaizirn céda le bail à son neveu Louis-Alexis Carré, lequel racheta en définitive l'usine avec son frère Pierre-Louis-Alexandre, pour le prix total de 276543 ₣ et 21 centimes, en août. 1808.

Louis-Alexis, intronisé maître des forges à l'âge de 21 ans, était l'aïeul d'une longue dynastie, en ces temps où la jeunesse n'était pas un obstacle aux responsabilités les plus insignes. Cependant la forge abordait une conjoncture moins prometteuse : idéalement située à ses débuts, elle subissait les contrecoups engendrés par l'appauvrissement des filons miniers proches, l'éloignement progressif des nouveaux gîtes et l'épuisement des forêts. Encore que la question puisse être discutée sous ce dernier rapport. Techniquement, les méthodes évoluaient peu : en 1829, on utilisait toujours par exemple des soufflets trapézoïdaux. Il faut attendre 1847 pour voir l'affinage wallon (d'une longévité unique en Bretagne centrale, par rapport à l'ensemble du territoire métropolitain) remplacé par le puddlage à la houille et la fenderie traditionnelle relayée par un train de laminoirs dégrossisseurs et finisseurs.

Ces améliorations tardives, dont aucune trace matérielle tangible n'a été conservée sur le terrain, ne suffirent pas à préserver l'avenir du Vaublanc. Elles représentent certes une tentative de mise à jour intéressante qui n'est bien sûr pas unique en Bretagne : les forges de Paimpont avaient adopté dès 1819 le procédé des laminoirs mais n'eurent jamais de fours à puddler à la houille - sans sortir vraiment la manufacture du cycle infernal constitué par l'isolement, la distance vis-à-vis des grands centres portuaires, l'attraction domaniale des forêts foncières, l'insuffisance des transports, les mentalités locales, le cloisonnement du marché, les routines techniques tenaces, les réflexes et les tarifs protectionnistes. On le voit, la liste des handicaps est longue !

Dans les années qui suivirent le conflit de 1870-71, les forges du Vaublanc s'éteignirent progressivement, en même temps que celles des Salles, et le site, après avoir contribué une dernière fois à soutenir l'effort de guerre national, fut reconverti en laverie de kaolins, tandis que la famille Carré-Kerisouët tentait de faire fructifier son avoir et une fraction de ses capitaux dans la "Société des forges et aciéries de Bretagne", fondée à Saint-Brieuc, dont la destinée est l'objet d'une autre histoire... De ce point de vue, le démontage de certains des ateliers du Vaublanc pour aller les installer à Saint-Brieuc, à la ville, est tout un symbole. Avec l'extinction du haut fourneau au Vaublanc, c'est le cœur séculaire de la forge qui s'arrête

définitivement de battre et, simultanément, la phase d'industrialisation rurale de la Bretagne qui s'achève".

J.Yves Andrieux a aussi publié un livre, aux éditions CID dont nous vous présentons le schéma :

"A l'époque où vacillent les grandes industries françaises du Nord et de l'Est, voici un ouvrage présentant l'importance de la sidérurgie dans l'histoire de la Bretagne. En effet, pourquoi les usines à fer de l'Ouest, si prospères, actives et avancées au début du XVIIIe siècle, sont-elles devenues des gouffres à faillite au XIXe

INTRODUCTION

Mais d'abord, qu'est ce que l'archéologie industrielle ? La découverte d'un patrimoine hors du commun, constitué des manufactures et fabriques qui firent jadis le tissu vivant de notre pays et dont les vestiges, discrets et chancelants, jalonnent aujourd'hui notre environnement.

Le livre décrit les établissements qui pratiquèrent la sidérurgie au bois et à deux temps :

- réduction du minerai dans un haut fourneau - transformation de la fonte en fer sur un foyer d'affinerie.

I -DE L'ARCHEOLOGIE A L'HISTOIRE : REGARDS SUR LA SIDERURGIE BRETONNE

Le travail du fer a laissé dans les noms de lieux une infinité de traces. L'enquête toponymique commence près de Mur de Bretagne. Elle continue par l'analyse topographique d'un site oublié depuis des **lustres** : les forges de Poulancré. Elle se poursuit enfin par les dépouillements d'archives pour atteindre à la plénitude de l'histoire industrielle, technique et sociale autour de forge de Vaublanc - près de Loudéac et du **Pas - près de Quintin**.

II - LES FORGES. DANS LEUR ENVIRONNEMENT NATUREL

Une grosse forge était accrochée à son terroir comme un coquillage à son rocher nourricier. Des kyrielles de transporteurs et de mineurs occupés à piocher, creuser et excaver, hantaient les campagnes pour son service. Par dizaines, les bûcherons et les cuiseurs confectionnaient les milliers de sacs de charbon indispensables aux longues campagnes de chauffe du haut fourneau. Les forges étaient considérées tantôt comme des alliées qui mettaient en valeur la forêt, tantôt comme des bouches dévorantes qui l'épuisèrent. Le livre fait part de ces rapports ambigus entre les ateliers aux cadences déjà élevées et un milieu ambiant à la fois pourvoyeur et débouché.

III - LES ESPACES DE PRODUCTION

De plusieurs siècles de labeur, dans la chaleur étouffante des matières en fusion, la semi-obscurité, le grincement des roues hydrauliques et le claquement des marteaux, il nous reste d'admirables témoins : haut fourneau de la Hardouinain, forges des Salles de Rohan où l'on comprend, sur le terrain et dans les registres de comptabilité, les cheminements et les aléas de la production, les réussites et les impasses technologiques.

IV - LES ESPACES SOCIAUX

On travaillait nuit et.. jour à la forge et l'on y habitait généralement depuis la naissance jusqu'à la mort. Les sites ont l'apparence émouvante de lieux de souvenir, enclos dans lin entrelacs de biefs et de canaux. • Les registres paroissiaux et les tableaux de bord restituent les moeurs des "forgerons" : ouvriers, patrons. Visiter leur logis, chapelles et cantines, c'est redécouvrir un peu leurs mentalités.

Au-delà d'une étude limitée au seul département des Côtes-du-Nord, l'ouvrage dévoile une partie des mécanismes qui ont abouti à la désindustrialisation de la Bretagne au cours du XIXe siècle.

Nous nous permettons de compléter ce trop rapide aperçu par l'article publié dans le journal Ouest-France, le 11 octobre 1988 à la suite du colloque sur le thème "Paysage minier et métallurgie" qui s'est tenu à Saint-Brieuc à cette date.

ARCHEOLOGIE INDUSTRIELLE UN PATRIMOINE A DECOUVRIR •

Le tissu industriel breton a connu une époque très florissante. Cette réalité, quelque peu oubliée, fait actuellement l'objet de recherches par un groupe de recherches en histoire industrielle de Bretagne. Parmi eux, Jean-Yves Andrieux et Anne Brule ont participé, le week-end dernier, au colloque de Saint-Brieuc sur le thème "Paysage minier et métallurgie".

"Par rapport aux grandes régions industrielles de France comme la Lorraine ou le Nord, le développement de la Bretagne s'est différencié par la taille de ses unités, disent ces deux chercheurs, mais n'en a pas moins été bien réel". Ici pas de grands centres mais des industries disséminées dans la campagne. Celles-ci se sont développées au XVIIe siècle, mais surtout au XVIIIe siècle. Elles ont connu un déclin ensuite.

Dans le département, des sites les plus connus, citons les mines de plomb argentifères de Trémuson, les forges des Salles près de Guerlédan ainsi que le site du

.../...

Vaublanc à Plémet. D'autres exemples existent en Bretagne. Parmi eux, les mines de Poullaouen ont été célébrés dans toute la Bretagne et même dans tout le pays. Leur avance technique à longtems fait modèle.

"Et l'on peut signaler par exemple que les forges de Vaublanc à Plémet ont donné naissance à la première société anonyme du département : les Forges du laminoir : de Bretagne. Les capitaux et, équipements du Vaublanc ont été transplantés à Saint-Brieuc. Main, même avant cette période, certaines entreprises ont été très puissantes puisque l'on comptabilise cinq cents employée en 1703, époque où fonctionnaient deux fonderies d'argent.

UNE CARTE ET UN GUIDE

Outre les aspects économiques, Anne Brule et Jean-Yves Andrieux se penchent également nier les évolutions sociales provoquées par ces activités. Main ils souhaitent également aller plus loin : "il existe des moyens de mettre en valeur ce patrimoine." Déjà, ils ont pensé à l'étude d'une carte industrielle du XVIIIe siècle.

Il est également beaucoup question d'un guide touristique industriel, en lien avec l'Institut Culturel de Bretagne. Auparavant, la restauration des sites les plus représentatifs n'imposent. "On peut_ signaler que les forges den Salles figurent parmi les plut; beaux exemples de forges en Bretagne", signale. Jean-Yven Andrieux.

L'histoire industrielle reste encore un domaine tout neuf notamment en ce qui concerne la Bretagne. Grâce à de fréquentes visites sur le terrain, les historiens renouvellent leur méthode de recherche. Mais surtout, il s'agit là de regarder l'histoire locale d'un autre oeil.



Anne Brule et Jean-Yves Andrieux puisent leur savoir dans l'histoire industrielle de la Bretagne.

Un groupe de recherche

Plusieurs historiens des universités de Rennes 2 et Brest font partie du groupe de recherche en histoire industrielle de Bretagne.

Les différents domaines étudiés sont les suivants : indus-

trie des métaux non ferreux, sidérurgie et hydraulique. Des industries qui se sont développées au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle. Ce groupe étudie également les conditions de la dés-industrialisation.

Sortie du 1er MAI .19913

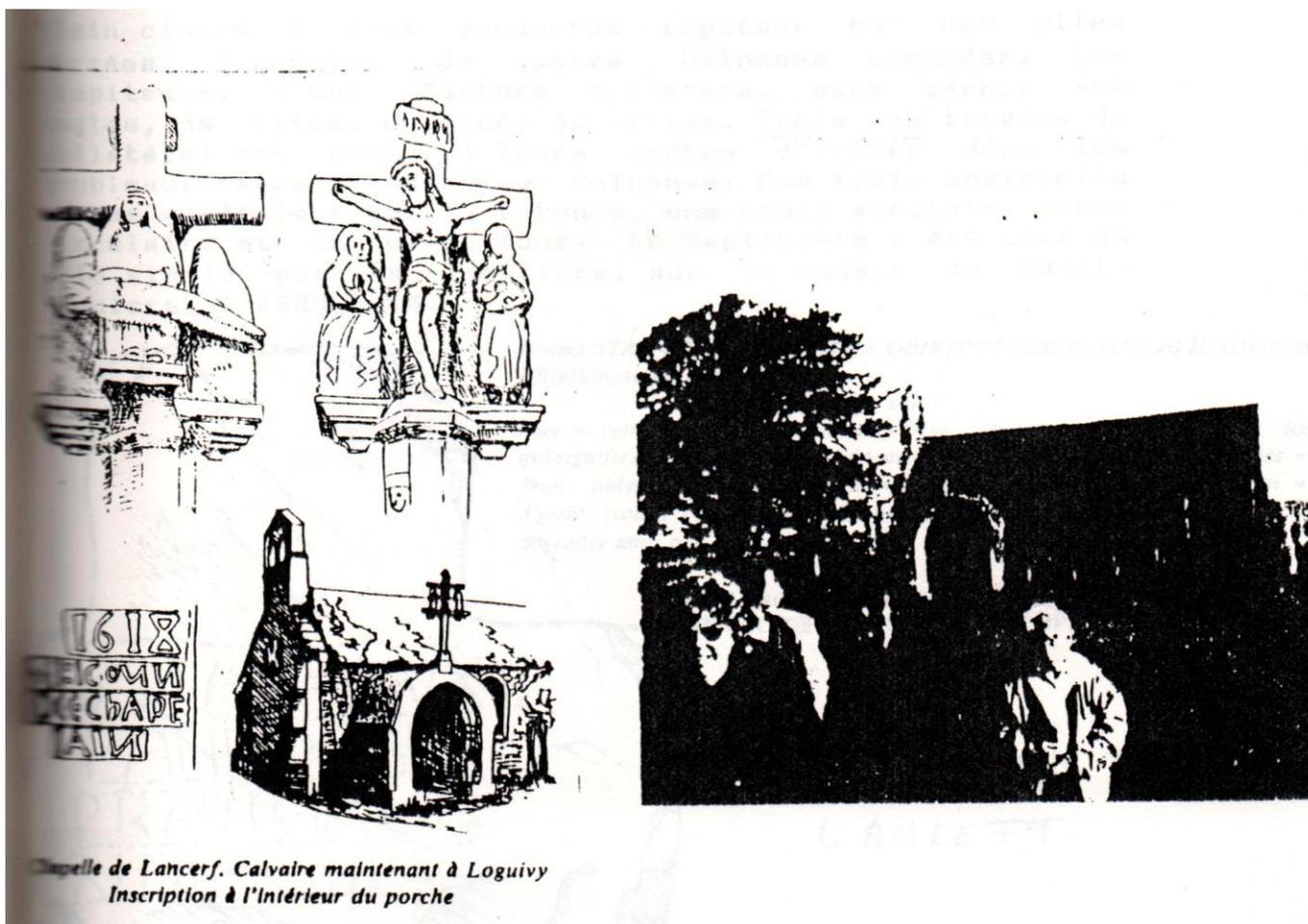
LA PAIMPOLAISE

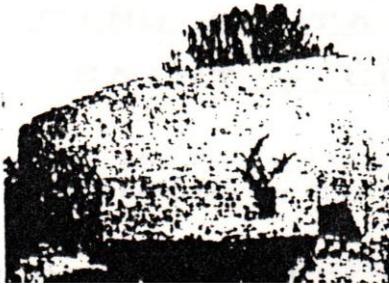
LA CHAPELLE DE LANCERF

Monument du XIIIe siècle en cours de restauration

Au début de l'année 1885, on inhumait en grande pompe, dans la chapelle du hameau (le LANCERF, au bord du Trieux, sur le territoire de la paroisse de PLOURIVO, les dépouilles mortelles du Comte Bure de LABENNE, décédé à PARIS le 11 février 1882, et de son fils Georges qui venait de mourir à PAIMPOL le 10 décembre 1884. Sait-on aujourd'hui que ce mystérieux Comte Bure de LABENNE qui repose à quelques kilomètres de la ville (le PAIMPOL n'est autre que le petit neveu de Napoléon 1er.

Fils de Napoléon III et d'Alexandrine VERGEOT, appelée la "belle sabotière" durant sa détention au Fort de HAM.



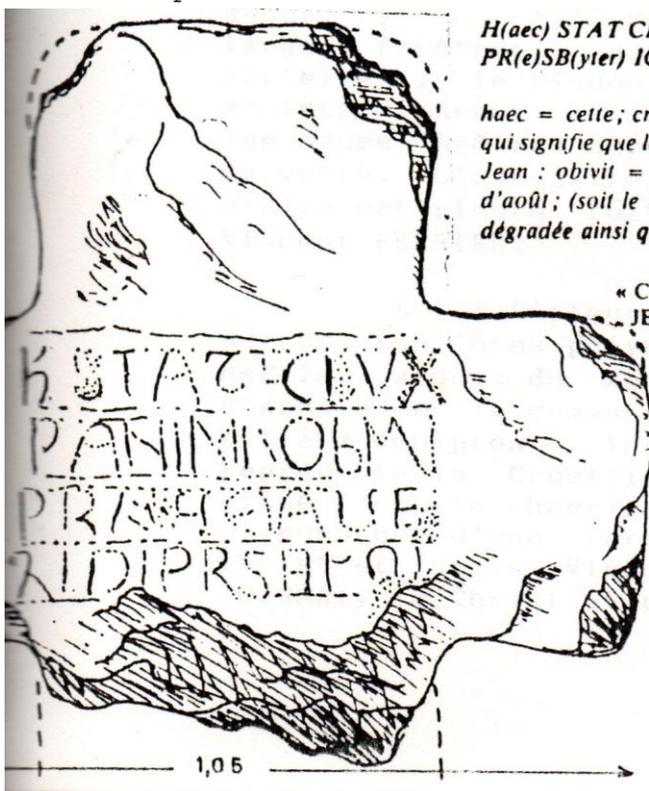
LE TEMPLE DE LANLEFF

Il ne reste plus que des ruines du Temple circulaire en granit rose de LANLEFF, que Prosper MERIMEE vint examiner en 1836 ; mais ses vestiges sont intéressants à plus d'un titre, d'abord parce qu'ils sont romans et que l'art roman fait figure de parent pauvre en BRETAGNE, ensuite parce qu'ils sont originaux.

Cet édifice en forme de rotonde fut d'abord pris un temple "païen" puis pour une église de templiers ; es les églises en forme de rotonde leur étant généreusement attribuées.

Une donation de 1148 du Comte de Penthièvre à l'abbaye de LEHON, de DINAN nous prouve qu'en réalité lise de LANLEFF appartenait aux Bénédictins.

La 'rotonde centrale, dont la toiture a depuis paru, s'ouvre sur son collatéral par douze arcades en in cintre à deux voussures reposant sur des piles rées, flanquées de quatre colonnes engagées. Les chapiteaux, d'une facture grossière, sont garnis aux les angles de têtes, ou ornés de stries. Trois des travées du bilatéral ont conservé leurs voûtes d'arêtes dont les doubleaux reposent sur les colonnes. Des trois absidioles se greffaient sur la rotonde, une seule subsiste, semi-circulaire et en cul-de-four. Le Baptistère a été bâti au le siècle par les Templiers, sur le modèle du Saint-Sépulcre de Jérusalem



H(aec) STAT CRUX P(ro) ANIMA OBIVIT PRAEDIE AUG(us) IL IDI (bus) PR(e)SB(yter) IOhannes)...

soit :

haec = cette; crux = croix; stat = s'élève; pro = pour; anima = l'âme : (ce qui signifie que le corps n'a pas été enterré là) presbyter = le prêtre; iohannes = Jean; obivit = est mort; praedie = la veille; idibus = des ides; augusti = d'août; (soit le 14 août) La fin du nom du prêtre est sans doute dans la partie dégradée ainsi que l'année.

« CETTE CROIX S'ÉLÈVE POUR L'ÂME DU PRÊTRE
JEAN DÉCÈDE LA VEILLE DES IDES D'AOÛT... »

croix du Temple de
LANLEFF.

.../..

Les cinq fontaines de saint Clet

Près de SAINT-CLET, se trouve l'exceptionnel ensemble cinq fontaines de Notre-Dame de CLERIN.

RUNAN L'ÉGLISE DES CHEVALIERS DE MALTE

Quelques mots d'histoire.

Une fondation des Templier.

Le nom de Renan apparaît pour la première fois dans une charte du XII^e siècle, sous la forme "Runargant" (la colline d'argent), mentionnant les nombreuses aumônes que possédaient les Templiers en BRETAGNE.

Cet établissement rural devait déjà comporter un "moustier", une chapelle dédiée à "Madame Sainte-Marie", la protectrice et la patronne du Temple. Cet édifice, de style roman fût sans doute élevé sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire gallo-romain, consacré à BELENOS, le dieu solaire des sommets, ou à TEUTATES, le MERCURE GAULOIS.

L'aumônerie des chevaliers était située sur l'antique voie romaine, de portus Namnetum (NANTES) à Veille Civitas (le Yaudet), axe de circulation très fréquenté au Moyen Age. RUNAN était alors une étape importante pour les Pèlerins de Saint-Jacques de COMPOSTELLE, qui allaient de TREGUIER à GUINGAMP.

Elevée, aux XIV^e et XV^e siècle, elle est richement décorée ; son côté SUD présente quatre pignons ajourés de larges fenêtres, aux façades constellées d'armoiries, martelées ; le pignon du porche est orné d'un linteau sculpté figurant l'Annonciation et la descente de Croix, les douze Apôtres superposés en se réunissant forment clé de voûte. L'ossuaire attenant à l'église date de 1552. La chaire extérieure fût construite à l'époque de Saint-Vincent FERRIER. •

A l'intérieur, les voûtes lambrissées reposent sur des sablières polychromées, on reconnaît à gauche de la nef les signes du zodiaque et, à droite des animaux. La chapelle de la commanderie, à droite, possède de fins piliers sculptés ; la grande verrière du chevet (1423) représente la Crucifixion. De la même époque, le retable, situé dans la chapelle des fonts baptismaux, présente des personnages d'une rare élégance (cinq scènes de la vie (11.1 Christ et de la Vierge) taillés dans la pierre bleutée de TOURNAI, le Christ et. une Pietà."

PLAN GENERAL DE L'ENSEMBLE

"L'enclos paroissial de RUNAN, construit au XVe siècle, comprenait l'église, le calvaire, l'ossuaire, et un oratoire extérieur avec autel aujourd'hui disparu, bâtis en granit gris du TREGOR."

LA CHAIRE A PRECHER

"Au SUD-OUEST de l'église, dans le cimetière, se dresse une chaire à prêcher extérieure, de plan hexagonal, et datant de la fin du XVe siècle.

Aux fêtes de Notre-Dame, un chapelain de Malte ou un prêtre y prêchait en plein air, en raison de l'affluence des pèlerins. Sa porte basse, sculptée de moulures, est surmontée d'un blason écartelé. Un important calvaire à frise historiée, ornée de nombreuses statues de saints, s'élevait au centre de la chaire. Il a été taillé en pièces en 1793 par les révolutionnaires de PONTRIEUX ; il n'en est resté que les trois croix du GOLGOTHA.

La plus haute est ornée, sur sa face principale, d'un Christ en Croix et, au revers, d'une Pietà ; les autres croix supportent les deux larrons. La base de cette chaire, qui forme banc, est surmontée d'une cuve et d'un socle à six pans, sculpté d'arcatures géminées et trilobées."

"L'ossuaire, construit au XVIe siècle, à l'époque du commandeur Pierre de LA FOREST, est un édifice sobre, de style déjà classique, occupant l'angle SUD-OUEST de l'église. Ce reliquaire d'attache, bâti en appentis comporte des balustres carrés, surmontés de chapiteaux ioniques. La porte, coiffée d'un fronton triangulaire, possède des pilastres ornés de losanges.

Le "maitre d'oeuvre" qui fit édifier ce bâtiment, a fait graver son nom en lettres gothiques : "Ce Fust Fet 1552 Morvan Roulant". Un chien de pierre veille, A l'angle de l'ossuaire, sur les restes des défunts. L'une des pierres, au-dessus de l'inscription sculptée, porte un petit écusson écartelé, aux armes des KERNECH'RIOU de LESTREZEC."

CHAPELLE

De Kermaria An Iskuit

Les origines

La construction de la chapelle

Dans ses notes sur Plouha, René Couffon écrit : "La chapelle date du début du XIII^e siècle et est souvent mentionnée, au cours de ce même siècle, dans les chartes de Beauport." "Il faut y voir, croyons-nous l'une des fondations des Seigneurs du Goelo."

Le fondateur de la CHAPELLE DE KERMARIA-AN-ISKUIT serait Henry d'AVAUGOUR qui, avec d'autres seigneurs de la région, accompagna à la croisade le Duc de Bretagne Pierre MAUCLERC et revint dans ses foyers en 1240. Pour remercier la Vierge d'être rentrés sains et saufs, ils firent construire des édifices religieux.

L'architecture

Kermaria est un édifice orienté, formé d'une longue nef central de sept travées, avec deux bas-côtés ; A l'est, le choeur se termine par trois pans coupés. Au midi, une chapelle privative rectangulaire.

Un porche extérieur, également au midi, se situe à la hauteur de la troisième travée.

On distingue trois étapes de construction. Les quatre travées du côté ouest sont du XIII^e siècle ; les trois autres travées, la chapelle privative et le porche sont du XV^e siècle.

Les fenêtres à fronton, ouvertes sur les bas-côtés ; le choeur et la tour qui surmonte le pignon ouest sont du XVII^e et XVIII^e siècle : la tour, coiffée d'une flèche de charpente et d'ardoises à double ressaut porte une inscription de 1702, et le choeur e été construit en 1720 et 1721.

Le porche

Très élégant, s'ouvre par une large baie ogivale, ornée de chaque côté de quatre colonnettes. On remarquera les motifs sculptés qui amortissent l'arcature extérieure.

Deux niches surmontées de dais abritent, de part et d'autre de l'entrée les statues des saints Pierre et Paul, rongées par le temps.

Au - dessus du porche, s'élève un petit édifice rectangulaire qui n'est autre qu'une secrétairerie, mais qui servit, aussi d'auditoire, après 1547, pour la seigneurie de LIZANDRE-KERMARIA : on y rendait la justice et on recevait l'hommage des vassaux.

Autour de cet auditoire, règne une balustrade finement ajourée de quadrilobes inscrits dans des cercles.

Les parois intérieures du porche sont occupées par les statues de bois des apôtres, d'une facture très populaire, chacun portant son attribut.

Sur l'un des côtés, les statues sont dans de véritables niches, semblables à celles du porche de La Roche-Derrien qui date de même époque.

Par contre, l'autre série de statues est présentée dans des encadrements d'arcatures triflées et surmontées de gables.

Une niche est vide : un personnage manque. Sa statue a été volée. Tous les Plouhatins sont d'accord pour affirmer qu'il s'agit de Saint-Luc.

Au-dessus des apôtres, quatre anges portent les instruments de la Passion.

La porte intérieure, dont on remarquera les bases ornées de griffes où l'on distingue les têtes stylisées d'un boeuf et d'un âne (est-ce une allusion au mystère de Noël ?) est dominée par la Vierge-Mère de pierre polychromée.

La voûte à deux travées, portée par des arcs formerets reposant sur des consoles, est décorée d'anges peints à fresque, accompagnés des armes trois fois répétées des Lannion en alliance avec les Quélen.

Ces peintures ont beaucoup souffert. On distingue à peine les figures qui déploient des phylactères où s'inscrit l'antienne de Pâques, le Régina Coeli.

L'interieur de la chapelle

C'est par le porche que l'on pénètre dans le vaisseau, et l'on se trouve d'emblée dans la partie la plus ancienne.

Les arcs doubleaux de ces quatre premières travées reposent sur des piliers trapus et massifs, dépourvus de bases et de toute ornementation sculptée.

Les trois autres travées qui leur font suite vers le chœur s'élèvent sur des piliers octogonaux plus élancés, et dont les nervures des arcs doubleaux sont à pénétration directe.

Les nefs sont voûtées en bois. Il est probable qu'au XIII^e siècle la charpente était apparente. Quelques-unes des poutres qui servent d'entrants sont ornées de monstres à leurs extrémités, ce qui était de mode au XV^e siècle, avec deux anges adorateurs à l'entrée du chœur.

Le lambris des bas-côtés est en demi-berceau, et ses nervures s'appuient sur des petites figures humaines.

Le chœur, bien que construit au XVIII^e siècle, a le mérite d'agrandir considérablement le vaisseau, et surtout de lui fournir, de nos jours, par ses cinq grandes baies, un excellent éclairage.

A l'origine, une partie au moins de ce chœur était utilisée comme sacristie. C'est ce qu'indiquent les traces de placards ménagés sous les baies, ainsi que l'escalier de pierre qui montait à un étage aujourd'hui disparu.

L'utilisation de la cuve et des robinets, placés **au** bas de l'escalier reste problématique.

Cette sacristie, comme il était de mode au XVII et XVIII^e siècle, était entièrement masquée par un grand autel à retable qui montait jusqu'à la voûte.

Le bras de transept est lui aussi parfaitement éclairé par une fenêtre à l'est et par une autre beaucoup plus grande dans le pignon méridional. Ces ouvertures ont des fenestrages richement ajourés dans le granit.

La chapelle possédait jadis un jubé de bois sculpté, peint et doré qui s'élevait entre la quatrième et la cinquième travée, et dont il ne reste plus que le souvenir.

Far contre, l'escalier de pierre qui conduit à la secrétairerie existe toujours, dans le bas-côté sud, et, à défaut d'élégance, ne manque pas de cachet.

La danse macabre

Kermaria était donc, comme la plupart de nos églises et chapelles, une véritable nécropole. Aussi n'est-il pas surprenant que nous y trouvions des peintures consacrées au mystère de la mort, et, en particulier, une danse macabre.

C'est une décoration des plus rares ; et d'autant plus précieuse qu'elle comprend quarante-sept figures, et qu'on peut la dater avec une certaine précision.

Au XVIII^e siècle, elle avait été recouverte de couches de badigeon et c'est vers 1856 que Charles de TAILLART, l'un des descendants des seigneurs qui possédèrent Kermaria au XVI^e siècle, découvrit ces peintures et réussit à les remettre au jour.

On sait que la plus célèbre danse macabre fût peinte à Paris en 1425 sous les arcades du cloître du Charnier des Innocents.

Les figures, qui se tiennent par la main, représentent des personnages vivants de tous âges et toutes conditions sociales, et des cadavres décharnés, au rire sardonique, qui les entraînent dans une farandole macabre.

Les sujets, qui mesurent 1,30 m de haut, circulent dans un décor d'arcatures montées sur, des colonnettes. Ils sont traités à la détrempe presque sans modelé, en tons clairs sur des fonds rouge-brun, et cernés d'un trait léger.

La série commençait à droite près du chœur, par un figurant aujourd'hui disparu, qui représentait l'acteur, ou l'auteur chargé de rédiger les sentences morales, inscrites sous chaque personnage, chacune de huit vers en lettres gothiques.

Quelques fragments de ces textes sont encore lisibles. Ils sont inspirés du poème du Charnier des Innocents.

Voici l'ordre dans lequel se présentaient les personnages à la suite de l'Acteur : le Pape, l'Empereur, le Cardinal, le Roi, le Patriarche, le Connétable, l'Archevêque, le Chevalier, l'Evêque, l'Ecuyer, l'Abbé, le Bailly, l'Astrologue, le Bourgeois, le Chartreux, le Sergent. Ils alternent tous avec des morts squelettiques.

Puis viennent quatre sujets qui ne sont pas séparés par des morts : le Médecin avec sa fiole de médicaments, la Femme qui s'accroche au bras de ses deux voisins, l'Usurier et le Pauvre.

L'alternance reprend à partir de celui-ci, et l'on trouve : l'Amoureux en pourpoint et chaussé à la poulaine, le Ménétrier dont le biniou est abandonné sur le sol, le Laboureur avec sa serpe et son hoyau sur l'épaule, le Cordelier et l'Enfant.

Quoique bon nombre de ces figures aient souffert, ou aient entièrement disparu, il en reste assez pour saisir dans son ensemble, et dans beaucoup de détails, cette oeuvre impressionnante.

Les autres peintures

Elles comprennent une série de prophètes qui occupent, sous la danse macabre, les écoinçons entre les arcs des travées.

Il s'agit de David, d'Isaïe, de Zacharie, d'Elie et de quatre autres qui n'ont pu être identifiés.

A part quelques vagues traces, il ne reste plus rien de ces peintures.

Le retable d'albâtre

Kermaria possède cinq panneaux d'albâtre sculptés, d'environ 0,50 m de haut sur 0,35 m de large. Ils sont, à n'en pas douter, les restes du retable qui ornait l'autel du XVe siècle.

En conclusion d'une visite

Tant de richesses peintes et sculptées s'accompagnaient certainement jadis de somptueux ornements liturgiques et d'orfèvreries précieuses. Tout a disparu.

Des autels anciens, il ne reste que les tables frustes de granit.

Deux porte-lumière du XIVE siècle, en fer forgé, sur lesquels les dévots de la Vierge piquaient leurs cierges, ont échappé à la destruction ainsi qu'un lutrin du XVIIe siècle et un accoudoir de facture très fruste sculpté aux armes de Callouet.

Mais dans son dépouillement peuplé d'admirables vestiges d'oeuvres d'art, Kermaria s'est enveloppée de silence et de poésie champêtre.

Et les prières des pieux donateurs et des pauvres pèlerins ont imprégné ces murailles et rendu ce lieu à jamais sacré.

L'ABBAYE DE BEAUPORT En Kérity - Paimpol

ORDRE DES PREMONTES

L'Abbaye présentée aux visiteurs

"En franchissant la grille d'entrée on a devant soi la façade de l'église toute en granit. Le portail a son ogive faite de trois rangs d'arcs superposés : reposant sur trois rangs de colonnettes isolées.

Au-dessus se trouve une large baie ogivale divisée en ogives secondaires : en l'année 1961 grâce aux Beaux-Arts cette baie côté gauche est maintenant complète. les ouvriers ont remis en place la rosace. et pour la soutenir deux piliers plus haut une fenêtre plus petite de **même style pour éclairer les combles. Deux contreforts appuient les murs et la nef et une petite porte romane, surmontée d'une fenêtre ogivale donne accès dans le bas côté gauche de l'église. Une porte semblable s'ouvrait sur le bas-côté mais celui-ci a entièrement disparu.**"

L'église

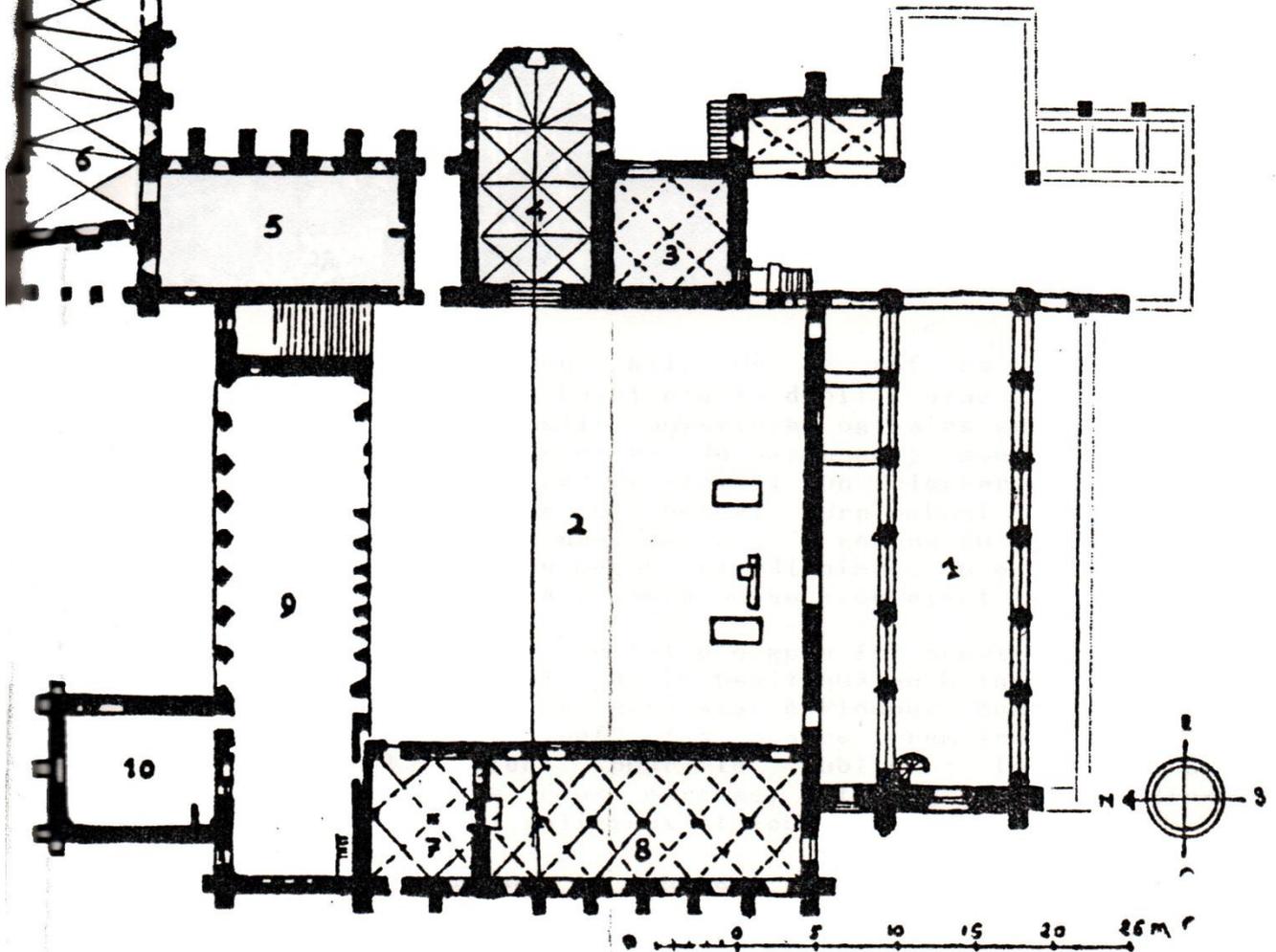
"Les ruines intérieures de l'église indiquent qu'elle fût un monument splendide. Elle est réduite environ de moitié actuellement, puisque ni le bas-côté droit ni le transept, ni le chevet n'existent plus. Elle mesurait, en sa totalité, cinquante mètres de long sur vingt mètres de large.

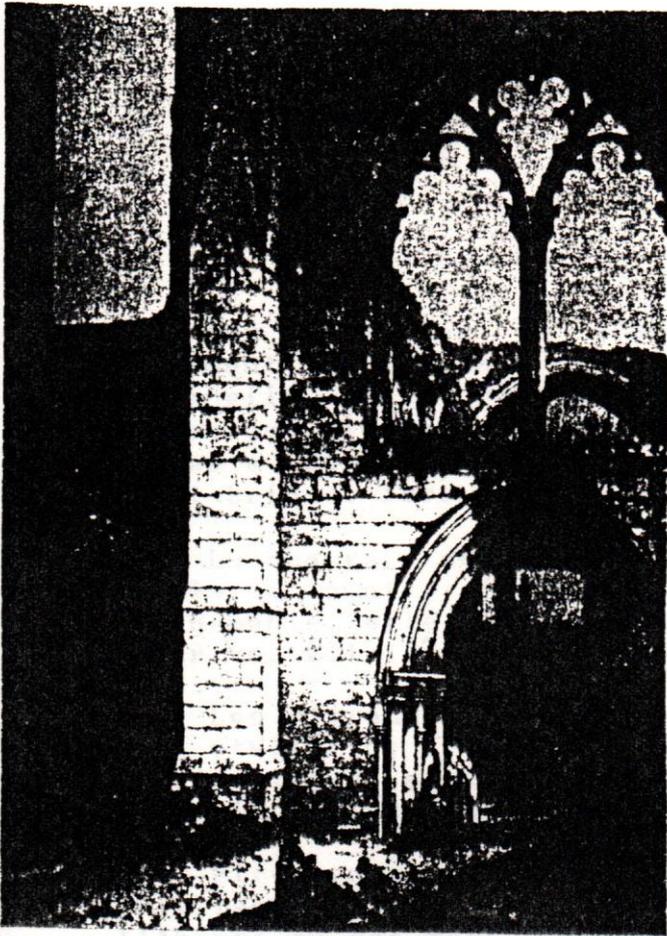
Les arcades ogivales de la nef ont grande allure ainsi que les piliers carrés sur lesquels elles s'appuient.

Le bas-côté gauche est éclairé par de larges baies romanes; celui de droite, disparu, avait des fenêtres ogivales. La voûte s'élevait à quinze mètres au-dessus du sol, maintenue par des croisées d'ogives dont on voit les restes des nervures, en tuffeau, qui prennent appui sur le chapiteau des colonnes adossées à chaque pilier.

- | | |
|---------------------|--------------------|
| 1. Eglise | 6-Salle aux ducs |
| 2. Cour du cloître | 7-Depense |
| 3-Sacristie | 8- Salle des hôtes |
| 4-Salle Capitulaire | 9- Cellier |
| 5. Chauffoir | 10. Cuisine |

PLAN GÉNÉRAL
DE L'ABBAYE DE BEAUPORT
(XIII^e SIÈCLE)





Kéridy-Paimpol. Portail de l'église de Beauport. XIII^e siècle. (Gravure extraite de l'atlas des Anciens évêchés de Bretagne. Coll. arch. dep. des Côtes-du-Nord)

Dans chaque aile de la nef se trouvaient deux chapelles, le chevet était droit tourné vers l'Orient et percé de six belles ouvertures ogivales superposées deux à deux. Sur la croisée du transept, soutenu par quatre piliers renforcés s'élevait un clocher à deux étages contenant quatre cloches et surplombant l'édifice d'une hauteur de dix-neuf mètres. A gauche du portail d'entrée, une tourelle en maçonnerie dissimule un escalier de pierre qui montait à la tribune où se trouvaient les orgues.

Le dernier buffet d'orgues fût construit en 1648, sur le modèle de celui de la basilique de Guingamp, par Olivier KERVEZIOU maître menuisier à Plounez. Sur les six travées constituant la nef, les quatre premières à partir du portail étaient pour le public : les deux autres surélevées de deux marches, étaient avec le transept, réservées aux religieux et leurs novices.

Le chœur se faisait remarquer par une boiserie admirable dont les panneaux, surmontés de frontons gothiques dus au ciseau du célèbre sculpteur CORLAY, de Chatelaudren, représentaient quarante-huit scènes des vies de SAINT-AUGUSTIN, du côté droit, et de la vie de SAINT-NORBERT du côté gauche peintes en 1694 par DUVAL.

La table du maître-autel était portée par six colonnes de marbre et ornée d'un magnifique tableau de l'Assomption contenant treize personnages. Dans le chœur encore un vaste composition "Les Martyrs" reproduisant plus de quarante personnages : le rétable en tuffeau était surmonté d'une statue de la Vierge, haute de plus de deux mètres.

Aux extrémités de l'autel, deux statues en bois, également de CORLAY celle de SAINT-JEAN, du côté de l'Evangile, celle de Moïse du côté de l'Epitre, étaient si belles que leurs admirateurs les estimaient plus que tout le reste de l'Abbaye. On les brûla comme bois à feu à Saint-Brieuc lors de la Révolution.

La chaire, du même artiste, était aussi très belle : privée de quatre statues symboliques qui lui servaient d'ornements, elle se trouve actuellement dans l'église de Plourivo, Elle fût mise en place à Beauport en 1704.

Les vitraux, renouvelés au temps de la ligue venaient d'un atelier de Tréguier. Tréguier, jadis ville épiscopale, possédait des ateliers d'art religieux entre autres, l'une des principales fabriques de vitraux de Bretagne.

Etre enterré dans l'église était sans doute un privilège dont ne bénéficièrent que des bienfaiteurs de l'Abbaye ou des personnages éminents de la communauté.

Les gisants d'un seigneur de Kergouzou en Quemper - Guézennec) et de sa femme, une BEAUMANOIR de la MOTTE, qui appartenaient à la haute noblesse bretonne, se retrouvent côte à côte dans le milieu de la nef principale. On voit encore une grosse pierre tombale de chevalier des Templiers, portant, sculptée en bosse dans le granit, une forte et longue épée de grandeur naturelle.

A côté des tombeaux, un enfeu en restauration, les ouvriers ont découvert en cet endroit à seulement quelques centimètres du sol, une voûte, sans doute le tombeau de l'Abbé Pierre HUET, dont le gisant a été mis à l'abri dans la "Salle du Chapitre". dans cette voûte se trouve un squelette, parmi les ossements, un peu de chaux, car à l'époque il y avait la peste.

La cour du cloître

"La cour du cloître est un carré d'environ trente . mètres de côté. Les quatre corps du bâtiment qui l'entourent interceptent les bruits extérieurs et on y est vraiment séparé du monde. Au pied des bâtiments court une large allée : l'allée du cloître. De ce cloître, à part la ligne des corbelets qui soutenaient sa toiture, il n'en reste à peu près rien. Au bout du bâtiment des hôtes, près de l'entrée du réfectoire il y a une niche en creux, à trois compartiments, très ouvragés, avec, au devant un long banc de pierre : c'était, assure-t-on, le lavabo. En vertu d'un symbolisme reliant l'action de se laver à celle de se purifier, les lavabos, dans un monastère, sont un lieu considéré. Celui-ci, on le voit, à été l'objet d'un soin particulier dans sa construction.

A l'angle du cloître, ménagé dans le mur du transept, tout près d'une porte qui donne accès dans l'église, se trouvent deux cavités jumelles qui constituaient l'armarium, c'est-à-dire la bibliothèque de l'Abbaye.

Au XIII^{ème} siècle, tous les livres étaient encore des manuscrits. La difficulté de les multiplier les rendaient d'autant plus précieux. L'armarium était l'arsenal spirituel d'une Abbaye.

Continuant à descendre, on arrive devant l'aile gauche du transept, suivie de la sacristie, puis de la salle capitulaire et du passage sur les jardins Est. Au-dessus de ces rez-de-chaussée se trouve le dortoir des religieux. Un coup d'oeil vers, cet étage nous fait voir le mur du dortoir, percé de deux grandes fenêtres rectangulaires datant du XVII^{ème} siècle. La série des neuf à dix petites fenêtres romanes originelles à été obturée, mais toutes sont très discernables dans le mur par les pierres taillées qui leur servaient d'encadrement.

La salle capitulaire

"Nous voici à la salle du Chapitre ou salle Capitulaire. On y entre par deux ouvertures géminées que séparent cinq gracieuses colonnettes et qu'encadrent deux arcades romanes qui ont leur archivoltte décorée de têtes de clous sculptées dans leurs claveaux en granit.

Orientée vers l'Est, cette salle est éclairée par sept fenêtres cintrées qui devaient chaque matin l'inonder de lumière. Les croisées d'ogive portant la voûte s'appuient, au centre, sur trois colonnes monolithiques en syénite et latéralement sur des corbelets placés dans les murs. Une dalle de pierre fixée dans le mur au milieu de l'abside servait de siège à l'Abbé qui y présidait les réunions. Dans cette salle se trouvent des tuyaux en grès et en terre cuite pour l'eau, une partie du pilier en marbre noir, qui servait pour orner l'autel.

On voit encore une dalle noircie, portant l'effigie d'un abbé avec sa crosse, mais coiffé d'un bonnet rond, peut-être un bonnet de docteur qui date ce personnage avec certitude avant l'année 1456 où avec l'Abbé Pierre HUET Docteur en Droit Civil et Droit Ecclésiastique ou Droit Canon commence la série des abbés mitrés de BEAUPORT. Et le gisant de l'Abbé Huet lui-même, mitre en tête.

Le réfectoire

"Le couloir allant au jardin fait suite à la du chapitre, mais plus grand. Dans l'angle nord-est du cloître où l'on se trouve alors, il y a en face de soi une large, arcade en anse de panier dont les claveaux sont alternativement noirs et jaunes, réminiscence du style oriental ou arabe. Cette arcade abrite deux volées d'escaliers dont l'une descend vers la cour au Nord et l'autre monte au réfectoire.

Le réfectoire fût construit par l'Abbé Hervé dans la seconde moitié du XIIIème siècle. On est saisi, en y entrant, d'une impression de grandeur et aussi de beauté. Cette immense pièce mesure, en effet trente quatre mètres de long sur sept mètres cinquante de large. Elle est éclairée par un système de fenêtre qui marque la volonté d'y employer à la fois les deux styles : le roman et le gothique.

La voûte était un berceau en bois : le tuffeau fût surtout la pierre employée dans cet édifice. On voit encore à gauche contre le mur du cloître, un petit escalier qui monte à la chaire du lecteur, un banc de pierre toujours en place. A droite, se trouvait la cuisine pour être de plain-pied avec le réfectoire.

Le cellier

"Le cellier, situé sous le réfectoire, est une puissante construction (mêmes dimensions que le réfectoire), aux murs contre fortés à l'extérieur. Sa voûte divisée en neuf travées, est supportée par huit courtes colonnes en granit disposées au milieu en une rangée longitudinale qui divise le bâtiment comme en deux galeries. Il est encore actuellement en très bon état.

En y entrant, les touristes qui ont visité le MONT-SAINT-MICHEL sont frappés de sa ressemblance avec ce qu'ils ont vu là-bas. La chose s'explique, car le MONT-SAINT-MICHEL actuel qui est en réfection fût construit sous Philippe-Auguste à partir de l'année 1205. Il est donc exactement contemporain de l'Abbaye de BEAUPORT, qui date comme on l'a vu de 1202.

Au Moyen-Age, le cellier d'un monastère était le magasin général des provisions de toutes sortes, ce qui explique ses grandes dimensions.

Après avoir respiré en ce lieu qui fut célèbre, un air saturé d'histoire, chacun se retire, emportant de sa visite évocatrice une force capable de susciter en lui beaucoup de réflexions."

PLOUBAZLANEC

"Le désespoir vient de l'horizon.

Au cimetière sur l'un de ses murs, à l'intérieur, sont fixés des panneaux de bois noir sur lesquels sont inscrits, en lettres blanches, année par année, le nom des BATEAUX perdus en mer, de 1853 à 1935."

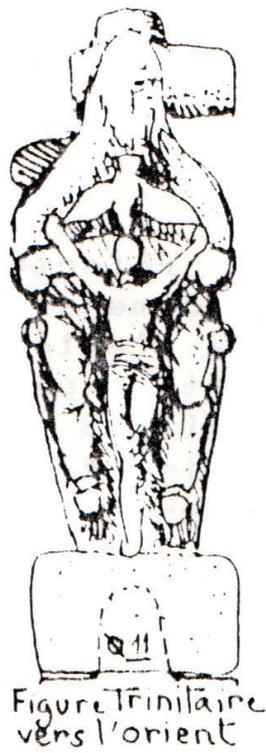
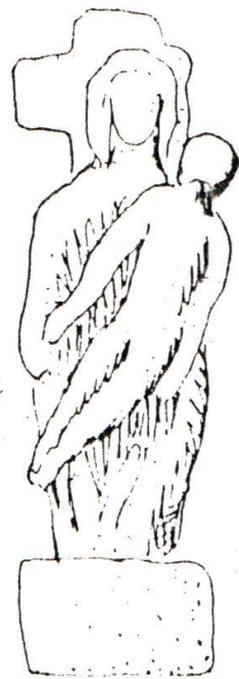
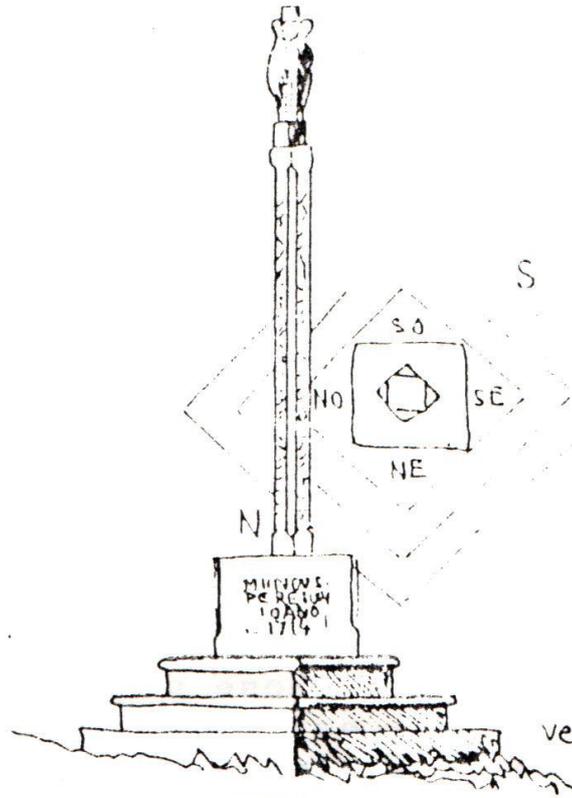
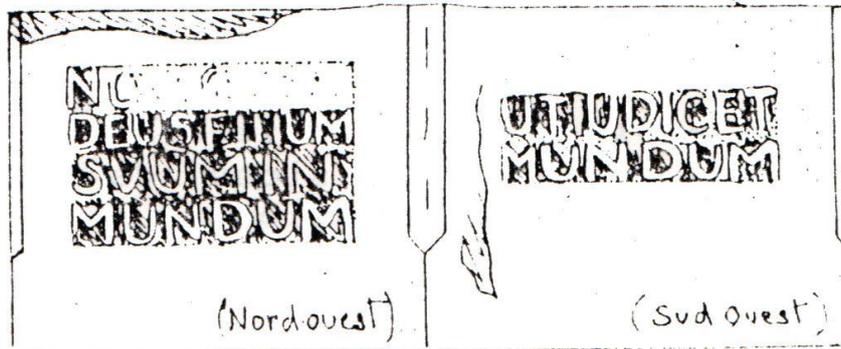


Figure Trinitaire
vers l'orient

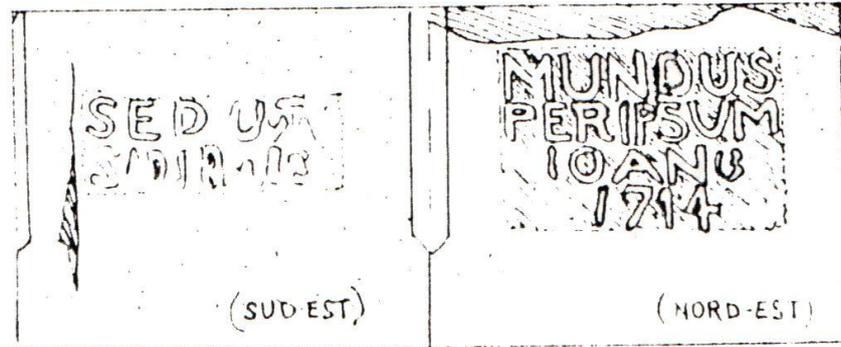


"Pietà"
vers l'occident



(Nord-ouest)

(Sud-ouest)



(SUD-EST)

(NORD-EST)

Jean
III 17

CROAS PELL (éloignée) — CROIX DES VEUVES (depuis Loti)

LA CROIX DES VEUVES (Ploubazlanec).

Située sur une éminence qui domine la rade de Paimpol, ce n'est pas à proprement parler une croix, mais une statue de la Vierge en granit, sur un socle élevé. "Le nom poignant de ce lieu lui vient des épouses de marins qui y grimpaient pour jeter un dernier regard sur la flotte partant pour l'Islande, et qui y retournaient surveiller son retour. Les femmes comptaient alors les navires et s'efforçaient, de loin, de reconnaître celui qui manquait. Lorsqu'elles montaient, le destin avait déjà frappé, mais toutes brûlaient du même espoir. Quand elles redescendaient, les Unes s'élançaient, joyeuses, vers le port; les autres, se leurrant d'espérances vaines, croyant quand même au retard d'un bateau qui ne reviendrait plus.

Il est difficile de rêver au pied de cette fausse croix, sans être saisi par toute l'angoisse, par toute la douleur qui n'a cessé de frapper, au long des générations, les femmes d'Armorique. On y comprendra mieux pourquoi le peuple breton a vécu durant des siècles, dans l'inquiétude et le culte de la mort."

L'ALLEE COUVERTE DU MELUS.

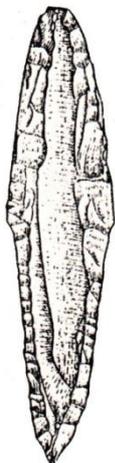
"Monument de quatorze mètres cinquante de long dont la couverture est assurée par neuf tables horizontales: Les fouilles effectuées en 1933 ont livré un peu de matériel dont nous donnons le détail page suivante.

MELUS

Dans ce monument, il a été trouvé le mobilier suivant :

- Poterie :

- + Une bouteille à collerette à fond plat, avec col orné de neuf protubérances et tessons de quatre autres bouteilles.
- + De nombreux vases apodes (dépourvus de pattes), entiers ou fragmentaires. Les bords sont droits ou légèrement rentrants (ouverture rétrécie). Les rebords sont simples ou un peu roulés. Quelques-uns possèdent de petites anses en bouton allongé.
- + Un grand vase en forme de pot-de-fleur.
- + Un vase à fond plat et bords rentrants.
- + Un petit vase à fond plat, à corps globuleux et à rebord souligné d'une légère gorge.
- + De nombreux fonds plats.
- + Des tessons de vases carénés dont un fragment décoré, dans le style de Kerugou, de quatre nervures avec striation du rebord et de la carène.

Matériel lithique :

- + Quatre haches polies en dolérite. Une hache en silex.
- + Un poignard et une lame en silex du Grand-Pressigny.
- + 5 lames en silex et un grattoir rond.

(L'Helgouac'h - 1965 - "Sépultures mégalithiques en Armorique").

Sortie du dimanche 26 juin 1988
Vers Daoulas et Landevennec

FINISTÈRE

DAOULAS

Visite guidée de l'exposition sur l'âge du bronze ; dans cette exposition sont présentés les objets trouvés dans le tumulus de Tossen la Motta (Lannion) en 1943 par une équipe d'archéologues hollandais et récemment restitués à la France.

La visite comprend celle de l'exposition "l'Europe à l'âge de Bronze" avant les Celtes, 2500-800 avant J-C,

Celle de l'exposition "La révolution Néolithique" ; le film sur l'âge du Bronze de deux minutes,

La visite du parc, du cloître, de la fontaine, de l'oratoire, du jardin de plantes médicinales.

ABBAYE DE DAOULAS

Guide succinct de l'ancien monastère

Les restes du monastère des chanoines réguliers de Saint-Augustin comportent :

1 - SUR LA PLACE DE L'EGLISE

La porte d'entrée, à deux arcatures, ouvrant sur l'ancienne cour extérieure de l'abbaye ; de part et d'autre, deux bâtiments, transformés en habitation :

- à gauche, le cellier des moines ;
- à droite, les anciennes écuries ;
- . - au-dessus de l'arc principal de l'entrée, les ARMOIRIES (3 lézards) de Charles-Maurice LE TELLIER, frère de Louvois, qui fut abbé commanditaire (1651-1666)

2 - LE LONG DE L'ALLEE QUI MENE AU CLOITRE, LES STATUES

- Saint-Augustin ;
- puis un personnage énigmatique, assez grossièrement travaillé, il s'agit peut-être d'une représentation de la fécondité masculine (héritage du culte druidique ancien autour de la fontaine) ;
- ensuite, Saint-Sébastien au supplice ;
- enfin, à l'arrivée au cloître, sur l'allée à droite, Saint-André, apôtre avec sa croix.

3 - LE CLOITRE

Pièce maîtresse de ce qui reste, c'est l'ancienne cour intérieure du monastère, construit sur les quatre côtés, une galerie couverte en appentis en faisait le tour, le bas de la toiture reposait sur les arcatures du cloître, tandis que le haut s'appuyait aux bâtiments :

- au sud, l'église abbatiale, toujours visible ;
- à l'ouest, la maison de l'abbé ;
- à l'est, la salle capitulaire, dont le mur de base existe encore avec ses profondes arcatures antiques (de l'époque pré-romane) ;
- au nord, l'habitat des moines dont il ne reste rien.

Construit entre 1167 et 1173, ce cloître est un reste précieux, il n'a de rival, dans l'ouest de la France, que le cloître de l'abbaye Saint-Melaine de Rennes. Partiellement démoli après la vente du monastère comme bien national en 1792, il a pu être reconstitué sur 3 côtés vers 1880

C'est une élégante construction de style roman dont les arcatures en plein cintre sont portées par des colonnettes simples ou jumelées, en alternance; seuls les angles ont quatre colonnettes formant pilier.

Les CHAPITEAUX en pierre de Kersanton sont des corbeilles ornées de sculptures, végétales légères et harmonieuses : feuilles larges ou aigles, droites ou recourbées, palmettes, volutes, branchages feuillus remarquables de finesse et de légèreté.

Les TAILLOIRS, au-dessus des chapiteaux, sont couverts d'ornementations géométriques, bâtons brisés, rubans plissés, étoiles, damiers, perles, nids d'abeilles...

Le même décor se retrouve sur le pourtour de la **vasque circulaire** au centre de la cour. Dix panneaux y sont déterminés par une application de dix "têtes coupées" ; il semblerait que ce fût autrefois une fontaine où l'eau, venant d'une colline environnante, jaillissait par un conduit central, pour tomber dans la vasque, d'où elle s'échappait par dix cascadelles sortant de dix bouches des "têtes coupées".

Quelques décors demeurent sur le pourtour du cloître :

- au mur-ouest, les armoiries des ROHAN ;
- au mur-est : statue de Saint-Pierre, portant clef, puis la statue d'un moine se rendant à son travail, avec son "sac" de parchemin pour la prière ; on remarque encore les armoiries de l'abbé Guérault, et, au-dessus du mur, une pierre rapportée, ornée de la RESURRECTION du CHRIST : celui-ci a déjà une jambe hors de la tombe, tandis que les soldats sont étendus au bas de la tombe.

4 - LA FONTAINE MONUMENTALE

L'allée qui part au nord du cloître, mène à 200 m, à la fontaine, dédiée depuis des siècles à la Vierge Marie. Un mur d'enceinte entoure à la fois la fontaine, les trois petits et le grand bassin qui recueillent successivement l'eau des sources sacrées.

La fontaine elle-même, est couverte, au-dessus d'une première voûte, d'un petit oratoire de style gothique ; au-dessus d'un arc en anse de panier se dresse un fronton triangulaire où trône, dans une niche, une belle statue de la Vierge à l'Enfant. Le fronton est orné de quatre pinacles gothiques. Juste au-dessus du bassin de la fontaine, au-dessous de l'arc en anse de panier, est sculpté un groupe en haut-relief ; au pied de la Croix, Sainte-Catherine de Sienne, tourmentée par les douze bêtes immondes de sa tentation, est libérée de la peine.

Un banc de repos court sur le pourtour intérieur du mur d'enceinte de la fontaine.

Cette fontaine a-t-elle été autrefois un lieu de culte druidique ? Toujours est-il que le Christianisme en a fait un lieu de pèlerinage ; on y venait pour être guéri des maladies oculaires ou de la stérilité, et les mamans y baignaient leurs enfants retardés dans la marche.

Au revers de la fontaine, une inscription en caractère gothique date l'ouvrage : "Le Xè jour de Juin l'an mil cinq cent cinquante (1550) fut renouvelé cette fontaine p. M.O. du Chatel de Daoulas abbé".

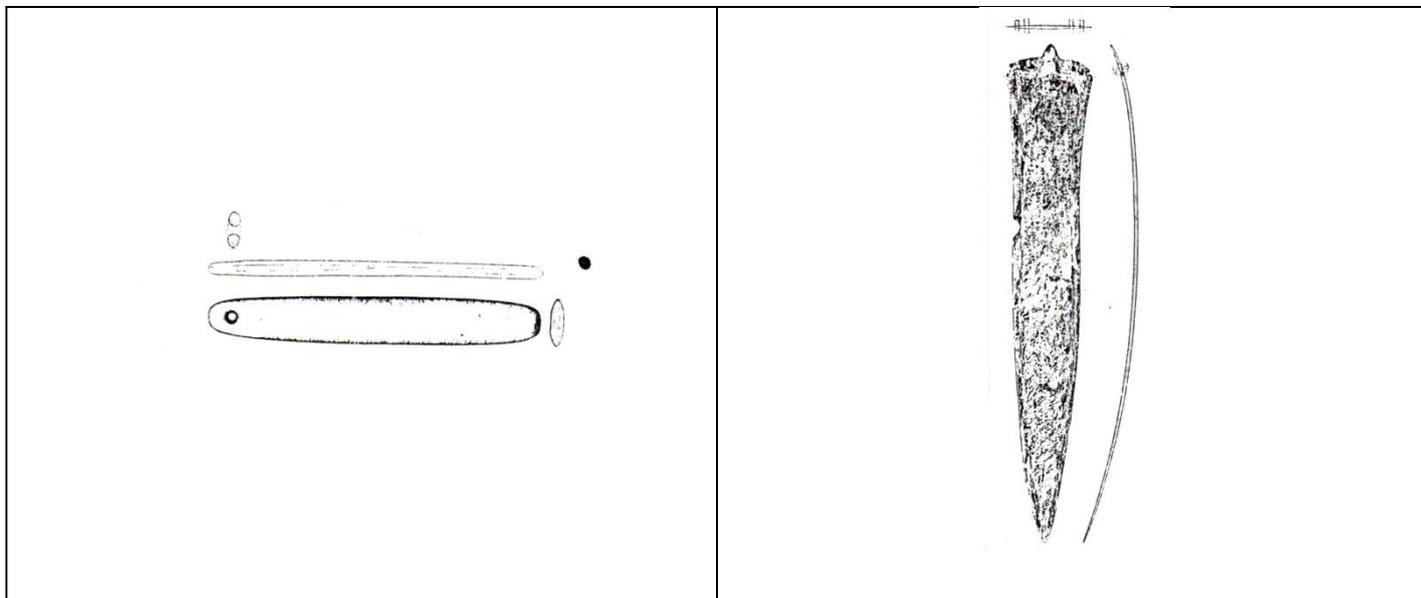
5 - LA CHAPELLE DE N.D. DES FONTAINES

C'est une construction en bois, élevée A deux pas **des** fontaines, à la même époque que la fontaine monumentale. La façade a été remaniée pour accueillir une porte sculptée et une partie de la galerie qui entourait autrefois le choeur des moines dans l'église abbatiale. A l'intérieur de la coquette chapelle, deux statues du XIIIè siècle : une Vierge à l'Enfant et un pittoresque polychrome de l'évêque Saint-Thélo enfourchant le cerf dont la course d'une journée devait circonscrire le territoire de l'évêché du Saint. On peut encore y remarquer :

- dans l'angle sud-est, une statuette (Ste-Anne Couchée, ou plus probablement, la Dormition de la Vierge).
- un tableau de l'Assomption ;
- les armoiries de l'Abbé Prédour ;
- deux stalles à "miséricorde" de la fin du XIIè siècle ;
- les sablières, très ouvragées, qui reçoivent la toiture.

Les bâtiments de l'Abbaye, restaurés et aménagés peuvent accueillir des expositions.

Nous nous y sommes arrêtés parce que l'exposition présentée concernant l'"Age du bronze" nous intéressait à double titre. D'abord, un certain nombre de nos allées couvertes armoricaines datent de cette époque, comme par exemple celle de Kerbors (Pleubian) et ensuite, parce que y étaient présentés les objets découverts par une équipe d'archéologues hollandais en 1939, à Tossen la Motta (à Lannion), lors des fouilles qu'ils y firent.



MOBILIER DU TUMULUS DE LA MOTTA

Bronze ancien

La Motta - Lannion - C8tes-du-Nord

- Pendentif en or - L. 68 mm (voir au verso)
- Epée en bronze - L. 490 mm
- Six poignards en bronze - L. 108 à 249 mm
- Deux haches à rebords en bronze - L. 110 et 150 mm dr- Pierre à aiguiser en schiste percée d'un trou biconique - L. 367 mm
- Sept pointes de flèche ogivales, en silex - L. 40 mm
- Deux outils en pierre provenant des terres du tumulus.
- Quatorze tessons de céramique provenant des terres du tumulus.

Fouille A.E. Van Gilfen - 1939. Don récent à la France par l'Université de Groningen. Ce mobilier funéraire est celui d'un riche guerrier armoricain du Bronze ancien avec sa panoplie d'armes utilitaires, de parade et un ornement en or.

J.P. Mohen.

ABBAYE DE SAINT GUIGNOLE DE LANDEVENNEC**FINISTERE****AME DE BRETAGNE**

Le site de Landévennec, à l'embouchure de l'Aulne, jouit d'un climat si doux que les palmiers y croissent en pleine terre.

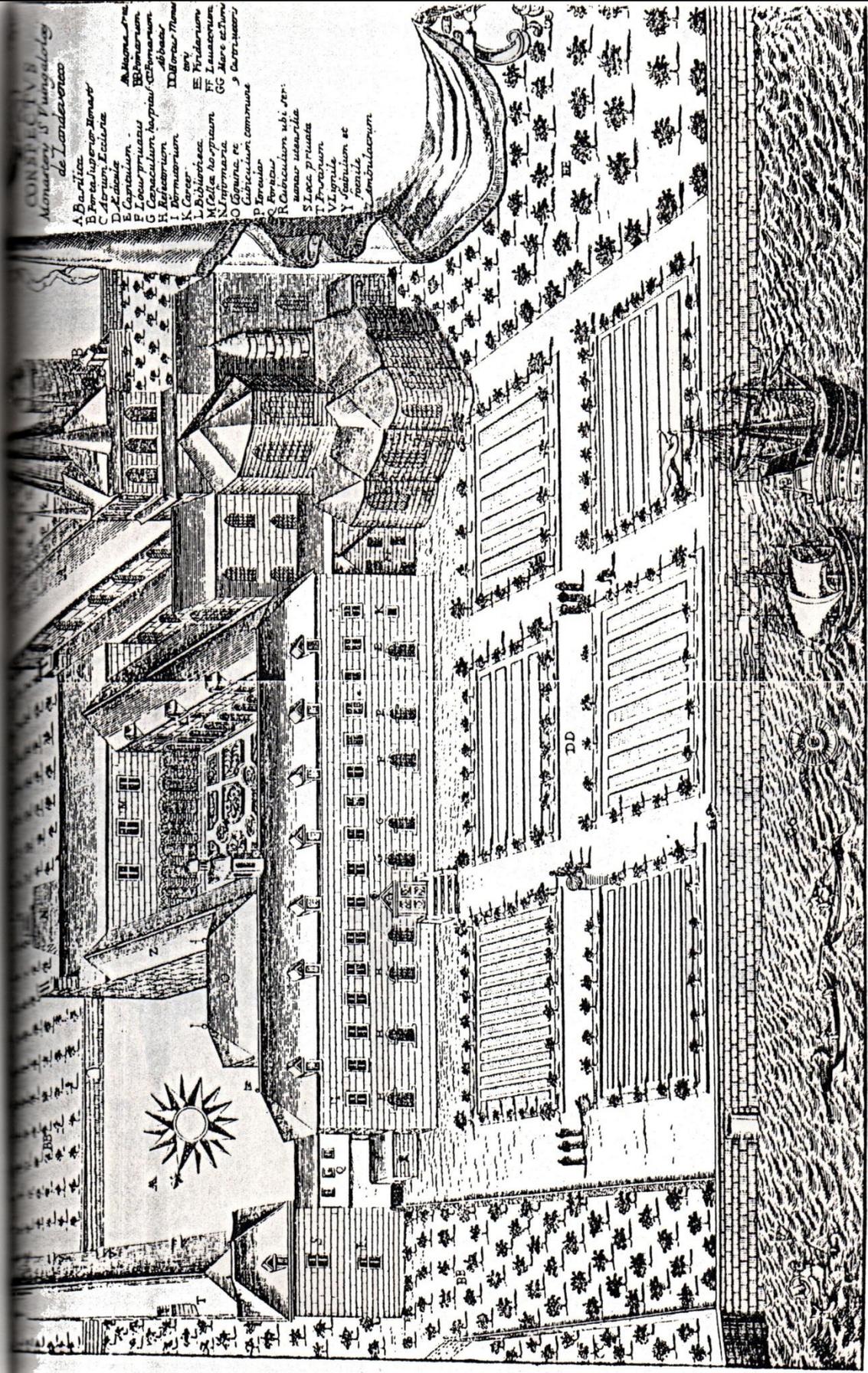
Dès l'entrée nous sommes attendus par le frère Marc qui nous explique l'abbaye à ses origines.

Elle fût largement dotée par une famille seigneuriale où le nom de GRADLON était héréditaire. La reconnaissance s'exprima en cette chapelle funéraire où étaient censés reposer les restes d'un GRADLON roi de Cornouailles en partie légendaire.

Ce lieu privilégié fût occupé dès la fin du Ve siècle par un groupe de moines que conduisait l'Abbé GWENOLE. Selon la tradition, GRADLON, roi de Quimper, leur aurait fait don de ce coin de terre, en même temps qu'il consacrait le domaine de Rumengol à la Vierge de celui de la Palud à Sainte-Anne: L'appellation de Landévennec a perpétué la mémoire du saint fondateur : **Tewenneg** serait, en effet une forme ancienne du nom Gwenolé.

Dès ses débuts, l'abbaye cornouaillaise se développa et rayonna sur la Bretagne comme un centre de vie religieuse et de civilisation. Mais en 913, les Normands détruisirent le monastère et les moines durent s'enfuir. Ils traversèrent la France et finirent par s'installer à Montreuil-sur-mer.

Au bout d'un quart de siècle, l'abbé Jean décida de revenir en Armorique. Le retour des religieux fût à cette époque, pour la Bretagne le signal du renouveau : c'est alors que le pays se regroupa autour du duc Alain Ier.



CONJECTIVAE
 Monumenti S. Guignolensis
 de Landeveneco

- A Porticus
- B Praesepium
- C Cloaca
- D Cloaca
- E Cloaca
- F Cloaca
- G Cloaca
- H Cloaca
- I Cloaca
- K Cloaca
- L Cloaca
- M Cloaca
- N Cloaca
- O Cloaca
- P Cloaca
- Q Cloaca
- R Cloaca
- S Cloaca
- T Cloaca
- V Cloaca
- Y Cloaca
- Z Cloaca

Colles. Peignot. Delicour. 1666

ABBAYE DE ST GUIGNOLE DE LANDEVENEC

Pour la seconde fois, à l'époque de la Révolution, l'abbaye fût abandonnée, puis démolie, pierre à pierre.

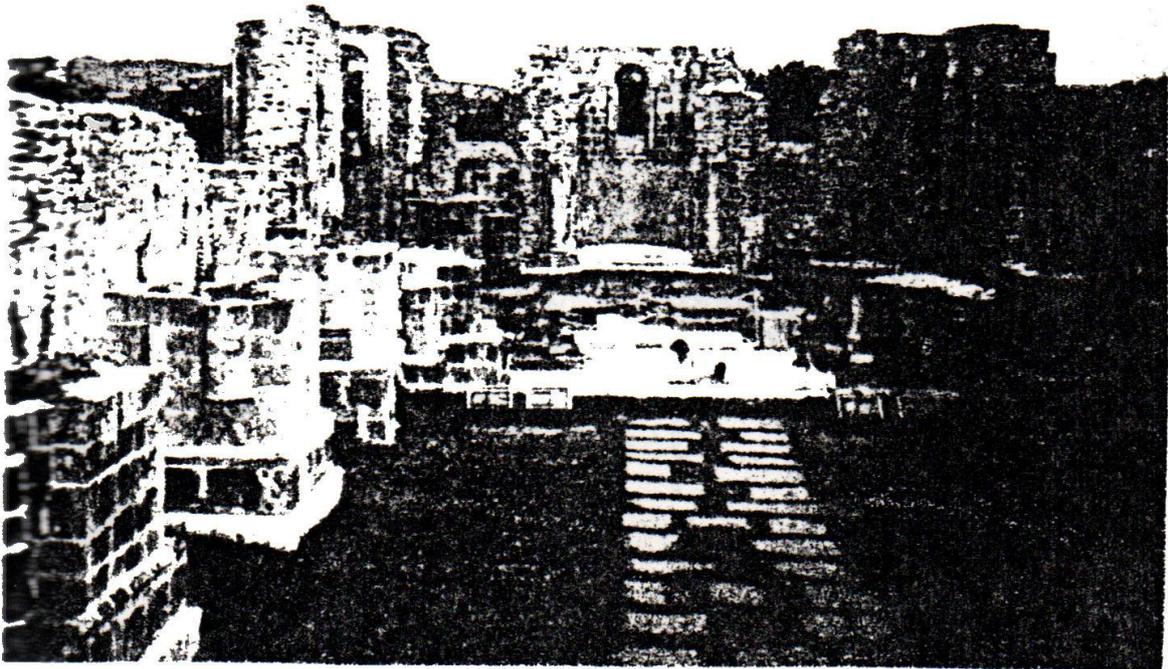
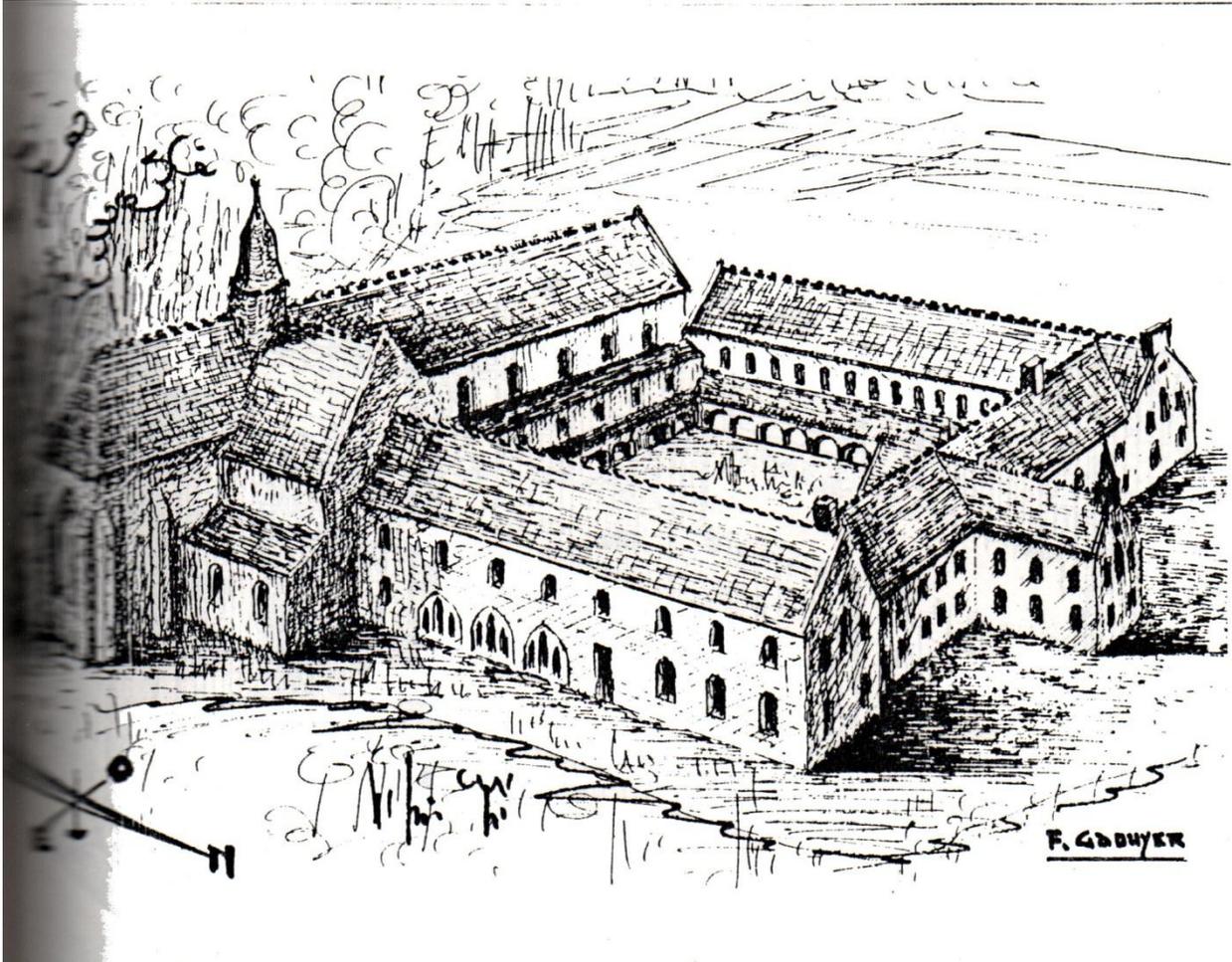
Une porte monumentale (1,65 m de large) dans le mur du XVII^e siècle ouvrait sur la salle capitulaire. Surmontée des armes, martelées, de l'abbé Pierre TANGUY (1630-1666), elle est composée d'éléments hétérogènes dont deux chapiteaux provenant du cloître roman du XII^e-XIII^e siècle.

Le dernier abbé régulier, avant l'introduction de la "Commande" fut ce Jean du Vieux-Chastel (1497-1522), dont on voit le beau gisant en kersantite. C'est lui qui ouvrit dans l'église romane les fenêtres gothiques.

De l'église romane, bâtie entre 1050 et 1100, plus tard remaniée, il ne reste que des ruines. Assez pourtant pour en évoquer le mouvement des arcades et la flore mi-romane mi-celtique des chapiteaux. Sous ces ruines, les fouilles archéologiques ont mis au jour deux constructions antérieures, pré-romane et carolingienne.

L'implantation du monastère primitif se situe légèrement en retrait des ruines actuelles. Entre le chevet de l'église romane et les bâtiments du XVII^e siècle, les fouilles ont mis au jour une abside semi-circulaire du X^e siècle, sur laquelle ont été aménagées des tombes au XII^e.

Un long bâtiment de cinquante mètres constituait l'essentiel du monastère aux XVII^e et XVIII^e siècles : à l'étage 17 chambres, au rez-de-chaussée : chapitre, salle d'hôtes, réfectoire. Ici le mur du réfectoire garde le lavabo de pierre qui servait aux ablutions.



Le CLOITRE

Rebâti au XIII^e siècle et remanié au XVII^e siècle, après le rattachement de l'abbaye en 1632 à la congrégation de Saint Maur, il se trouvait au sud de l'église dont une partie des murs, notamment ceux de l'abside et des absidioles, sont encore debout avec quelques soubassements de piles et des fragments de chapiteaux. Elle présentait un plan roman Bénédictin ; nef de six travées flanquées de bas-côtés, transept, chœur à travée droite, rond-point de quatre colonnes et déambulatoire à trois chapelles rayonnantes en cul-de-four. Le bras nord du transept avait une absidiole, celui du sud était lié à une sacristie carrée qu'une sorte de caveau, curieux mausolée à deux étages d'arcades romanes, dit tombeau du roi GRADLON, séparait de la partie droite du chœur. Les piles de la nef étaient rectangulaires avec des colonnettes adossées. Celles du carré du transept, plus fortes avaient trois colonnettes, les bases sont grossièrement sculptées ; les chapiteaux sont ornés d'entrelacs celtiques, d'influence irlandaise : on y distingue des crossettes, des animaux et des personnages. L'un représente un âne jouant de la lyre. Le carré du transept était surmonté d'une tour lanterne reconstruite ou remaniée avant 1540 et coiffée d'une flèche en charpente revêtue d'ardoises. La nef et le transept étaient lambrissés et le chœur couvert d'une voûte en moellons.

Selon la tradition, la construction primitive, due à l'abbé BIENLIVET, datait des environs de 1030.

Les fouilles archéologiques.

Entamées dans les années 1960, des fouilles sont entreprises de façon systématique depuis 1978. Elles se font dans le cadre de l'Institut Armoricaïn de Recherches Historiques de Rennes et sont dirigées par Mme Annie BARDEL. Une recherche en profondeur a permis de mettre au jour les sols et les fondations qui se sont succédés là depuis l'époque carolingienne. En poussant les sondages vers l'est on rencontre les restes de constructions du X^e siècle, et d'une muraille qui à une certaine époque protégeait le monastère de ce côté particulièrement exposé aux incursions par la mer. Il reste encore beaucoup à faire.

Sous la direction de Mme BARDEL, Fabrice ESNAULT a travaillé sur le site, et nous en a donné les explications.

Sortie de l'A.R.S.S.A.T.

le 9 octobre 1988

- Melrand (visite de la ferme archéologique)
(repas à Melrand, avec la surprise d'un repas médiéval)
- Port-Louis (visite de la citadelle et musée des Indes)
- Trajet Port-Louis - Lorient (quai des Indes) en bateau à travers la rade.

TUMULUS DE SAINT FIACRE (BRONZE ANCIEN)

Quelques-uns de ces tertres sont encore bien conservés (Tanwedou, Saint-Fiacre, La Motta) atteignant 5 à 6 mètres de haut pour un diamètre d'une quarantaine de mètres. Ceci représente des apports de terre souvent considérables atteignant parfois quelques 3 à 4000 m³. En général les buttes sont construites par des apports de limon ou d'argile prélevés à proximité du monument.

La tombe centrale est presque toujours entourée par un cairn ou amas central de pierres. Parfois ce cairn, de forme elliptique, est soigneusement agencé avec des murets extérieurs et parfois de petites dalles verticales. (St-Fiacre).

*Tumulus de Saint-Fiacre à
Melrand, Bretagne.*



LA CHAPELLE SAINT-FIACRE

La chapelle Saint-Fiacre possède un magnifique Jubé. Les jubés, nombreux dans les églises Bretonnes, sont souvent d'une richesse inouïe. Quelques-uns sont sculptés dans le granit, mais la plupart, c'est une des originalités de la Bretagne, sont en bois. Leur décoration extrêmement variée, diffère sur leur deux faces. Le jubé joue un double rôle ; il sépare le choeur de la partie de l'église réservée aux fidèles et complète les clôtures latérales du choeur ; il sert également à la prédication et à la lecture des prières, qui sont faites du haut de la galerie supérieure. Il est en général, surmonté d'un grand crucifix, entouré des statues de la Vierge et de Saint-Jean, qui font face à la foule.

LA POUTRE DE GLOIRE.

ou tref, qui rendait l'arc triomphal, est à l'origine du jubé. Afin de l'empêcher de fléchir, on fût amené à le soutenir par des poteaux qui, par la suite, firent place à une clôture plus ou moins ouvragée. On la trouve surtout dans les petites églises ou chapelles où son rôle de clôture du choeur est purement symbolique. Décorée, en général, de scènes de la Passion, elle porte toujours le groupe du Christ entouré de la Vierge et de Saint-Jean.

MELRAND MORBIHAN

Il y a trois principaux calvaires dans ce bourg très typé, aux maisons de granit. L'un, sans intérêt. L'autre, près d'une chapelle désaffectée, sur la route de Bleuzy. Mais c'est le troisième, en bordure de la route de Guéméné, qui est le plus original quoi qu'il ne remonte qu'à 1827. Dieu le Père et le Saint-Esprit dominent le crucifix.

Les têtes des apôtres figurent sur le fût de la croix. Sur le socle on voit Jésus portant sa croix, Jésus au tombeau et, à l'arrière Jésus devant Pilate (scène mutilée). Un second socle est orné de statues plus récentes, de la Vierge et, de Saint-Jean.

FERME ARCHEOLOGIQUE DE MELRAND

Le site et les principes d'études.

"La ferme archéologique est implantée sur un site de hauteur, au bord du plateau dominant la vallée de la Sarre, autour d'un habitat médiéval aujourd'hui encore communément appelé Lann Gouh Verrand": "La lande du Vieux Melrand". Le cadastre de 1828 mentionne également. GOB MELRAND, Le Vieux Melrand. Ces témoins de la tradition orale ne permettent cependant pas d'affirmer qu'il s'agit bien là de l'ancien centre de la paroisse, qui aurait été déplacé par la suite, dans la vallée.

Les premières fouilles ont été entreprises par un érudit morbihannais, Aveneau de LA GRANCIERE, en 1902. Il avait identifié cet habitat comme un oppidum gaulois. L'étude a été reprise par Patrick ANDRE, de 1977 à 1980, dans le cadre d'un programme de recherche de la Direction des Antiquités de Bretagne. Les recherches ont permis de dater le village de l'époque médiévale, grâce à la découverte de céramique "onctueuse" et à une mesure radiocarbone de 990 + 60 après J.C. Il a également mis au jour une dizaine de bâtiments.

LE VILLAGE DANS SON TERROIR

"Sur le site de Lann Goud Verrand, il est actuellement possible de discerner à proximité des bâtiments révélés par les campagnes de fouilles précédentes, un réseau de talus qui semble indiquer la présence de nombreuses autres constructions, et enclos. Cette première approche permet de tracer un premier plan du village qui est, de fait, celui des vestiges des murs encore debout avant le dépôt de l'humus actuel, c'est-à-dire lors de l'abandon du village. La recherche archéologique ultérieure permettra de compléter ce plan, avec l'identification des structures de bois, mais elle permettra surtout, dans la mesure du possible, de

reconnaitre quels bâtiments correspondent à chaque période de la vie du village. Le résultat final étant une série de plans ou maquettes montrant l'évolution de l'organisation du village avec ses bâtiments, ses cours, ses jardins, ses chemins et, places".

"Pour le moment, le travail de reconstitution a dû être fondé sur les travaux déjà réalisés, entre, ceux d'historiens et archéologues tels que :

G. DUDY. J. CHAPELOT. N.Y. TONNERRE. M BATT ET P. ANDRE.
 Nous partons donc de l'hypothèse suivante : le village comprend, dans son enceinte, une partie des cultures, des enclos pour les animaux, il est entouré d'une auréole céréalière, elle-même encerclée par la forêt_ qui semble avoir joué un rôle économique fondamental. Nous avons adapté ce schéma aux données de la fouille de Lann GOUH VERRAND, conscients de la nécessité de poursuivre l'PF: recherches, afin de préciser, confirmer ou infirmer, certaines réalisations".

L'UNIVERS DOMESTIQUE

"L'univers agricole du paysan Breton du Moyen-Age ayant été évoqué, il reste à envisager le cadre de sa vie quotidienne, à travers sa maison et les objets qu'il a utilisés : leur usage, mais aussi leur fabrication".

LES MAISONS :

"Les données de la fouille sont assez simples il s'agit de maisons rectangulaires de 8 à 10 mètres de long sur 4 à 6 mètres de large. Les murs pignons peuvent, être droits ou arrondis (en "abside"). Les portes ont été observées le plus souvent dans les murs gouttereaux (sur la longueur).

Les foyers peuvent être ronds ou rectangulaires, légèrement enterrés, situés au centre de la maison, mais décalés vers la partie la plus haute : les maisons sont_ plus souvent construites sur une pente peu accentuée. Ce type d'habitation est assez bien connu et très répandu dans les populations pauvres dont l'économie repose sur l'élevage et la culture des céréales.

Il s'agit d'un habitat mixte où hommes et animaux vivent sous le même toit : les hommes au "haut bout et les animaux au "bas bout"."

LEUR ARCHITECTURE :

- Les murs : les vestiges de murs sont peu élevés : 0,80 m au maximum. Patrick ANDRE (1982) a relevé une faible quantité de pierres pouvant provenir de l'effondrement de l'élévation. Deux explications sont possibles :

- Un épierrement de récupération a pu être effectué par les bâtisseurs postérieurs,

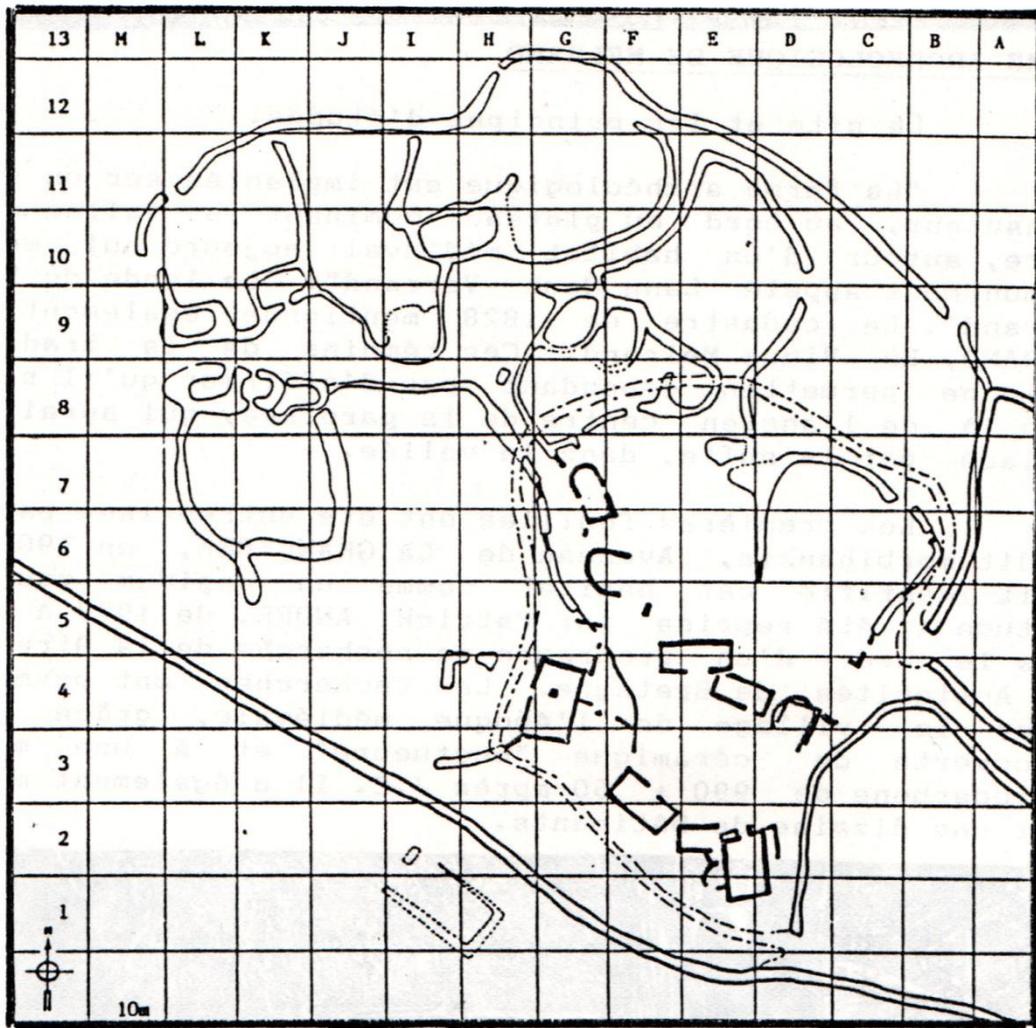


fig 3. Plan du village de Lann Gouh Melrand (automne 1987)

-  Talus XVI^e-XVII^e siècles
-  Talus recouvrant les vestiges médiévaux
-  Vestiges fouillés et relevés par P. ANDRE
-  Substructions probables relevées par photographie aérienne
-  Chemin de circulation des visiteurs

- Les murs de pierre n'ont jamais été beaucoup plus hauts.

- On peut encore envisager que l'élévation du mur ait, été prolongée en terre ou en branchages et torchis. Les possibilités seront mises à l'épreuve lors d'expériences ultérieures. Pour le moment, meule la hauteur de murs connue, a été retenue pour la conception des reconstitutions.

- La construction des murs est simple : ils sont constitués de deux parements de grosses pierres, bloqués entre eux par de la terre et de petites pierres."

LA CHARPENTE

"Plus on n'éloigne du sol, plus la reconstitution relève de l'hypothèse. Quelques constatations cependant ont été prises en compte : aucun trou de poteau ne semble associé aux constructions de pierre : la charpente doit donc reposer sur les murs. Aucune trace de poteau verticale n'a été relevé dans les murs : 31 devait donc exister une sablière c'eut-à-dire une poutre horizontale qui court sur le comble du mur, nu d'autres ancrages plus ponctuel, mais qui n'affectaient que l'assise supérieure.

L'absence de poteau porteur et de jambage dans les murs ne suffit pas à déterminer le type de charpente. Il a donc été décidé d'adopter deux solutions différentes, afin de ne pas trancher arbitrairement :

- Deux des maisons ont reçu une charpente constituée de 4 fermes à entrain retroussé et l'autre, de chevrons formant ferme. L'une des trois premières maisons ne sera jamais totalement couverte, de "façon à montrer clairement les différentes étapes de la fabrication d'un toit.

Le bois utilisé est du châtaigner non écorcé. Ce parti pris est lié à l'absence d'outils de fer dans les découvertes réalisées sur le site. Nous avons, depuis, identifié la trace d'un poteau facetté, qui devait appartenir à un bâtiment de bois, et qui témoigne de l'utilisation d'une hache de fer. Les fouilles à venir, plus orientées sur les traces laissées par les constructions de bois permettront peut-être d'avoir des vues plus précises sur cette question."

Les Portes

"La forme des portes est, de fait, liée très étroitement à la charpente et au type d'habitat elles mont, placées dans le mur gouttereau, c'est-à-dire le grand cèble, permettant au bétail de pénétrer dans la maison sans piétiner le foyer ni la zone d'habitation des hommes. Situées presque face au foyer, elles jouent un rôle important dans la ventilation de la maison et le tirage du feu.

Les ouvertures dans un habitat rural médiéval ne peuvent avoir été protégées par du verre, elles devaient donc être réduites afin d'éviter de refroidir l'habitat l'hiver et de créer des courants d'air qui auraient déclencher des incendies."

LA COUVERTURE

"La couverture était probablement végétale : le granit ne se prête pas à la réalisation des toits, et les fouilles n'ont livré ni ardoises, ni tuiles. Les matières utilisables sont abondantes dans le paysage actuel, et très probablement le paysage médiéval : genêt, bruyère, hesk (herbe den marais) et chaume (paille de seigle)".

LES OBJETS

"Récipients, outils ou armes, les objets sont les témoins de l'activité artisanale et commerciale.

Ces témoins sont relativement peu nombreux par rapport à ce qui a pu être utilisé par les paysans médiévaux : le bois, la vannerie, le cuir, le tissu sont des matières périssables qui ne sont conservées que dans des conditions exceptionnelles, de milieux lacustres ou désertiques. Quant à l'os, en terrain granitique, il ne se conserve pas mieux.

Les objets retrouvés à Melrand ce que les archéologues appellent le "mobilier archéologique" sont exclusivement en métal, en pierre et en céramique.

Le métal est très mal représenté : en six campagnes de fouilles, le site a livré un ardillon de ceinture en bronze et quatre fragments de fer : une pointe de flèche, deux fragments plats, de lamed ou de ferrures, et un fragment d'anneau. Il existe pourtant sur ce même site, de nombreux restes de scories de fer. Cette contradiction se retrouve fréquemment sur les autres villages médiévaux de Bretagne. Elle est souvent expliquée par un déménagement exhaustif du village, mais d'autres explications restent possibles, qui aborderaient plus précisément l'organisation du village. Cette démarche est encore prématurée dans l'état de nos connaissances.

Les objets en pierre sont des meules à grains, essentiellement des meules tournantes, fabriquées en granit local. Elles sont souvent retrouvées cassées et, réemployées dans la construction des murs.

La céramique, enfin, est le vestige mobilier le plus fréquent mais reste peu abondante. Il s'agit essentiellement de fragments de grosses marmites, de 40 cm de diamètre environ à l'ouverture. Elles sont souvent en céramique dite "onctueuse" caractérisée par une forte proportion de talc et fabriquée dans le Finistère Sud".

Très répandue dans les habitats ruraux de Bretagne, durant le Moyen-Age, cette céramique, étudiée par P.R. GIOT n'est pas la seule qui ait été utilisée : on retrouve en outre des tessons provenant de productions de St Jean La Poterie. Ces deux origines éloignées traduisent une activité commerciale traversant toute la Bretagne.

Ces grosses marmites sont en général couvertes de suie cille à leur utilisation auprès du feu. Une expérimentation est prévue afin de définir les qualités de cette céramique onctueuse qui connut un tel succès au cours du Moyen-Age Breton.

L'ELEVAGE

"Enfin, le cheptel rustique et traditionnel est en voie de disparition bien que ces races soient le résultat d'une stabilisation réalisée au XIXème siècle, elles sont probablement les descendantes des races élevées au MOYEN-AGE en Bretagne, et à ce titre, méritent que la Ferme Archéologique joue un rôle secondaire de conservation génétique".

Pour le moment, les animaux présents sont :

Les vaches, les moutons d'Ouessant, les chèvres des fossés, les porcs de Bayeux.

Compte tenu de l'importance de l'élevage dans la vie du village médiéval, un travail de recherche a été entrepris par Magali PEREZ. Le présent bulletin ne peut fournir une étude exhaustive, mais en présente les orientations principales.

C'est pourquoi l'Association a décidé de confier la direction de la Ferme à Madame CHALAVOU)! archéologie.

Malheureusement, cette visite s'est faite au pas de course et sous une pluie battante.

Cela reste "une affaire à suivre" et nous ne pouvons que vous encourager à y retourner, avec vos amis, vos élèves op vos associations.

Déjeuner à Melrand, près de l'église, dans une demeure datant de 1628 où une hôtesse, chaleureuse nous accueillait et où nous allions découvrir un "MENU MEDIEVAL" que nous vous recommandons.

En voici les composants :

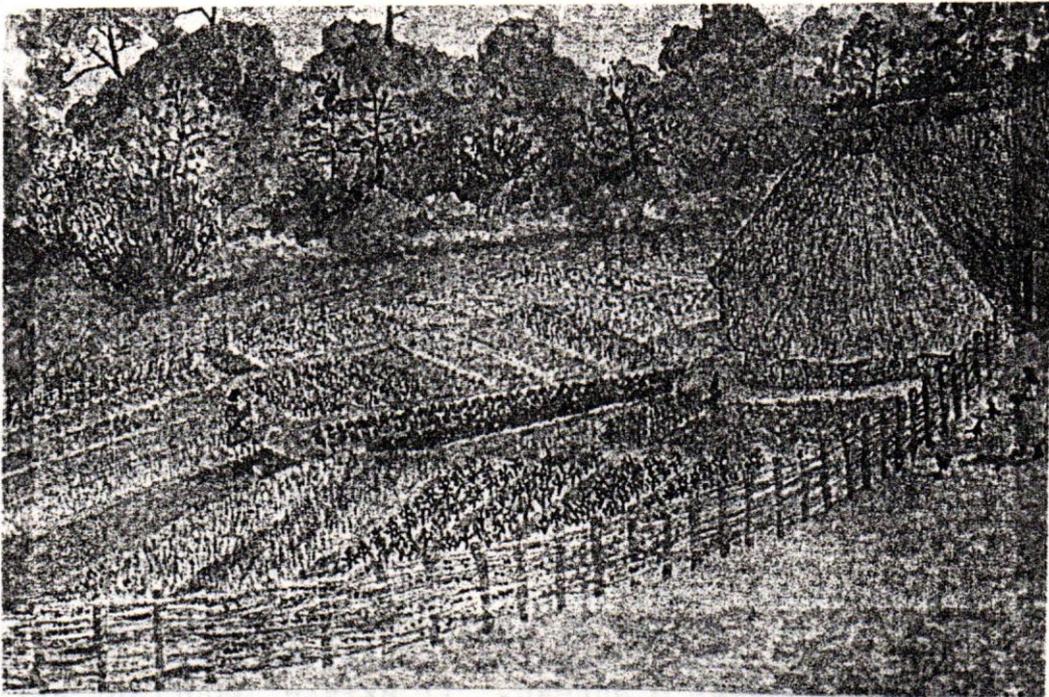
Potage : "faux grenon"
 (potage crème de volaille).
 Saumon froid, sauce Bouilly
 Cochon de lait farci,
 garni de châtaignes et
 céleris branches
 Tarte aux pommes
 Vin du Vaucluse

Les cultures

Le jardin

Le jardin est implanté dans l'unité d'habitation, à l'intérieur de l'enclos. Pour le concevoir, nous avons utilisé les travaux de Cl. Ch. MATHON, aussi bien pour le tracé des planches que pour le choix des plantes. Ses sources proviennent essentiellement du plan de l'Abbaye de St Gall en Suisse, du capitulaire de Villis, attribué à Charlemagne et des documents fournis par Hildegarde au même siècle. Nous avons pour cela reçu le support des laboratoires Yves ROCHER qui ont fourni une grande partie des plantes et les étiquettes placées dans chaque planche.

Nous avons réparti les plantes en trois secteurs : plantes médicinales et condimentaires, plantes potagères, et plantes tinctoriales. Certaines d'entre elles connaissent d'ailleurs plusieurs utilisations, selon la partie utilisée, par exemple : les feuilles dans la cuisine et les fleurs en herboristerie.



Pour les amateurs de recettes, la restauratrice nous a fort gentiment donné celle du potage :

- Bouillon de poule
- 30 Pain grillé mélangé
- 30 oeufs battus en omelette
- 5 poules mixées avec 1 kg
de fromage râpé
- Rajouté le bouillon +
gingembre + cumin + citron.

Lorient

Les origines du port se perdent dans la nuit des temps...

À l'époque préhistorique, comme à l'époque romaine, il était déjà fréquenté.

Le Hâvre de Blavet, car Blavet fut le premier nom de la ville, est signalé dès le début du XIV^e siècle, dans les portulants de Catalogne.

Ce port breton, à la fin du Moyen-Âge, se livrait pacifiquement à la pêche, à la vente du poisson salé ou fumé, au trafic des blés de Bretagne et des vins du Nantais et du Bordelais. Et cette pêche et ce cabotage continuèrent d'occuper les habitants pendant plusieurs siècles encore.

En 1486, le Duc de Bretagne, François II, chargea son cousin Jean II de Châlon, prince d'Orange, d'étudier les aménagements que nécessitait le port, de plus en plus fréquenté par les étrangers, mais ce projet n'eut pas de suite.

La petite ville, incendiée une première fois par l'ennemi en 1558, fut brûlée une seconde fois en 1590.

La France était alors en proie à la guerre civile. Blavet, le futur Port-Louis, sous l'impulsion du capitaine De Coetoursault qui s'y était retranché, avait embrassé le parti de Henri IV. Elle fut donc attaquée par le Duc de Mercœur.

La ville cependant fut conquise, incendiée, presque entièrement détruite et la population en grande partie massacrée. Un historien contemporain du siège a raconté qu'à la fin du combat, 40 jeunes filles de Blavet se précipitèrent à l'eau et se noyèrent pour échapper à la soldatesque qui les poursuivait.

Le Duc de Mercœur livre la presqu'île au roi Philippe II d'Espagne. Les Espagnols s'y installèrent, y séjournèrent pendant 8 ans et commencèrent la construction de la citadelle, appelée « Fort de l'Aigle ».

En 1598, le bon roi Henri IV rentre pacifiquement en possession de la ville qu'il avait pensé un moment venir assiéger lui-même. Vingt ans plus tard, le 17 juillet 1618, son fils, le roi Louis XII, donna solennellement et par lettres-patentes, à l'antique Port de Blavet, le nom royal de Port-Louis. En même temps, il chargeait le Maréchal de Brissac de continuer la construction de la Citadelle et d'entourer la ville de remparts. Le Maréchal de Brissac travaille activement à achever la forteresse, mais mourut bientôt et son fils, François de Cossé-Brissac, gouverneur du Port-Louis, ne fut pas aussi actif que son père.

En 1625, les Rochelais, en révolte contre Louis XIII, s'emparèrent de la ville et tentèrent vainement d'enlever la Citadelle. Celle-ci résiste mais, malgré ses belles canonades, les Rochelais réussirent à mettre la main sur la flotte royale qui était mouillée dans le port.

La Guerre de Trente Ans éclate et le Cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII, désireux de doter la Citadelle d'un ravelin destiné à en défendre l'entrée, comprit qu'il n'arriverait pas à vaincre l'inertie de son gouverneur.

C'est alors, en 1637, qu'il fit donner le gouvernement du Port-Louis à son cousin germain, le Maréchal de la Meilleraye, gendre de François de Cossé-Brissac.

Le Maréchal de la Meilleraye était un des premiers personnages de France à cette époque, il était grand-maître de l'artillerie mais son goût pour les armes ne l'empêchait pas de nourrir également de grands desseins maritimes.

Il fut un des vingt actionnaires d'une compagnie de navigation créée en 1642 et il obtint du Cardinal de Richelieu (très peu de temps avant la mort de ce ministre), pour cette compagnie dont il devint le directeur, le monopole du commerce avec Madagascar et l'archipel des Mascaraignes.

1649 : date de la prise de possession de Bourbon par la Compagnie dont La Meilleraye était devenu le directeur. 1649 est aussi la date où La Meilleraye commença la construction des remparts de Port-Louis. Vauban devait quelques années plus tard insinuer que, si La Meilleraye fortifia la ville à ses dépens, il le fit peut-être pour ses fins particulières.

La Meilleraye songea, semble-t-il en effet à faire du Port-Louis un entrepôt pour les armements de sa compagnie. De fait, à partir de 1654, plusieurs de ses navires, qu'il envoya à Madagascar, furent armés à Port-Louis et, en 1658, il établit son fils Charles de Montgogue à la citadelle comme major et le chargea de s'occuper de ses vaisseaux.

En 1664, la compagnie de la Meilleraye fut remplacée sous l'impulsion de Colbert par la Compagnie des Indes Orientales qui, en 1666, établit ses bureaux au Port-Louis et construisit à l'autre extrémité de la rade les chantiers d'un navire de 1000 tonneaux, chantiers qui allaient peu à peu donner naissance à une nouvelle agglomération qui deviendra la ville de Lorient.

La Compagnie des Indes Orientales fondée par Colbert, favorise le commerce de Port-Louis dont les marchands et bourgeois, comme on disait alors (bourgeois voulait dire armateur) furent très nombreux au début

Un riche passé historique

du règne de Louis XIV, joignant au commerce traditionnel du poisson salé, du vin et du blé, toutes sortes de commerces nécessités par la présence, dans la rade, de la Compagnie des Indes Orientales et, après 1689, de la Marine Royale qui utilisait alors comme arsenal les chantiers de la Compagnie.

Les guerres de Louis XIV firent de Port-Louis un port d'armement pour la course. Le nom de Port-Louis revient constamment sous la plume de l'illustre corsaire Duguay-Trouin qui y conduisit de nombreuses prises. Ce fut également au Port-Louis qu'à l'aurore du XVIII^e siècle les Malouins ramenèrent du Pérou des chargements considérables de piastres.

En outre, quelques compagnies de commerce s'installèrent dans la cité : la Compagnie du Sénégal, la Compagnie de l'Asiento, la compagnie de St-Domingue.

Cependant, la guerre qui durait depuis 1689 presque sans discontinuer et qui entraînait le commerce, avait, quand elle fut enfin terminée en 1713, fait du Port-Louis, comme Lorient, des villes appauvries et languissantes, dont la population ne trouvait plus à s'employer.

En 1719, la Compagnie de Law remplace celle de Colbert et s'installe dans ses chantiers à Lorient et la Marine Royale vient s'établir au Port-Louis.

Vers l'époque de la guerre d'Autriche, en 1746, Guy-François de Coetnempren, comte de Kersaint, commandant « La Renommée », se jeta au milieu de l'escadre anglaise de l'Amiral Anson (composée de 12 vaisseaux) et soutint, en vue de Port-Louis, un combat inégal contre la frégate amirale et contre un senau qu'il força, l'une et l'autre, à l'abandonner, puis enfin, poursuivi par un vaisseau de 70 canons et ayant épuisé toutes ses munitions, réussit quand même, et quoique blessé, à mettre sa frégate à l'abri sous les murs de la citadelle.

C'est à cette époque que la Compagnie des Indes fut supprimée (1796) et que la Marine Royale quitta Port-Louis pour prendre possession de l'Arsenal de Lorient, où elle est encore, laissant toutefois les magasins des ventes et les magasins généraux au commerce des Indes devenu libre et qui ne fut jamais plus florissant.

C'est aussi à cette époque que se placent les voyages à la découverte de deux célèbres navigateurs nés tous les deux dans la rue de la Pointe : Jean-François de Surville (1717-1770) et Julien Crozet (1728-1783), compagnon du navigateur malouin Marion du Fresne.

Pendant la guerre de l'indépendance américaine, deux jeunes Port-Louisais reçurent dans les escadres du Bailli de Suffren le baptême du feu : ce sont le contre-Amiral Augustin Bedel du Tertre et le vice-Amiral Zacharie Allemand.

Sous la Révolution, la ville prit le nom de Port-Liberté. La Citadelle servit de prison à des nobles, des religieuses, puis après l'échec des émigrés à Quiberon, à 1.300 paysans royalistes appelés Chouans.

Après l'échec du soulèvement des troupes de Strasbourg, le 30 octobre 1836, Louis Napoléon fut arrêté et enfermé quelques jours dans la Citadelle. Il fut embarqué pour l'exil le 21 novembre 1836 sur l'Andromède. Devenu Empereur, il revint au Port-Louis le 14 août 1858.

Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, la pêche devint la principale activité du Port-Louis. En 1841, 300 chaloupes de pêche venaient chaque jour apporter du poisson à Pen-Run. C'était là que se trouvait le seul marché maritime de la région, dont l'importance était fort grande. Pen-Run était le rendez-vous des revendeurs qui approvisionnaient l'intérieur de la Bretagne jusqu'en Ille-et-Vilaine et en Loire-Atlantique. La criée (actuellement Salle des Fêtes Municipale) a été inaugurée en 1889.

Jusqu'en 1850, les sardines, pour se conserver, étaient pressées. A partir de cette date, la fabrication de la sardine à l'huile fut introduite au Port-Louis. La première usine fut construite entre la rue de Gávres et la rue de la Tourelle. D'autres usines s'installèrent tant au Lohic qu'à Pen-Run. Actuellement, il n'y en a plus aucune et la dernière usine a cessé toute activité en 1965.

L'ouverture du port de Keroman en 1927 porte un coup funeste au Port de Locmalo qui, en 1911, avait une flotille de 4280 tonneaux et 2857 pêcheurs.

Le port de la Pointe devint, après la crise sardinière de 1902, un port thonier. En 1910, il arme une centaine de dundees, six seulement en 1960.

Pendant la dernière guerre, la ville a beaucoup souffert des bombardements aériens. La Citadelle fut la geôle de patriotes résistants et 69 d'entre eux furent fusillés, le 19 mai 1944, par les troupes allemandes. Un mémorial a été édifié à l'endroit même où leurs corps furent découverts le 23 mai 1945.

La Citadelle n'abrite plus aucune troupe. Dans le donjon ont été créés des musées historiques.

D'après Bibliographie de H.F. BUFFET

**TOPONYMIE BRETONNE DE
HAUTE-BRETAGNE**

INTRODUCTION

La toponymie étudie les noms de lieux : c'est l'une des sciences auxiliaires de l'Histoire ; en effet, elle permet d'apporter des renseignements précieux dans les domaines ethnologiques et historiques pour des périodes anciennes quand les documents écrits font défaut.

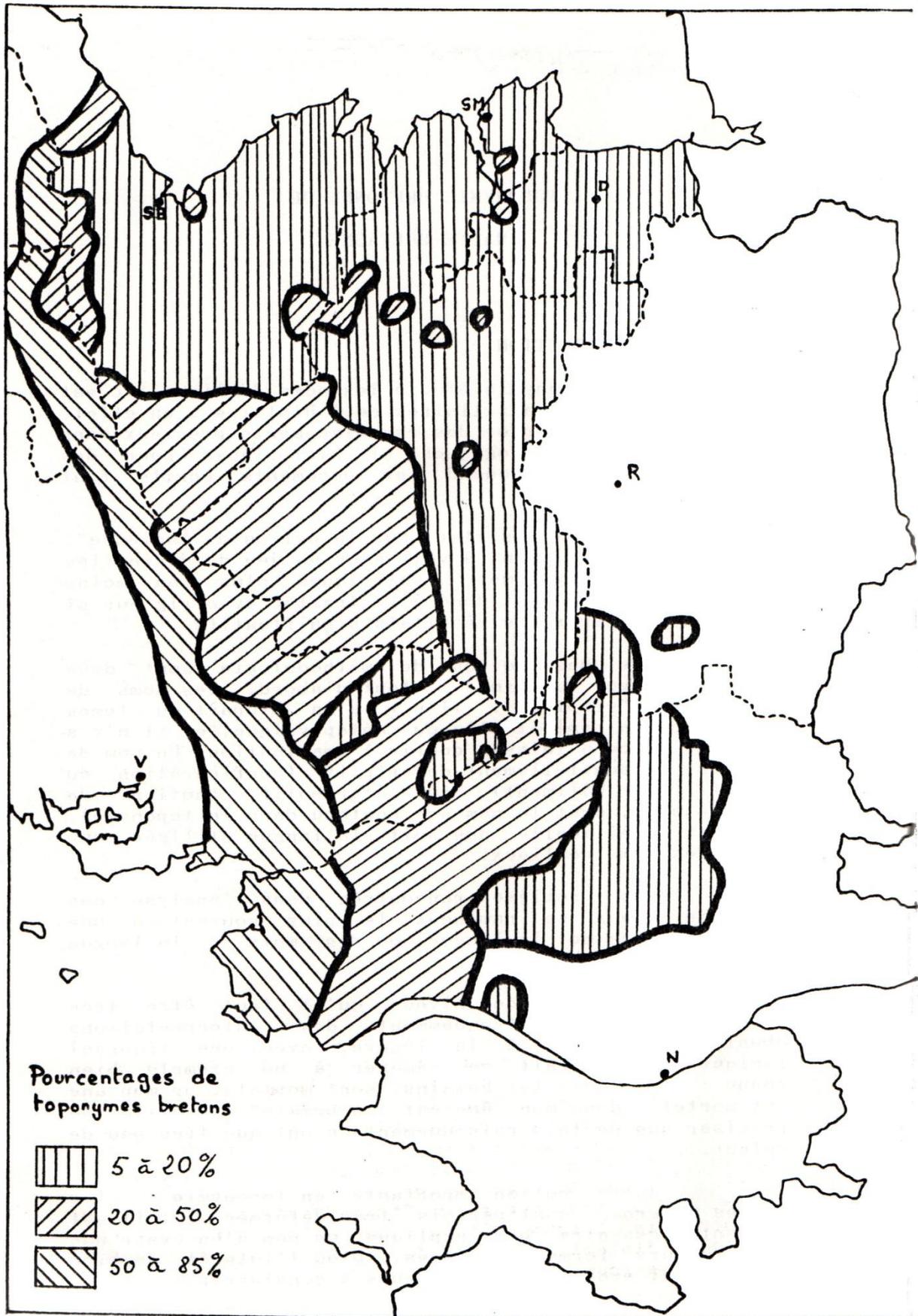
Il faut insister sur la notion de "science": la toponymie n'a rien à voir avec un jeu de devinettes ni avec des systèmes ésotériques plus ou moins compliqués : elle doit donc être traitée avec rigueur si l'on veut en tirer des résultats significatifs.

Quelques notions de méthodologie sont donc nécessaires en toponymie : tout d'abord, les noms de lieux sont "simples" : il n'y a la plupart du temps aucune notion spirituelle ou métaphysique, et il n'y a guère de place à laisser courir l'imagination. Un nom de lieu est essentiellement descriptif (configuration du relief, ou bâtiment) ou attributif (notion de propriétaire, dont le nom est contenu dans le toponyme). Ceci est vrai quelle que soit la langue utilisée pour créer des noms de lieux.

Les problèmes rencontrés dans l'analyse des noms de lieux se ramènent le plus souvent à une méconnaissance de la langue ou des mots de la langue utilisée.

C'est à ce niveau qu'il faut être très prudent : on voit fréquemment des interprétations abusives proposées à la légère avec une (fausse) logique qui pourrait se ramener à un exemple bien connu : "tous les humains sont mortels, or mon âne est mortel, donc mon âne est un humain". Inutile de préciser que de tels raisonnements n'ont que très peu de valeur...

Autre notion importante en toponymie : les formes modernes sont parfois très déformées, et il est souvent nécessaire pour expliquer un nom d'en avoir une ou plusieurs formes anciennes. D'où l'intérêt de bien connaître l'évolution des langues à considérer.



INTERET de la HAUTE-BRETAGNE

Etudier les noms de lieux de la terre entière serait une entreprise gigantesque. Il est de loin préférable de laisser à chaque pays le soin de faire des études sur ses noms de lieux. En Bretagne, nous avons une toponymie très riche et très typée : l'analyse des noms de lieux bretons requiert une bonne connaissance du breton, tant moderne qu'ancien, et une connaissance suffisante des événements historiques.

L'ensemble des noms de lieux de Bretagne est encore trop important pour une étude complète par une seule personne, à moins d'y consacrer une vie entière. Les lignes qui suivent se rapportent donc à l'étude des noms de lieux d'origine bretonne en Haute-Bretagne, c'est-à-dire la moitié est de la Bretagne. où l'on ne parle pas ou plus le breton, depuis au moins le début de ce siècle.

La zone étudiée comprend donc environ les 3/5 des Côtes du Nord, les 2/5 du Morbihan, l'Ille et Vilaine, et la Loire-Atlantique : ceux qui connaissent l'Histoire de la Bretagne n'ont évidemment pas besoin qu'on leur explique pourquoi la Loire-Atlantique est située en Bretagne.

L'intérêt de la Haute-Bretagne est que, plus que la Basse-Bretagne, elle a connu un apport de civilisations diverses, et, que bien des événements historiques importants de la Bretagne s'y sont déroulés. Il paraissait intéressant d'examiner les noms de lieux bretons qu'on y trouve parmi des noms d'autres origines, et de voir si l'étude de ces toponymes bretons apportait des renseignements sur l'installation des Bretons en Armorique et sur la disparition ultérieure de la langue bretonne en Haute-Bretagne.

DISCRIMINATION entre LANGUES

Si nous considérons l'évolution linguistique de la Haute-Bretagne, nous pouvons admettre qu'il y a eu une succession de civilisations et de langues qui ont joué un rôle dans la constitution des noms de lieux : une langue préceltique peu connue, puis le gaulois ; ensuite, le latin s'installe avec la civilisation gallo-romaine, et évolue vers le bas-latin et le gallo-roman : enfin, les Bretons venant de Grande-Bretagne ont importé une nouvelle langue celtique. Le gallo-roman a donné le "gallo", dialecte roman de Haute-Bretagne employé jusqu'à nos jours.

Nous avons donc des problèmes de discrimination entre toutes ces langues. En particulier, une bonne connaissance du gallo permet d'éviter des confusions regrettables, comme le montrent les quelques exemples suivants:

"Routoir" est un lieu où se fait le rouissage du chanvre ; écrit "rotoué", il pourrait être confondu avec une forme évoluée du breton "rodoed", qui désigne un "gué", lequel est aussi un lieu propice à travailler le chanvre...

"Frost" signifie "terrain en friche", et peut se réduire à "Frot", qu'on pourrait confondre avec le breton "Froud", ruisseau rapide.

"Cocantin" est un nom de plante, jonquille ou narcisse, qui peut se confondre avec "Cotentin", dérivé du nom latin "Constantin".

"Cornouaille" peut désigner un lieu planté de cornouillers : sa présence dans le nord de la Haute-Bretagne montre qu'il n'a rien à voir avec la région de Quimper.

"Mulon" désigne une meule de paille aucune relation avec le dieu Mars Mullo.

La succession de plusieurs langues entraîne bien évidemment des récupérations abusives par la dernière venue : ainsi "Lesleman", nom bien breton au XVIIème siècle à Réguiny, est aujourd'hui "Lalleman", et le cadastre nous donne tout logiquement "le champ de l'Allemand". Aussi, rien d'étonnant à voir noté "Langalen" à Saint-Molff par "Longue Haleine"...

Dans le même esprit, les noms de lieux "Pérou", "Brésil", "Maroc", "Congo" en Haute-Bretagne ne sont pas les noms des pays bien connus : les deux premiers sont gallos, les deux suivants bretons les formes anciennes l'attestent très bien.

POURCENTAGES de TOPONYMES

La méthode d'étude employée a été d'abord d'éliminer des listes de toponymes de Haute-Bretagne tout ce qui était compréhensible en français moderne (sauf si des formes anciennes venaient par la suite rétablir une autre origine). Ceci a été fait sur les listes des Nomenclatures de Lieux-dits de l'INSEE, et sur le cadastre informatisé.

En affinant ensuite les analyses des noms de lieux, on a pu, avec un bon taux de confiance, tracer une carte des pourcentages des noms de lieux-dits bretons à partir des Nomenclatures INSEE : cette carte est remarquable et très instructive ; si l'on se réfère aux anciens évêchés de Bretagne, on voit qu'au nord un pourcentage de 5 % suit très bien la limite de l'évêché de Rennes, sauf au sud, où cette ligne dévie pour entrer largement dans l'évêché de Nantes : englobant Nort sur Erdre, elle rejoint la Loire au niveau de Bouée.

Cette limite est peu différente de celle proposée par Loth pour l'avancée extrême de la langue bretonne sauf précisément aux environs de Nort sur Erdre : mais les toponymes bretons y sont bien apparents : Languin, Coetzic, Gouvallon. etc...

Cette carte de pourcentages apporte d'autres renseignements. Bien sûr, la limite de la Basse-Bretagne apparaît clairement, avec un pourcentage d'environ 86 %, Mais surtout les valeurs intermédiaires doivent apporter des renseignements sur la densité d'implantation des Bretons et sur le recul de la langue bretonne.

La limite de 20 % paraît très intéressante, car elle montre le nord de la Haute-Bretagne' avec un pourcentage inférieur, et le centre et le sud avec des valeurs de pourcentages allant de 20 à 50 %. La limite à 50 %, peu différente de celle à 60 %, montre apparemment la région parlant breton vers le XVIIème siècle.

On est donc tenté de tirer une loi de disparition du breton avec une formule mathématique toute simple : $D = 1000 \times (1 + P)$, où P est le pourcentage de toponymes bretons dans les listes des lieux-dits. Cependant, cette formule est à tempérer par .., des considérations générales :

On peut estimer que, les Bretons ayant conquis la Haute-Bretagne, ils créent des propriétés, des exploitations, en leur donnant des noms bretons : dans ces conditions, la densité d'implantation de toponymes bretons est en relation avec la densité de population bretonne.

Par la suite, après disparition du breton, il se crée des propriétés avec des noms français : s'il se crée plus de noms de lieux dans une région que dans une autre, les pourcentages de toponymes bretons pourront paraître plus ou moins élevés. C'est ainsi le cas avec le nord de la Haute-Bretagne, où les propriétés sont très petites, de même que les parcelles, et aussi les communes... Il faut aussi tenir compte du fait que de nombreux noms de lieux disparaissent au cours des siècles, certains par changement de nom.

Dans le centre, et surtout en Loire-Atlantique, les propriétés sont grandes, et il y a eu moins de noms de lieux créés depuis le Moyen-Age. Cependant, il reste évident que le breton a reculé plus progressivement et moins vite au sud qu'au nord de la Haute-Bretagne, où il semble que le breton avait disparu à la fin du XIIIème siècle. Quelques communes à pourcentage supérieur à 20 % montrent la dislocation interne de l'aire où l'on parlait breton.

Dès le XIIème siècle, on a de nombreux témoignages de l'emploi du gallo-roman dans le nord de la Haute-Bretagne. et certains mots montrent qu'il était déjà la langue dite "vulgaire" dans la baie de Saint Brieuc. Au sud. le Cartulaire de Redon montre des mots romans au IXème siècle. Ceci tend à prouver que les Bretons n'ont pas fait disparaître le roman en Haute-Bretagne. et probablement que le breton était jusqu'à sa disparition essentiellement la langue des propriétaires terriens. et non celle du peuple. Ceci doit être vrai pour les régions où le breton a disparu avant le XVème siècle.

Les pourcentages nous apprennent encore d'autres choses : lorsque des pourcentages très différents sont très proches géographiquement. cela tend à prouver que le breton s'est stabilisé entre les deux zones sur une période assez longue : 'on voit ainsi que Chatelaudren au nord est très tôt à la limite de la langue bretonne. et le reste jusqu'à l'époque moderne. Au sud, La Roche Bernard joue un peu le 'même rôle frontière pour plusieurs siècles.

Les lignes de 20 % et 50 % apparaissent comme des témoins de pauses dans le processus de recul de la langue bretonne ces pauses doivent correspondre à des époques de paix, alors que les périodes troublées de l'Histoire sont propices aux bouleversements linguistiques.

CONSTITUANTS des TOPONYMES

Pour en savoir un peu plus, il est indispensable d'analyser les constituants des toponymes qui sont le plus souvent formés d'un préfixe, nom commun en général d'une seule syllabe (Bré. Lan. Tré, etc...) et d'un déterminant qui est soit un nom commun soit un nom de personne. Parfois le préfixe est absent, ou remplacé par un suffixe (-ac. -ec...).

On s'aperçoit rapidement que les Bretons ont largement utilisé des préfixes comportant des notions de hauteur (Bré, Bren, Run, Ros, Méné) alors que les noms de terrains humides sont essentiellement rencontrés en gallo. Cependant certains noms de hauteurs semblent provenir de l'époque gauloise. On peut supposer que l'époque gallo-romaine a vu le développement d'une agriculture de plaine et de vallée, alors que les Bretons étaient restés fidèles à une économie d'élevage : débarqués en Armorique, ils pouvaient sans difficulté s'insérer dans l'économie locale en faisant de l'élevage dans des zones inoccupées par l'agriculture gallo-romaine.

Les noms de personnes bretons contenus dans les toponymes sont souvent des noms dits "solennels" comme dans "Trémaca" qui contient (d'après la forme ancienne) le nom "MoetCar" signifiant "faste ami". Un nom de commune comme "Tréfumel" contient probablement le nom "FerMael" dont les termes signifient "brave". et "prince". Il est bien impossible en quelques lignes de signaler tous les noms rencontrés. Il faut cependant remarquer que la Haute-Bretagne conserve parfois des noms bretons sous des formes très différentes de la Basse-Bretagne, à cause des évolutions phonétiques. Ainsi, "Haugomard" vient-il de "HaelComarch" comme les nombreux "Helgouarc'h" et variantes de Basse-Bretagne.

Les noms "hypocoristiques" sont des simplifications des noms solennels bretons. le deuxième terme étant remplacé par un suffixe : ceci s'est fait surtout au Xème et au XIème siècle : "Hello". "Gueno". "Cadeuc". etc... sont de ce genre. Par la suite, les noms bretons sont créés sous forme de surnoms. ou de noms de métiers : la quasi-absence de ce genre de noms de famille est aussi un indice de la disparition précoce du breton.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les noms de personnes bretons sont employés plus souvent au nord qu'au sud de la Haute-Bretagne : à cela deux explications : un impact plus important au nord des saints bretons. le sud étant plus latinisé : et aussi le fait que l'usage des noms bretons semble s'être maintenu au nord largement après la disparition du breton : c'est donc aussi un phénomène de mode auquel il faut faire appel.

CONCLUSION

Si l'on examine maintenant les densités d'implantations bretonne en Haute-Bretagne en association avec les types de toponymes utilisés, on arrive aux conclusions suivantes :

Il n'y a pas d'objection fondamentale au fait que les Bretons se soient installés très tôt en Haute-Bretagne comme en Basse-Bretagne. Mais ils devaient être moins nombreux. et ont dû éviter les zones densément peuplées comme les côtes nord et sud. S'implantant en retrait des côtes avec une économie d'élevage ils ont pu dans des territoires peu fréquentés trouver des habitants parlant encore gaulois. ce qui ne pouvait que renforcer la facilité d'implantation de la langue bretonne. Ces zones préférentielles sont à l'écart des côtes et des bourgs importants largement romanisés.

Mais leur importance numérique faible par rapport au monde gallo-romain, en dépit du fait que les Bretons soient devenus les maîtres du pays. a conduit au bout de quelques siècles à la disparition du breton qui n'était plus indispensable dans un milieu de culture essentiellement latine et romane.

J.Y. LE MOIGN

B I B L I O T H E Q U E
 ++++++

ABONNEMENTS :

- Archeologia
- Dossiers : Histoire et Archéologie
- Monuments Historiques

LIVRES et PUBLICATIONS : acquis en 1988.

- "Lannion et le Trégor" - Léon Dubreuil
- "Avant les Celtes" - catalogue de l'exposition de Daoulas.
- "La Révolution dans le Trégor" - Trégor 89.
- "L'âge du bronze" - J. Briard. Editions Errance.
- "L'Armorique romaine" - P. Gallou - Ed. Bibliophiles de Bretagne.
- "Les Côtes-du-Nord" de la Préhistoire à la Révolution -Ed.
Bordessoules.
- "Forges et hauts-fourneaux de Bretagne" - J.Y. Andrieux -Ed. CID.
- "Barnenez - Carn - Guennoc" - P.R. Giot - Vol I et II .
- "Préhistoire de la Bretagne" - Ed. Ouest-France - Don de Mme Wartel,
en souvenir de M. Lecuvier.
- "Revue archéologique de l'Ouest" : N°s 2 - 3 - 4 et sup-
plément au N° 1.
- "Plouha : Notre-Dame de Kermaria-en-Isquit".
- "Runan : l'église des chevaliers de Malte".
- "La ferme archéologique de Melrand" - Bulletin N° 1.
- "Les Coriosolites" - Loïc Langouet Ed. Centre Régional
d'Archéologie d'Alet.

S O M M A I R E

Pages	1	Memento
	2	Renseignements pratiques
	3	1988 ----- 1989
	8	"Prémices de l'agriculture en France" par M. Claude Berger.
	21	- "Etude de la première installation organisée des Bretons en Armorique" : compte-rendu de la conférence donnée par M. Cl. Even en janvier 1988.
	25	- SORTIE du 20 Mars 1988 dans le Parc d'Armorique. (Le Relecq - Huelgoat - Kerouat - Le Mougau).
	34	- "Forges et Hauts-Fourneaux de Bretagne du XVII ^e siècle au XIX ^e siècle" : compte-rendu de la conférence donnée par M. J.Y. Andrieux le 23 avril 1988.
	41	- SORTIE du 1 ^{er} Mai 1988 : "La Paimpolaise" : (Lancerf - Lanleff Runan - Kermaria-en-Isquit - Beauport - Ploubazlanec - Le Melus).
	59	- SORTIE DU 26 Juin 1988 : Les abbayes - Daoulas (exposition sur "l'Age du bronze") et Landevennec.
	68	- SORTIE du 9 Octobre 1988 : la ferme archéologique de Melrand et la citadelle de Port-Louis (Musée des Indes) - Lorient.
	76	- "Toponymie bretonne de Haute Bretagne" : compte-rendu de la conférence donnée par M.J.Y. Le Moing le 26 novembre 1988.
	83	Bibliothèque : livres et brochures acquis en 1988